HERMANN SUCHIER

Les Voyelles Toniques

du

VIEUX FRANÇAIS

1906



HERMANN SUCHIER

PROFESSEUR DE PHILOLOGIE ROMANE A L'UNIVERSITÉ DE HALLE

LES VOYELLES TONIQUES
DU
VIEUX FRANÇAIS

TRADUCTION DE L'ALLEMAND

AUGMENTÉE D'UN INDEX ET D'UN LEXIQUE

PAR

Ch. GUERLIN DE GUER

LAURÉAT DE L'INSTITUT

DOCTEUR ÈS LETTRES



PARIS

HONORÉ CHAMPION

9, QUAI VOLTAIRE

ÉDITEUR DE L'ATLAS LINGUISTIQUE DE LA FRANCE

1906

Thomas A. Knott

LES VOYELLES TONIQUES

DU

VIEUX FRANÇAIS

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

HERMANN SUCHIER
PROFESSEUR DE PHILOLOGIE ROMANE A L'UNIVERSITÉ DE HALLE

LES VOYELLES TONIQUES
DU
VIEUX FRANÇAIS

LANGUE LITTÉRAIRE

(NORMANDIE ET ILE-DE-FRANCE)

TRADUCTION DE L'ALLEMAND
AUGMENTÉE D'UN INDEX ET D'UN LEXIQUE

PAR

Ch. GUERLIN DE GUER
LAURÉAT DE L'INSTITUT
DOCTEUR ÈS LETTRES



PARIS
HONORÉ CHAMPION
9, QUAI VOLTAIRE
ÉDITEUR DE L'ATLAS LINGUISTIQUE DE LA FRANCE

1906

C'est un devoir et un plaisir pour le traducteur de cet opuscule de remercier publiquement MM. le Dr Georg Nebb, professeur à l'École commerciale supérieure de Francfort-sur-le-Mein, et Simon Defossez, professeur au collège d'Auxerre, qui ont été pour lui de précieux collaborateurs.

Ch. G.

INTRODUCTION

§ 1

OBJET DE CET OPUSCULE

Cet opuscule a pour objet la langue française de l'an 1100 à l'an 1300 environ. Toutefois, nous ne nous interdirons pas, à l'occasion, des excursions en deçà et au delà de ces dates.

§ 2

DOMAINE DE LA LANGUE LITTÉRAIRE

La langue française littéraire a pour base le dialecte du duché de France, auquel échut la direction du royaume roman des Francs à l'avènement de Hugues Capet (987). Nos sources les plus importantes, pour la connaissance de cette langue, sont les œuvres des écrivains nés dans l'Ile-de-France, et les chartes et manuscrits écrits dans le dialecte de l'Ile-de-France.

Cependant, d'autres écrivains, étrangers à l'Ile-de-France, se sont servis aussi de cette langue littéraire, en vue de s'assurer un plus grand nombre de lecteurs. Les monuments littéraires qui nous ont été conservés nous montrent que la κοινή fut employée particulièrement en Normandie et en Angleterre, et nous sommes autorisés à croire qu'elle était aussi en usage dans ces contrées comme langage parlé courant. Il est vraisemblable que cette langue des affaires remonte à l'époque où la Normandie était réunie au duché de France dans le royaume de Neustrie[1]. Elle pénétra en Angleterre avec l'armée et la suite de Guillaume le Conquérant et elle y subit bientôt certaines transformations qui ont donné naissance à l'anglo-français ou anglo-normand. Les différences qui séparent la langue littéraire des

---

1. G. Paris (*Alexis*, p. 42) a émis une opinion analogue ; ce qui ne l'empêchait pas de considérer, à cette époque là (en 1872), la langue des écrivains normands comme identique à l'idiome populaire parlé en Normandie. J'appellerai les dialectes de la Normandie : « normanniques » (Normandisch), pour les distinguer de la langue littéraire qu'emploient les écrivains normands, dite « normande » (Normannisch).

Normands de celle des Français sont si légères, dans les premiers temps, que nous pouvons désigner du nom de « normands ou français » quelques textes auxquels conviendrait peut-être l'épithète de « neustriens ».

La réunion de la Normandie à la France, en 1204, fut un événement capital pour l'histoire du français littéraire. L'anglo-normand se trouva, par le fait, isolé, et il tomba vite en décadence. Pendant la période qui précède l'année 1204, le français proprement dit n'est que pauvrement représenté dans la littérature ; nous ne connaissons pas un seul manuscrit qui ait été écrit, pendant cette première période, dans l'Ile-de-France. Mais, après 1204, plus précisément après Guillaume le Clerc (1210-1227), les écrivains normands passent au second plan. Nous pouvons, d'après ce qui précède, distinguer une période plus particulièrement normande et une période plus particulièrement française.

Les écrivains appellent leur langue indifférement *Franceis* (Franciscum) ou *Romanz* (Romanice).

§ 3

SOURCES DE LA LANGUE

Parmi les sources les plus importantes, nous citerons[1] :

a) pour le français : *le Voyage de Charlemagne*, vers 1100, (éd. Koschwitz, 1900); *le Couronnement de Louis*, début du XIIe siècle (éd. Langlois, 1888); les *Lais* de Marie de France, vers 1160-1170 (éd. Warnke, 1900); les *Fables* de la même, vers 1170-1180 (éd. Warnke, 1898); la Vie de Thomas Becket, par Guarnier de Pont-Sainte-

1. Pour beaucoup d'ouvrages une édition critique fait encore défaut. La *Bible* de Geufroi de Paris, *Foucon de Candie*, la *Vie de saint Denis*, *Sanson* et la *Chronique de Caen* sont inédits. — Dans le § 3, on distinguera avec soin la langue qu'écrivaient les auteurs mêmes de celle qui nous est conservée par les scribes dans les manuscrits et les chartes. Quand même la première aurait subi, dans les manuscrits, de nombreuses transformations du fait du scribe, elle peut être reconstituée grâce à des rimes caractéristiques et grâce au mètre. La seconde, quand il n'y a pas mélange de dialectes, présente, en général, des formes phonétiques qui correspondent au temps et au lieu où le document a été écrit.

Maxence 1173 (éd. Bekker, 1838 et 1846; éd. Hippeau, 1859).

Du XIIIe siècle nous citerons : les parties non plagiées de la *Bible* de Geufroi de Paris, 1243 (cf. *Zeitschrift*, VIII, 426); les petites pièces éditées par Barbazan-Méon, II, p. 220-307, qu'on rencontre aussi dans Franklin : *Les Rues et les Cris de Paris*, 1874; le *Dit des Rues de Paris*, de Guillot de Paris, vers 1300 (éd. Mareuse, 1875); Geffroy (ou Godefroi) de Paris, auteur de la *Chronique* de 1317 (éd. Buchon, 1827) et d'autres poèmes.

Par suite de la pauvreté de la littérature parisienne, nous nous trouvons obligés d'avoir recours à Herbert le Duc, de Dammartin-en-Goële (Seine-et-Marne), avec son *Foucon de Candie* (extraits, éd. Tarbé, 1860); à Guiot de Provins (éd. Wolfart, 1861) et surtout à Raoul de Houdan (Seine-et-Oise) avec le *Méraugis* (éd. Friedwagner, 1897), le *Songe d'Enfer* et le *Romanz des eles* (éd. Scheler, 1879).

Parmi les manuscrits et les chartes, il faut citer le *Pater* et le *Credo* de Val-Secret (au nord de Château-Thierry), écrits au commencement du XIIIe siècle (éd. *Bull. de la Soc. des anc. textes franç.* 1880); *Marques de Rome*, écrit vers le milieu du XIIIe siècle (éd. Alton, 1889); une charte parisienne de 1248 (*Annuaire hist. de la Soc. de

l'hist. de France, pour 1838, p. 275 et *Cartul. de l'église Notre-Dame de Paris*, de Guérard, II, 395 ; fac-similé dans Champollion-Figeac, *Chartes*, n° 7); la *Vie de saint Denis*, écrite en 1248 à Saint-Denis, mais que ses caractères dialectaux nous permettent d'assigner à la région située sur la Seine, en aval de son confluent avec l'Oise (*Bibl. Éc. des Chartes*, XXXVIII, 444); un ms. du *Trésor* de Brunetto Latino, écrit en 1284 (éd. Chabaille, 1863).

b) pour le normand : la « Reimpredigt », sermon rimé, du commencement du XII[e] siècle (éd. Suchier, 1879); les Œuvres de Wace, surtout le *Roman de Rou*, 1160-74 (éd. Andresen, 1877-79)[1]; le *Roman de Troie* de Beneeit de Sainte-More, 1160-70 (éd. Joly, 1869) et la *Chronique de Normandie* du même auteur, 1170-1180 (éd. Michel,

---

1. Je dois donner les raisons qui m'ont fait citer Wace; car G. Paris (*Rom.*, XVI, 604) a soutenu que, dans cet auteur, « le produit d'$\breve{e}+\underset{\cdot}{i}$ ne rime qu'avec lui-même ». G. Paris a raison, en ce sens que le groupe $\breve{e}+\underset{\cdot}{i}$: $\bar{\imath}$ se rencontre rarement dans Wace, ce qui ne peut pas être dû au hasard. Cependant, on ne peut nier qu'il y ait eu confusion; par ex. : Rou, II, 331, 1051. Quant aux produits d'$\breve{o}+\underset{\cdot}{i}$, ils ne riment qu'avec eux-mêmes.

1836-44); l'*Histoire de la guerre sainte* composée par Ambroise vers 1196 et probablement dans l'Evrecin (éd. G. Paris, 1897); Guillaume le Clerc, et surtout son *Besant deu*, 1227 (éd. Martin, 1869).

Parmi les manuscrits provenant de Normandie et conformes à la langue littéraire, je dois noter : le seul ms. complet du roman de *Rou*, écrit vers le commencement du XIIIe siècle, aujourd'hui perdu (la copie d'André Duchesne peut, dans une certaine mesure, suppléer à cette perte); deux mss. du *Thomas* de Guarnier : celui de *Wolfenbüttel* 34. 6. Aug. in-quarto et le *Harl.* 270 (pour les deux, éd. Bekker, 1838 et 1846), dans lesquels rien ne décèle une origine anglo-normande, et qui paraissent remonter au XIIIe siècle; le ms. de la fin du XIIe siècle du *Roman de Troie* dont il nous reste des fragments à Bâle et à Bruxelles et qui semble aussi avoir été écrit sur le continent, bien que M. Paul Meyer le tienne pour anglo-normand (*Rom.* XVIII, 70); enfin, un ms. de Cambridge, contenant une *Chronique* écrite probablement à Caen entre 1250 et 1275 (cf. Paul Meyer dans les *Notices et Extraits*, XXXII).

c) pour l'anglo-normand : le *Cumpot* de Philippe de Thaon, vers 1113 (éd. Mall, 1873) et son *Bestiaire*, vers 1130 (éd. Walberg, 1900); *Brendan*,

peu après 1121 (éd. Suchier, 1875); les *Proverbes de Salomon* de Sanson de Nantuil, vers 1140; les *Légendes* d'Adgar dit Willame, vers 1160 (éd. Neuhaus, 1886; cf. *Romania*, XXXII, 394); la *Chronique* de Jordan Fantosme, peu après 1174 (éd. Howlett, 1886).

Comme mss., je noterai : le *Psautier* de Montebourg, vers la fin du XIIe siècle, copié sur un ms. plus ancien (éd. Michel, 1860; collation de Meister, 1877.—Sur les signes diacritiques, voyez *Zeitschrift*, III, 161 sqq); le ms. de Lincoln du *Cumpot* écrit vers 1150; le ms. un peu plus récent du *Cumpot* et du *Bestiaire*, de Holmcoltram (abbaye fondée en 1150); les deux mss. d'*Alexis*, *L* écrit à Saint-Albans sous l'abbé Gaufrid (1119-1146)[1] et *A* (milieu du XIIe s.); le *Psautier* de Canterbury, écrit vers 1160 (éd. Michel, 1876); les *Livres des Rois*, écrits vers 1170 (éd. Le Roux de Lincy, 1841; collation de Schlösser, 1886); le ms. d'Oxford de *Roland*, écrit vers 1170 (éd. Stengel, 1878); enfin, le ms. d'*Angier* écrit par l'auteur même à Oxford en 1212-14 (éd. partielle, Paul Meyer, *Rom.* XII et *Rec. d'anc. textes*, p. 340).

Les plus importantes caractéristiques de l'anglo-normand sont : le passage de *ie* à *e* (§ 29e), et la

1. Suivant M. A. Goldschmidt, *Der Albanipsalter in Hildesheim*, Berlin, 1895, p. 30.

chute rapide de la déclinaison. Le normand se distingue du français, dès le début, en ce qu'il rend par *o*[1] le son *ō* (*ŭ* libre latin), tandis que le français le rend de bonne heure par la diphtongue *ǫu* (§ 12[d]); le normand ignore le passage de *-en* à *-an* (§ 40[b]). Plus tard, le français s'éloigne encore davantage du normand par le traitement de l'imparfait, où les formes en *-eit* → lat. -ebat supplantent les formes en *-ot* ← lat. -abat, ainsi que par le changement de *ou* en *eu* (§ 19[b]), de *ei* en *oi* (§ 30[c]).

La langue parisienne vulgaire n'était plus, dès le XIII[e] siècle, complètement identique à la langue littéraire. (Cf. § 27[e], 30[e], 47[e].)

§ 4

SIGNES DIACRITIQUES

Dans les manuscrits, *i* et *j* d'une part, *u* et *v* de l'autre, sont employés sans être distingués; la cédille sous le *ç* et la barre transversale du *đ* n'y existent pas.

Parmi les signes employés dans cette gram-

---

1. Quelquefois par *u*, que l'anglo-normand préfère même à *o*.

maire et qui réclament un éclaircissement, on notera les suivants :

Une étoile (*) indique une forme reconstituée, non attestée. Nous ne tenterons pas de créer de toutes pièces des formes qui paraissent n'avoir jamais existé.

Le signe ← signifie : « provenant de »; le signe → signifie : « transformé en ».

Le point sous une voyelle lui donne le son fermé (ẹ); le crochet, le son ouvert (ę); la courbe lui donne une valeur semi-vocalique (i̯, u̯, ü̯). L'accent au-dessus de la voyelle la rend tonique (é); le tilde la nasalise (ẽ). Pour les longues et les brèves, on se sert des signes ordinaires (ē, ĕ). Les sons et groupes de sons en voie de disparition figurent entre parenthèses, par ex. : *r(ođ)ont*, c'est-à-dire *rođont*, qui se transforme plus tard en *ront*. L'accent qui suit une consonne en marque le mouillement (*l'*, *n'*, *r'*, *s'*, *t'*).

đ a le son du *th* anglais, et, plus précisément, ∂ est le *th* doux, θ le *th* dur.

ḙ signifie *e* sourd.
ŋ » *n* allemand dans *Bank*.
š » *ch* français.
ž » *j* français.
χ » *ch* allemand dans *ach*.
χⁱ » *ch* allemand dans *ich*.

k^{i} signifie *k* palatal.
g^{i} » *g* palatal.
a^{c} » *a* suivi d'une consonne.
n^{v} » *n* suivie d'une voyelle.

Un ρ placé après une forme signifie qu'elle est attestée par la rime comme appartenant à la langue de l'auteur. Un φ̣ devant une forme montre qu'elle n'a que la valeur d'une transcription phonétique.

§ 5

PRONONCIATION

On remarquera, une fois pour toutes, que, dans la prononciation du vieux français : *u* se prononce *ü* ; *c* devant *e* et *i* se prononce *ts* ; *ch* se prononce k^{i}, plus tard *tš*. Depuis les temps les plus anciens de la langue, ce dernier signe a la valeur *tš*, là où *ch* ← *pi̯* latin (ex. : *sache* ← sapiam). Devant *e* et *i*, *g* sonne comme *dž* ; *j* a ce son partout ; *l* mouillée se rend devant voyelle par *ill*, devant consonne et en finale par *il*, et *n* mouillée par *ign*.

§ 6

REMARQUE PRÉLIMINAIRE

Une syllabe est dite « libre » quand elle se ter-

mine par une voyelle; « entravée », quand elle se termine par une consonne.

Une voyelle est dite « libre » quand elle termine la syllabe; « entravée » quand une consonne de la même syllabe la suit.

Les groupes consonantiques *tr*, *dr*, *pr*, *br*, *pl*, *bl*, *qu*, placés à la limite de deux syllabes, commencent régulièrement la syllabe suivante. Donc, devant ces groupes la voyelle reste libre. Dans les mots empruntés, les groupes consonantiques français *cl*, *gl*, appartiennent aussi à la syllabe suivante. Les autres groupes consonantiques se répartissent entre les deux syllabes.

Une consonne médiale est dite « libre » quand elle est comprise entre voyelles; sinon, elle est « non libre ». La consonne non libre est ou « entravante » (*t* dans *at*, *halt*), ou « entravée » (*l* dans *halt*), ou « enveloppée » (*t* dans *altre*).

Une consonne est dite « finale de syllabe » quand elle clôt la syllabe (*n* dans *ventre*, *rien*, *s* dans *astre*, *r* dans *par*).

§ 7

CARACTÈRES DE L'ALPHABET

Les voyelles sont désignées, dans l'alphabet, par les signes : *u*, *o*, *a*, *e*, *i*. Le signe *y* sert rarement

à rendre le son *i*. Les signes *o* et *e* s'emploient chacun pour désigner plusieurs sons. Les signes *u* et *i* désignent aussi les sons consonantiques *v* et *y*. L'*u* voyelle sert, surtout en anglo-normand, à rendre le son de l'*o* fermé.

§ 8

PLACE DE L'ACCENT

Nous marquerons du signe de l'accentuation :

1° la voyelle accentuée de la syllabe antépénultième. Ex. : *Vírgene*, *glórie*.

2° l'*e* accentué final et l'*e* suivi d'une *s* finale.

Les mots que nous n'accentuerons pas suivent la règle d'après laquelle l'accent affecte toujours la dernière voyelle pleine du mot, puisque l'*e* sourd des terminaisons reste toujours atone.

Rem. 1. — Il ne peut y avoir hésitation que dans les cas où la syllabe *-ent* porte l'accent et pour les formes verbales terminées en *-ent* atone.

Rem. 2. — Plusieurs savants placent l'accent aigu sur l'*o* et sur l'*e*, pour en indiquer la prononciation fermée, et l'accent grave pour en indiquer la prononciation ouverte. Ce système est peu acceptable.

Rem. 3. — La plupart des manuscrits ne portent point trace d'accentuation. Ceux qui font

usage de l'accent aigu, tantôt le placent sur la voyelle accentuée (uoluntét, ferát, serúnt [PsM.]), tantôt lui donnent la valeur de notre tréma moderne; ainsi, deux accents pourront affecter deux voyelles de même valeur, côte à côte (clamée, áäron [QLR]), ou bien un seul accent désignera l'*u* vocalique [1] (*uú* votum, *aúrez* adorate, *úil* oculi, dans PsC réc. [2]; *eúd*, *túe* [QLR]). Par contre, l'*u* et l'*i* consonne sont quelquefois surmontés, dans PsM, d'un double accent (*poűres*, pour *povres*; *chalenïanz*, pour *chalenjanz*.

1. Le signe d'accentuation placé sur *i* n'est pas un accent proprement dit, et il a fini par faire corps avec la lettre. Cf. : Kurt Lincke, *Die Accente*, etc., thèse de doct. d'Erlangen, 1886; Paul Meyer, *Rec. d'anc. textes*, p. 291 et *Rom.*, XII, 208.

2. Je donne à ce ms. de la Bibl. Nat. (N. acq. lat. 1670) le nom de : *Psautier récent de Canterbury*, après avoir reçu, de M. le D[r] Liebermann, la communication suivante : « Le calendrier intercalé en tête de ce PsC, frère du ms. du Ps. de Montebourg, semble provenir de la cathédrale de Saint-Austin, à Canterbury. Il est postérieur à 1170, puisqu'on y cite *Thomas martyr*. D'après le fac-similé, je placerai ce ms. vers 1190. » Pour plus de détails sur ce ms., v. Delisle, *Notices et Extraits*, XXXIV, 1,259.

§ 9

LES VOYELLES A L'ASSONANCE

La plus ancienne rime populaire, l'assonance, comme on l'appelle, repose sur l'identité des voyelles dans la dernière syllabe accentuée du vers. L'auteur des *Miracula sancti Wulframni* emploie, pour rendre le terme en question, l'expression *tinnulus rhythmus*.

Les laisses (ou strophes monorimes) doivent donc nous donner des éclaircissements précis sur la prononciation des voyelles accentuées et, de l'examen complet des laisses de quelques poèmes, nous pouvons dégager le système phonétique des voyelles toniques.

Les laisses d'*Alexis* présentent, à la rime, les voyelles suivantes :

u, ọ, ǫ, ã, a, ẽ, ę, ẹ̃, i, ie.

Si nous considérons, d'autre part, les laisses du *Roland*, nous y relèverons, à la rime, trois nouvelles voyelles : *ę̆, ei, ue* et nous pourrions croire, par le contrôle des autres poèmes, que nous avons, avec ces 13 voyelles toniques, épuisé tout le système phonétique ; du moins, nous ne voyons aucune autre voyelle nouvelle figurer dans les assonances. Toutefois, si nous étudions les mots

qui n'entrent pas dans les assonances, nous trouvons, en prenant pour base le *Roland,* trois groupes qui n'y figurent pas. Le premier comprend les mots qui renferment un *ŏ* latin en syllabe tonique, après lequel s'est développé un *į*, quelle que soit d'ailleurs son origine (*nueit* nŏctem, *pueis* postea). Le second comprend les mots ayant un *ĕ* lat. en syllabe tonique, après lequel s'est développé un *į*, quelle qu'en soit l'origine (*lieit*, lĕctum, *dieis*, decem). Le troisième comprend la petite série : fŏcum, cŏquum, sarcŏphagum, jŏcum, lŏcum; c'est-à-dire le groupe *ŏ*+*ų*, qui en français devrait aboutir à *ueu* [1].

Nous obtenons donc, en réunissant ces sons, 16 voyelles différentes en syllabe tonique et nous pouvons répartir l'ensemble du vocabulaire vieux-français sous ces 16 rubriques, à savoir : dix voyelles simples et six groupes de voyelles.

§ 10

COUP D'ŒIL SUR LE SYSTÈME VOCALIQUE

Les dix voyelles simples sont : *u*, *ϙ*, *ọ*, *a*, *ẹ*, *ẹ̆*,

---

1. On notera, au ch. VI, l'absence du son *ẽi* dans les assonances masculines.

ẹ, *i* et les deux voyelles nasales : *ã*, *ẽ*. Les six groupes sont *ue*, *ie*, *ei*, *ueu*, *uei*, *iei*.

Les diphtongues de la langue française se divisent en deux classes, selon qu'elles assonent avec leur élément accentué ou selon qu'elles n'assonent qu'avec elles-mêmes.

A la première classe appartient, par ex., *ọu*, comme lorsque *clou*, clavum, assone avec *fọrt*, fortem. A la deuxième appartient, par ex., *ie*, comme lorsque *chief*, caput, assone avec *laissier*, laxare, (mais non avec un *e* simple). Les trois diphtongues de cette deuxième classe, qui sont représentées à l'assonance par *ue*, *ie*, *ei*, sont dites monodiphtongues. Celles-ci sont, par suite d'une double accentuation (zweigipflig), sorties de la segmentation (Spaltung) d'une voyelle latine. Il n'est pas facile d'expliquer pourquoi la langue française fait cette distinction dans les assonances. La voyelle accentuée de la monodiphtongue aurait-elle eu une valeur phonétique qui ne se confondait avec la valeur d'aucune des voyelles isolées, ou bien dans l'accentuation des éléments de la diphtongue se serait-il produit une hésitation de nature à empêcher l'assonance avec une voyelle simple ?

La langue française possède, dès les premiers temps, neuf diphtongues : *ọu*, *ọu*, *au*, *ẹu*, *iu*

(ch. II); *ui*, *ǫi*, *ọi*, *ai* (ch. III); trois monodiphtongues : *ue*, *ie*, *ei* (ch. IV); quatre triphtongues : *ueu*, *ieu*, *uei*, *iei* (ch. V).

Nous considérerons à part l'union de ces voyelles avec une nasale suivante (ch. VI) et avec une *l* entravée suivante (ch. VII).

CHAPITRE Ier

VOYELLES SIMPLES

Nous rangeons les 8 voyelles simples d'après leur timbre : *u*, *ọ*, *ǫ*, *a*, *ẹ*, *ẹ̆*, *ę*, *i*. Chacune de ces voyelles ne peut, primitivement, dans les poèmes divisés en laisses, assoner qu'avec elle-même.

§ 11

u.

a. Sources du son.

u provient régulièrement de *ū* lat. Ex. : *mur* mūrum, *cure* cūram, *nuđe* nūdam, *nuz̧* nūdus, *us* ūsum, *sus* sūsum, *buđre* būtyrum (gr. βούτῡρον), *mađure* matūram, *vertuđ* virtutem, *juil* jūlium, *aguille* *acūculam (avec *ū* de acūtus), *nul* nūllum, *fust* fūstem, *just* jūstum.

Quelquefois, le même son provient d'autres sources :

1. de *ŭ* lat. par influence d'un *i* de la syllabe suivante : *oür* agŭrium (mais non de *ō* devant *i* dans la désinence *-ōrium*), *deluge* [Br. Lat.] dilŭvium.

2. de *ŭi* lat. médial : dans *fus* fŭisti, *fut* fŭit et dans les autres formes de ce parfait ; de même dans les formes à désinence accentuée du parf. de la 3e conjugaison forte, par ex. : *doüs* debŭisti, *doümes* debŭimus, *doüsse* debŭissem.

3. de *ue* contracté : *furent* fŭerunt, *furet* fŭerat, *grue* grŭem + -am.

4. d'une voyelle latine quelconque, sauf *a*, devant *ṷ*, à la 3e p. sg. et pl. du parf. de la 3e conj. forte : **dut* de **duṷit*, **deṷit* dēbuit, *durent* de **duṷrent*, **deṷrent* dēbṷĕrunt, *estut* stŭpuit, *mut* mōvit, *murent* mōvĕrunt, *nut* nŏcuit, *nurent* nŏcṷĕrunt, *estut* *stĕtuit, stĕtit, *esturent* *stĕtṷĕrunt steterunt, *lut* lĭcuit.

5. de *ō*, devenu plus fermé après labiale : *mus* (attesté seulement en provençal) mŏrsum, d'où *musel* fr. mod. *museau* ; de *ī* (suivi de *b*) : *afuble* affībula (impérat.) [QLR 167].

6. de *ŭ* lat. dans les mots et noms propres empruntés tard, surtout dans la désinence *-us* :

estúdie stŭdia, *rude* rŭdem [Angier, *G. Tyr*], *Romulus* (: dus) [Cp.], *Cristus* [Voy. Ch. 676 p.]

b. Mots isolés.

hurtet (fr. heurte) doit venir d'une racine celtique.

jus deō(r)sum est reformé sur le modèle de *sus* sūsum.

L'*u* de *murtre* provient, sans doute, de l'*u* de *murtrir*, a. sax. myrđrian, v. franc *murthrjan.

Pour rendre l'idée de « jusqu'à ce que », le français connaît : *usque* [Pass., Alexis] sans doute emprunté au latin (la quantité de l'*u* dans *usque* est incertaine). Le mot se rencontre aussi dans Hn Val. (Bonnard, *Trad. de la Bible*, p. 15) et dans le *Gr. s. Graal*.

enjosque, inde usque (+ *que* quod) → *josque* [Rol.].

jusque [PsC 238], de *josque*, par influence de *jus* (en allant en bas d'un certain point = jusqu'à).

entruesque, entresque [*Rol.*] intro usque → *tresque* [Rol., Cp. 3422] (*tresque* pourrait aussi venir de trans quod).

desque [PsM, QLR] de ipso quod.

C'est à des contaminations que sont dues les formes hybrides : *dusque, gesque* [QLR, Gorm.], *trosque, trusque* [Mq.] ; cf. aussi *Sermon rimé*, note au vers 70 f.

c. Transformations du son.

Dans l'anglo-normand du nord, *u* prend la prononciation de *ọ*, c'est-à-dire, ici, celle de l'*u* latin, et il assone avec *ọ*, par ex. *mụrs* mūros : *flụrs* flōres [*Br.*, 1699][1].

Le ms. L du *Cumpot*, écrit probablement à Lincoln ou aux environs, emploie souvent *o* à côté d'*u*. Ex. *murs*, *mors* mūros, *jugier*, *jogier* jūdicare. Ce phénomène s'étend, en Angleterre, sur un domaine dont il est facile de marquer les limites. Cf. *Litteraturbl. für germ. und rom. Phil.*, 1888, 176. J'ajoute que Angier présente le mélange de ces deux sons (1201, 1642, 2091).

Rem. — On doit noter ici qu'en anglo-norm. *w* se rencontre parfois pour *u* vocalique : *parsew* [PsC. 252], *bunewred* 245.

L'assonance *u* : *i* se rencontre rarement en anglo-norm. Cf. *lune* : *embolisme* [Cp. 191, 2228[b]], *trichent* : *trebuchent* [Sanson 7[c]; et plus tard, dans W. Wadington et dans Hugo de Lincoln, str. 20, 63.].

---

1. *ụ* représente le même son que *ọ*. Nous parlons généralement, en grammaire, d'*o* fermé; nous pourrions aussi bien dire *ou* ouvert.

d. Transformation dans des mots isolés.

Le mot *aguille* = ϙ *agū*ⁱ*l'e* passe, au XIIIe s., à ϙ *ag*$^{\bar{u}}$*il'e*, par ex. Méon, *N. R.*, II, 455 ϱ, exactement comme *ju,illet*, aujourd'hui *jui,llet*; *ba,igne*, aujourd'hui *bai,gne*; *Bourgo,ignon*, puis *Bourgoi,gnon*, aujourd'hui *Bo̊urg(u)ignon*; *conse,il'*, dial. *consei,l'*, etc. (Körting combat, sans raisons, cette explication).

e. Prononciation.

u représente un *ü* très fermé, où l'élément palatal *i* n'était pas très développé. La preuve en est que *c* devant *u* ne devient pas palatal (*tšü* ← *cul* seulement dans le patois moderne de la Normandie). On ne peut pas admettre l'assertion de Meyer-Lübke, d'après laquelle le passage de *ū* à *ü* ne se serait pas produit, dans une partie de la France du nord, avant l'an mil (*Gr.*, § 48). Cf. *Litt. Centralbl.* 1890, 592 et *Grundriss der Romanischen Philologie* p. p. Gröber, 2e éd., Strasbourg 1905, p. 729). Cette évolution est assurément beaucoup plus ancienne.

Rem. — Sur la graphie *u* pour ϱ, cf. § 12^d; sur le pic. *pume*, § 12e; sur l'*u* anglo-norm. venant de *iu*, § 23; sur *u* venant de *ui*, § 24^b; sur *fu* fŏcum § 31.

§ 12

ǫ

a. Sources du son.

Le son *ǫ* provient régulièrement :

1. de *ō* entravé latin. Ex. : *cǫstet* cōnstat, *mǫstret* mōnstrat, *cǫrt* cōrtem, cohōrtem, *ǫrnet* ōrnat (de ōrdinat), *ǫrne* ōrdinem, *fǫrme* fōrmam, *ad estrǫs* ad extrōrsum.

2. de *ŭ* entravé latin. Ex. : *tǫt* tŭttum (de tōtum), *rǫt* ruptum (pour ructum), *cǫrt* cŭrtum, *cǫrt* cŭrrit, *ǫrs* ursum, *fǫrn* fŭrnum, *cǫpe* cŭppam, *glǫt* glŭtto, *sǫrt* sŭrgit, *lǫrt* lat. vulg. *lŭrdum (de lūridum), *ivǫ́rie* [cf. QLR 273] ebŏreum (avec *ŭ* de ebŭr), *peđǫil* pedŭculum, *verǫil* verŭculum, *genǫil* *genŭculum, *conǫille* *conŭcula (dimin. de colus ; cf. all. *Kunkel*, fr. *quenouille*), *cǫte*, *cǫde* cŭbitum, *dǫtet* dŭbitat. Dans les derniers exemples, *ŭ* n'est entravé qu'en roman.

b. Il faut ajouter, comme cas isolés :

1. *ǫ*, de *ŏ* lat. ou grec : *pentecǫste* pentecŏste (πεντηκοστή)[1], sans doute sous l'influence de *cǫstet*

---

1. La prononciation fermée de ο grec, dont parle Meyer-Lübke, §§ 17, 119, ne peut pas être alléguée pour ce mot, pas plus que pour le suivant. Nous y reviendrons ailleurs.

cŏnstat, *tǫrnet* tŏrnat, par influence de tŭrbat et du subst. tŭrbo; *tǫrte* tŏrtam a déjà, en lat., la forme parallèle tŭrtam (cf. aussi nasturtium), dont l'*ŭ* peut provenir de la même influence.

L'*ǫ* dans les verbes *aprǫchet* apprŏpiat, *reprǫchet* *reprŏpiat (cf. aussi § 13[c]), *demǫret* (rarement *ue* PsM, PsC, Ben. C. 9918 ρ) demoratur, *devǫret* devŏrat, *acǫret* [Ben.] de cŏr = atteindre au cœur ; *entǫsche* intŏxicat (Ambr. 5660 ρ) provient sans doute de l'influence des formes à désinence accentuée.

vǫche vŏca est savant (: *boche* [Sanson 78[d]]); de même *cǫple* cŏpulam.

2. *ǫ* de *ŭ* libre : *lǫve* lŭpam, *dǫble* dŭplum (peut-être à cause de la labiale suivante) ; cf. *rouvre*. Cependant, *ŭ* à cette place reçoit ailleurs un traitement différent. Cf. § 28[a].

3. *ǫ* de *ō* libre après labiale : *amǫr* amorem (mais *moure* mōram), *espǫs* spōnsum, *espǫse* spōnsam.

4. Les mots suivants sont probablement des emprunts au provençal : *Tolǫse*, provenç. *Tolǫsa* Tolosam, *jalǫs* provenç. *gelǫs*, *ostǫr* provenç. *austǫr* astŭr + -ōrem.

dǫze [Cp. 260] provient du lat. vulg. dǫdece (*W. Archiv*, VII, 68) ← duŏdecim.

On n'a pas éclairci jŭgum → *jụh* [PsM. 2, 3], *jụ* [QLR. 21, 282, 283], *jụs* 322, *jụgs* 219, fr. mod. *jou* (*g*).

c. Transformation du son.

Le norm. et l'anglo-norm. accordent à l'*ǫ* une extension beaucoup plus large, puisqu'ils le font sortir encore de *ō* et de *ŭ* libres latins, là où le français a la diphtongue *ǫu*. Cf. § 19[a].

d. Graphie.

Dans l'écriture, le son *ǫ* est rendu par *o*, *u* et *ou*.

u est commun dans les chartes latines de l'époque mérovingienne (amure, furma), et, de là, il passe dans les plus vieux mss. français, à l'exception d'*Eulalie*, qui ne connaît que *o*. L'*u* se conserva surtout dans l'anglo-normand. En France, *o* domine, par ex. dans le fragment de Saint-Amand et dans le *Sermon rimé;* on préfère *u* seulement devant *m* et *n*, comme aussi dans *mult*. Cependant, d'autres textes font voir une répartition un peu différente de l'*o* et de l'*u*. Le *Cantique des cantiques* n'emploie *u* à côté de *o* que devant nasales. Dans *Sanson* nous lisons *u* le plus souvent devant *n*, mais *-or* et *molt*. Après *v*, on préfère *o* (afin d'éviter le groupe *uu* pour *vu*); c'est pourquoi nous trouvons toujours *voiz* vōcem dans PsM et plus souvent *volt* que *vult* vŭltum.

La graphie *ou* pour *ǫ* n'est devenue fréquente qu'au moment où la diphtongue *ǫu*, par ex. dans *mǫut* mŭltum, est passée à *ǫ* (§ 53[c]). Cependant,

on rencontre de bonne heure des exemples isolés de *ou*. Le plus vieil exemple est *pentecouste* [Cp. 3305, ms. *L*]; puis *ou* aut, ŭbi [*Alexis*]; mais, dans *Rol.*, on n'a *ou* aut qu'une fois [3670], ailleurs *o* ou *u*. Le PsM ne présente aussi qu'une fois *ou* : *arouseras* (lat. asperges) [50, 8]; de même le Brendan de Londres : *trestout* [893]. Les QLR n'ont *vous* qu'une fois, p. 124, peut-être par erreur du scribe. Le PsC n'en offre des témoignages certains que dans la partie plus moderne [p. 238 sqq.]. Dans Angier et dans les mss. londoniens du *Rou*, les témoignages en sont plus nombreux (les mss. *W* et *H* de *Thomas* ne l'ont pas encore). Cette graphie est très commune dans le ms. picard d'*Aliscans* (écrit vers 1225). Elle est attestée par la Charte de Paris de 1248 et par la *Vie de saint Denis;* cependant elle n'avait pas encore triomphé, comme le montre la traduction très volumineuse de la Glose d'Accursius au *Codex Justiniani.* Elle est aussi très rare dans *Marques de Rome.* Les Anglais l'ont, de bonne heure, adoptée. On trouve déjà le moyen anglais *ou* pour *ū* dans le plus vieux ms. de *Laȝamon*, peu après 1200.

Nous désignons, dans cette grammaire, *u* quand il a le son *ǫ*, par un *ų*. Ex. : *tųr* = *tǫr* turrem (cf. la note du § 11[c]).

e. Prononciation.

On doit se demander quelle est la valeur phonétique de *ǫ*. Les Anglais prononçaient le fr. *ǫ* comme leur *ū*; aussi, cet *ǫ*, dans les mots empruntés, avait-il le même sort que l'*ū* anglais : fr. *tǫr* tŭrrem, moyen anglais *tour*, angl. mod. *tower;* fr. *dǫte*, moy. angl. *doute*, angl. mod. *doubt ;* fr. *cǫnte* cŏmitem, moy. angl. *counte*, angl. mod. *count* (cf. aussi moy. h[t] all. *amûr*, *vûs*, *garzûn*). En France, le son *ǫ* avait peut-être une valeur un peu plus ouverte, quelque chose comme l'*u* bref du nouv. h. all.; du moins, on évitait la forme la plus fermée de la voyelle latine *ū* par le passage à *ü;* et quand une labiale vint à baisser le timbre d'un *ǫ*, elle le changea en *ü* (ex. picard *pume*, de *pǫme*, pŏma).

Le mot arabe *almansûr* , le persan *tambûr* riment, en vieux fr., avec *ǫ; almaçǫr* [Rol. 1275] : *tabǫr* [852].

Rem. — Sur *ǫ* venant de *ŭ*, cf. § 11c; sur *enjosque, josque, trosque* (*ǫ?*), § 11b; sur *Antenọr* § 13a 4; sur *gǫrt, trǫs, mọt*, § 13b; sur *ou* venant de *ǫ*, § 13c; sur le norm. *ǫ* pour le fr. *ǫu*, § 19a; sur *ou* venant de *ǫu*, § 20c, 55b; sur l'*u* angl.-norm. venant de *ue*, § 28c; sur *ǫ* venant de *ǫu* § 53c, 54.

§ 13

ǫ

a. Sources du son.

ǫ provient :

1. de *ŏ* entravé latin, non suivi d'une nasale. Ex. : *mǫrt* mŏrtuum, *dǫrment* dŏrmiunt, *cǫrne* cŏrnua, *pǫrtet* pŏrtat, *nǫstre* nŏstrum, *dǫs* dŏssum, *tǫst* tŏstum, *ǫffret* [Voy. de Ch. 112 ρ] *ŏfferit (pour ŏffert), *cǫfre* cŏphinum, *almosne* eleemŏsynam, *Rǫsne* Rhŏdanum, *girǫfle* καρυόφυλλον. Dans les derniers exemples, *ǫ* n'est entravé qu'à l'époque romane.

2. de *au* lat. devant une consonne, sauf devant nasale. Ex. : *lǫđet* laudat, *clǫs* clausum, *ǫs* ausum, *ǫset* *ausat, *pǫse* pausam, *chǫse* causam, *lǫs* laus, *tresǫr* thesaurum, *restǫret* restaurat, *ǫt* audit, *ǫr* aurum, *pǫvre* pauperem, *nǫđet* *nautat (de natat, transformé par étymologie populaire), *rǫbe* anc. h[t] all. rauba.

3. de *a*+*b* affaibli, dans *fǫrge* fabrĭcam, *jǫđe* gabătam ; de même pour le β grec dans *parǫle* parabolam παραβολή ; de *a*+*p* affaibli, dans *ot* apud ; de *a*+*o* dans *ǫr*, *ǫre* hâc horā et dans *lǫres* illâ horā.

4. dans les noms d'origine savante, on a *-ǫr*,

-*ǫs*. Ex. : *Nestǫr*, *Castǫr*, *Colcǫs*, *Antenǫr* ; cependant, on trouve aussi *Antenǫr* [Ben.]. Et, de même, dans les mots empruntés : *devǫt* devōtum, *rǫse* rŏsam, *escǫle* schŏlam, *estǫle* stŏlam [Adam, L. Man. 346], *nǫble* nōbilem, *glǫ́rie* glōriam, *estǫ́rie* histŏriam, *memǫ́rie* memŏriam, *adjutǫ́rie* [Alexis 101[d]] adjutōriam, *apostǫ́lie* apostŏlium, *Ambrǫ́sie* Ambrŏsium, *uitǫvre* [Cp 791] octōbrem. Le latin, dans ces mots, a *ŏ* ou *ō* libre.

b. Mots isolés.

flǫt flŭctum + franc flôd; *fantǫsme* φάντασμα ; *gǫrge* gŭrgam [Br. 1141, Man. 1603, B. Chr. 473, 39]; *gǫrt* gŭrgitem : *pǫrt* [Br.] : *fǫ́rt* [Fergus, Guarnier]. On trouve aussi *gǫrt* (aujourd'hui *gour*), cf. *gurt* [PsC] ; *nǫces* nŭptias (*ŭ* devenant *o* devant labiale ; cf. § 28[a]) ; *trǫs* tŭrsus [DC] θύρσος, cf. a. h[t] all. *turso* ; — et aussi *trǫis* [Brut. 12954 ρ], *trǫis* à côté de *trǫs* [Ben.] (provenç. *trǫs*).

Dans plusieurs mots on a *ǫ* libre devant *l*. Ex. : *braiǫl* reformé sur *braie* brācam + -*ǫl* ou -*iǫl* [Rou 11067] ; *jaiǫle* caveŏlam (mais *filluele* etc.) ; *rossignǫl* lusciniŏlum (peut-être du provençal) ; *vǫlet* [Rol., Br.] vŏlat (mais *vuelt* *vŏlet, pour vult).

De même que pour *gǫrt*, *gǫrt*, il y a hésitation aussi entre *mǫt*, *mǫt* mŭttum ; l'usage général est *mǫt* [Rol., Wace, Best. 1239, R. Houdan] ; *mǫt* se

Phil. de Thaun

mǫt is written
mǫt Provençal & South Fr } Jukes

trouve surtout dans des auteurs de la région méridionale de la langue d'oïl, comme Et. de Fougères, Berol, G. de Saint-Pair 645, Ben. (qui n'emploie *mǫt* qu'une fois, R 19258, ailleurs *mǫt*); et aussi Cp. 1981, Bes. deu 864 et le prov. *mǫt*.

c. *ue* à côté de *ǫ*.

De même que, dans *piece, tierce,* on trouve *ie* devant *c* et devant *r* entravé, on trouve aussi *ue* dans les mêmes positions; seulement, la langue littéraire n'a pas fait un usage aussi fréquent de cet *ue* que de cet *ie*. On le trouve dans *repruece* [PsC 68,117], *reproece* [Rol. 1076] cf. *aproeciez* [Rol. 2800], *aprecement* [QLR 83], *repröce* [PsM. 38,12] (pour *ö*, cf. § 28[c]) *repröpium, et dans les formes de törquere. On trouve dans Roland *detuerst, estoerstrent, estoerrat,* par erreur pour *estoertrat*. Ben. a *detuert* [R. 12054 ρ[1], 22851 ρ], *tuert* [C. 12536 ρ], *estoertre* [1755], *estuerdre* [Thomas W. 71[a] 23], *detuert* [Eracle 4028]. Cf. aussi Rolfs dans les *Rom. Forschüngen* I, 212.

ǫu à côté de *o*. On trouve rarement au XII[e] s. *repouset* repausat [PsC 173], *pousad* [259], *repous* [237-9, 272], *chouse* causam [240] à côté de *cause* [249]. Cet *ou*, qui rappelle l'*au* du fragment de

1. A côté de *detǫrt* [12051 ρ, C. 10958 ρ].

Saint-Amand (dans *repause, repausement*), est peut-être mis pour ọu et d'origine savante.

ou à côté de *o*. Peut-être doit-on considérer comme un autre *ou*, c'est-à-dire comme représentant la voyelle simple ọ, le signe *ou* que l'on rencontre quelquefois vers la fin du XIIIe siècle pour ọ dans des textes français (le plus souvent devant *s*); ex. : *chouse, cloust, pouvre* pauperem chez Boileaue, *chouse, propouse* dans les *Olim* et les *Ord. des Rois*.

Rem. — Sur le pf. en *-ọt, -ọrent* et l'impf. en *-ọe*, cf. § 20[a] 3-4; sur *o* venant de *ọu*, § 20[b], 55[b]; sur *pọ*, § 26[c]; sur ọ pọur *ue*, § 28[c]; sur *prọsme*, § 33[e]; sur ọ venant du franç. *au*, § 56; sur *chevọl*, § 59.

§ 14

a

Ce son provient :

1. de *ā* ou *ă* entravés lat., sauf devant nasale. Ex. : *arbre* arborem, *armes* arma, *part* partem, *barbe* barbam, *charn* carnem, *braz* brachium, *quasset* quassat, *bas* bassum, *repast* repastum, *bat* battuit, *rage* rabiem, *facet* faciat, *menace* minaciam, *paille* paleam, *travail* trabalium, *sade* sapidum. Dans les derniers exemples, l'entrave de l'*a* est

romane ; de même dans les terminaisons *-able* -abilem, *-age* -aticum.

2. de ă ou ā libres dans des mots savants tels que *estat* statum, *pape* papam, *miracle* miraculum, *candelabre* candelabrum, *cave* cavam, et dans *-árie*, forme savante de la désinence -arium.

A la 3[e] p. sg. du passé *amat* amắt, de amāvit, la désinence abrégée (amắt, ← amát) se trouve déjà en latin ; l'*a* tonique des autres personnes du même temps, en français, a exercé sans doute aussi son influence.

Rem. — Sur *-al*, cf. § 17[c] ; sur *a* pour *ẹ̄*, cf. § 17[d].

§ 15

ę

a. Sources du son.

1. Le son *ę* implique régulièrement *ĕ* ou *ae* entravés latins, sauf devant nasale. Ex. : *bęl* bellum, *bęle* bellam, *fęr* fĕrrum, *tęrre* tĕrram, *ęstre* ĕsse + -ĕre, *fęste* fĕsta, *confęsse* confĕssio, *bęste* besta (cf. bĕstula), *ęst* est (à la rime Rol. 605. Best. v. 401, Eracle 2734, Ille 4085, G. Provins 2014), *sęt* sĕptem, *recęt* recĕptum, *dameisęl* *domnicĕllum, *dameisęle* *domnicĕllam, *faissęl* *fascĕllum (et non :

fasciculum), *querẹle* quaerĕllam, *prẹst* praesto, *quẹrre* quaerere, *adẹsmet* adaestimat.

2. Dans les mots savants, surtout dans les noms propres, ẹ provient de ē lat. Ex. : *prophẹte* [Rol.], *Gabriẹ̈l*, *Samuẹ̈l*, *Moÿsẹs*, *Achillẹs*, *Herculẹs*, *meridiẹ̀s*, *Lutẹce* Lutētiam, *Boẹce* Boëthium [Wace]. De plus, *Jupitẹr* [Ben.], *diẹte*; et aussi *ver* printemps (: *hivẹr* Cp. 1918) prov. *vẹr* [Faidit]; mais il peut y avoir ici influence de *hivẹr* hibĕrnum.

(Les proparoxytons en *-ẹ́rie* et *-ẹ́lie* : *baptistẹ́rie* baptistērium, *matẹ́rie* matĕriam, *evangẹ́lie* evangēlium etc., rentrent dans l'étude des voyelles atones.)

b. Mots isolés.

adẹ́s ad de ĭpso semble être formé sur le modèle de *aprẹs* apprĕssum, *senẹstre* sinĭstrum sur le modèle de *dẹstre* dĕxtrum. *Cẹrne* cĭrcinum et *cẹrcle* cĭrculum ont un ẹ sans doute à cause du groupe de consonnes qui suit.

On peut ajouter des mots en *-ẹl* et *-ẹle*, où la désinence lat. -ĭllum, -ĭllam, a été remplacée par la désinence commune -ĕllum, -ĕllam.

aissẹle axĭllam, prov. *aissẹla*, *ancẹle* ancĭllam (l'italien aussi a ẹ), *avẹl* peut-être de lapĭllum, *estencẹle* scintĭllam, *forcẹle* [Rol.] furcĭllam, *maisẹle* [Gorm. 246 ρ] maxĭllam, prov. *maisẹla* [Fai-

dit], *mamęle* [Eneas 7004 ρ] mamĭllam, prov. *mamęla*, *seięl* *sęel* sigĭllum, prov. *sagęl*. Ajoutons-y le nom de pays *Chastęle* [Gorm.] (Castille), du prov. *Castęla*.

c. Transformations du son.

La désinence *-ęr* est devenue *-ẹr* en anglo-norm.; c'est pourquoi, dans Modwenne, par exemple, on a les rimes *yver* hibĕrnum [338], *ver* vĕrmem [552] avec *-ẹr* -are.

Rarement ẹ remplace ę ; on a quelques exemples de *recẹt* recĕptum [Rou 9934, Brut 938], mais ailleurs *recęt*. Wace [Brut 3088], Ben. et G.Clerc connaissent aussi la forme *prẹst* praesto, pour la forme ordinaire *pręst*.

d. Graphie.

Des mss. anglo-normands rendent tout *e*, même l'ę̆ et l'ẹ̄, parfois par *æ* ou *ae* ; ex. : *pærre*, *fuiænt* [PsC], *mæis*, *quæ* [QLR], *maes*, *raesne*, *saele* [Angier], *saet*, *saerree* [Auban]. Cette graphie se rencontre rarement en France. Cf. *seindræ* [Pass.]

Rem. — Sur *entresque*, *tresque*, *desque*, *gesque*, cf. § 11^{b}; sur ẹ venant de ę̆, § 16^{e}; sur ẹ venant de ẹ̄, § 17^{e}; sur *ẹl* angl.-norm. venant de *ẹ̄l*, *ę̆l*, § 17^{f}; sur ę venant de *ai*, § 27^{c}; sur ẹ venant de *ue*, § 28^{c}; sur ẹ venant de *ei*, § 30^{be}.

§ 16

ę̆

a. Sources du son.

Le son *ę̆* provient :

1. de *ē* entravé latin sauf devant nasale. Ex. : *dę̆te* dēbĭta, *clę̆rc* clērĭcum, *drę̆cet* *dirēctiat, *quarę̆sme* quadragēsima, *sę̆che* sēpiam, *trę̆ze* [QLR 2.267] trēdecim, *sę̆ze* [QLR 299.395] sēdecim.

C'est à des racines germaniques qu'appartiennent probablement *frę̆t* (: *męt* [G.Clerc Mad. 473]) a. h. all. frêht, *regrę̆tet* re- + anglo-sax. greótan, *blę̆cet* il blesse (: *proęce* Eneas 7083) du franc *blēt, *tętte* (: *petitette* [G. Clerc Mad. 445]) il tète (germ. *titta* tétin).

2. de *ĭ* entravé lat., sauf devant nasale. Ex. : *ę̆le* ĭlla, *cę̆le* ecce ĭlla, *vęrt* vĭridem, *trę̆ble* [QLR 246] trĭplum, *espę̆s* spĭssum, *nę̆t* nĭtidum, *mę̆t* mĭttit, *lę̆tres* lĭtteras, *tablę̆te* tabulam + -ĭttam, *mę̆sse* mĭssam, *contę̆sse* comitem + -ισσα, *cę̆p* cĭppum, *tristę̆ce* tristĭtiam, *fę̆rm* fĭrmum, *batę̆sme* baptĭsma, *vę̆dųe* vĭduam, *chevę̆l* capillum, *consę̆il* consĭlium, *solę̆il* *solĭculum, *meę̆sme*, à côté de *meĭsme* (les deux formes dans PsM., Ben., etc.) metĭpsimum, *crę̆che* a. h. all. krippja. Ajoutons-y *Tolę̆te* [Rol.], dont le suff. a été reformé sur *-ę̆te*, -ĭttam, Tolède.

b. Mots isolés.

Comme mots passés exceptionnellement à *ę̆*, je ne peux citer que *gę̆tet* *jęctat, de jactat; cf. *gę̆te* [Ben. R. 26017 ρ. Lap. M., Ambr. 8688 ρ]; *get : mę̆t* [W. Brut]. On rencontre d'autres formes du même mot, telles que *gietet* [Rol. 2545 ρ; et aussi Mq], *giez* (subst.) ję̆ctus, de jactus [Guarnier W. 21b29], *gitet* : *i* [Lorr.] Donc, il y a relèvement progressif de l'*a* jusqu'à *ẹ*, *ę* et *i*, par influence du *j*. Le PsM et le PsC écrivent *getet*.

c. Transformations du son.

Dans Rol., on a *conseil* [78, etc.], *vermeille* [985], assonant avec *ei*. Ces formes rappellent celles des patois de l'est (par ex. celles du champenois), qui ont plus tard les formes *consoil*, *vermoille*. Toutefois, il faut remarquer aussi que dans l'anglo-norm. postérieur, *el'* sonne comme *ei,l*, *ai,l* (*counsayl*, angl. *counsel*); on a déjà *solail* dans Cp.C 1586. 2025.

d. Graphie.

Le son *ę̆* est rendu quelquefois, au XIIIe siècle, par *ei*. Ex. : *leitres*, *deite*, *entremeitent*, *Chasteleit*, *fillareice* (filatr-+-ιϭϭα) [Boileaue].

e. Prononciation.

Les laisses assonant en *ẹ̆* ne sont pas très fréquentes ; on en trouve dans Rol. 1562-9, dans Cour. L. 39-41, dans Auc. 21, 1-15.

Le son *ẹ̆* a pris peu à peu une prononciation ouverte et est passé à *ę*. C'est devant *t* qu'il paraît s'être conservé le plus longtemps. Il se confond avec *ę* en anglo-norm. dès le XIIe siècle. [Cp. Th. Best. *met : bęc* 1791] ; Chardri ne connaît plus que le seul son *ẹ̆*. Cf. *vaslet : rẹt* rĕputo, p. 126 : *plaist* placet, p. 131. Il persiste plus longtemps sur le continent. G. le Clerc et R. Houdan distinguent encore nettement *ẹ̆* et *ę* à la rime. Cf. *Z*. III, 139 [1]. Pour Paris, le mélange des sons est attesté par des rimes comme *deite* debita : *feite* facta, *estre : metre* dans la *Bible* de Geufroi de 1243, et *faiz* factos : *cez* ecce istos dans la *Chron. de Saint-Magloire* de 1281.

Rem. — Sur *recẹ̆t*, *prẹ̆st*, cf. § 15[c] ; sur *æ*, *ae* pour *e*, cf. 15[d] ; sur *pieche* pour *peche*, § 17[d] ; sur *ẹl* anglo-norm. venant de *ẹ̆l*, § 17[f] ; sur *orẹ̆ille*, *orille*, § 18[a] ; sur *mẹ̆s* missum, § 18[b].

---

1. On trouve aussi *met : ęst* [Berol 2049], cf. Best. 881.

§ 17

ẹ̄

a. Sources du son.

1. Le son *ẹ̄* est sorti régulièrement de *ā* ou *ă* libres lat. que ne suivait aucune nasale et que ne précédait aucun son contenant un *i*. Devant un *i* qui suit immédiatement, *a* persiste (groupe *aï*). Ex. : *lẹ̄z* latus (subst.), *lẹ̄z* latus (adj.), *nẹ̄f* navem, *prẹ̄đ* pratum, *fẹ̄ve* fabam, *estẹ̄đ* aestatem, *lẹ̄vet* lavat, *rẹ̄r* rarum, *avẹ̄r* avarum, *mẹ̄r* mare, *bẹ̄r* baro, *salvẹ̄r* salvare, *deviđẹ̄r* (mourir) de + vita + -are, *quẹ̄r* quare (à côté de *kar;* mais ordinairement *quer* [Cp. L]. PsM n'a que *kar*), *clẹ̄r* clarum, *pẹ̄r* parem, *pẹ̄rt* paret, *pẹ̄ret* parat, *ẹ̄le* alam, *sẹ̄t* sapit, *sẹ̄vent* *sapunt pour sapiunt, *lẹ̄vre* labram, *pẹ̄đre* patrem, *rẹ̄đre* radere, *arẹ̄đre* aratrum, *brẹ̄se* [QLR 320] nord. brasa. (Le vieux fr. a aussi la forme parallèle *braise* [GCoincy]).

2. On trouve *ẹ̄* à l'imparf. *ẹ̄ret, ẹ̄rt* ĕrat, sans doute par influence du pl.-que-parf. *amẹ̄ret* ama(ve)rat; d'autre part, on a *ieret, iert*.

3. Des mots empruntés au latin ont un *ẹ̄* quand *e*, en finale, se trouve devant un *e* ou un *đ* final. Ex. : *temporé* [Cp. Introduction, p. 54], *valé*,

nominé, *Galatee*, *decrẹđ* decrētum, *secrẹđ* secrētum. De même, *miserere* : *frẹre* [Br. 707].

Dans *Omẹ̄r* Homērum [Rol. 2616 ρ], on a sans doute une contamination avec le nom propre *saint Omer*.

b. Suff. lat. -āris.

Le suff. lat. -arem, qui, par dissimilation, est mis pour -alem après une *l*, passe régulièrement à *ẹr*. Ex. : *escuđ bocler* (bouclier) scutum bucculare, *dent maisseler* (maxillaire) dentem maxillarem, *sengler* (sanglier) singularem, *singuler* (adj., et adj. pris substantivement) singularem ; d'où aussi : *plurer* à côté de *plurel* pluralem, *bacheler* (jeune homme) baccalarem, *coler* collare, *jogler* jocularem, *piler* pilare, *soller* (soulier) subtalare, *riuler* (*reguler* [Cp.] est savant) regularem, *seculer* secularem, *escoler* scholarem, *particuler* (qui n'est attesté que tard) particularem.

Ce n'est que tard aussi que ces mots (sauf *jogler*, qui fut supplanté par *jogleor* joculatorem) échangèrent leur désinence *-er* contre la désinence *-ier* -arium, plus fréquente dans les substantifs. On trouve déjà des exemples isolés de cet *-ier* en vieux fr. : *denz mascheleres* (anglo-norm. pour *-ieres*). [PsC.], *bachelier* [Durm. 7514 ρ, Prise d'O. 1595 ρ, Ben. C. 689 ms.], *pilier* [Ben. R. 14610 ms.], *regulier* [Cp. ms. A.] (Mall p. 71).

c. Suff. lat. -el, -al.

Devant *l*, il y a hésitation entre *ẹ* et *a*. Ex. : *el*, *al* alid, *nasel*, *nasal* nasalem, *mel*, *mal* malum (comme substantif [Rol. 2140, 2006]. Cf. les remarques de Th. Müller; adj. *mals* [727]. Dans d'autres mots, Rol. connaît seulement *-el*). Dans Br. on trouve *sal* [1340] à côté de *sel* [1403] salem. Wace n'hésite que pour *tel* et *tal* talem, *mortel* et *mortal* mortalem.

Le PsM écrit *tel*, *quel*, *festivel*, *principel*; mais *mal*.

Il y a aussi hésitation dans Ph. de Thaon (Mall, p. 53), dans Ben. R. et C. Quant à Guarnier, il préfère *-al* (*ẹl* ne se rencontre pas chez lui à la rime).

Après palatale, on a *-iel* et *-al* dans *chielt*, *chalt* calet (les deux à la rime dans Sanson), *eschiele*, *eschale* (ce dernier seulement dans Ben. C 26029) scalam. Mais on a toujours *valt* valet, *valent* valent, *assalt* assālit.

Crudēlis aussi a emprunté le suff. *-alis*; on le trouve déjà dans Saint-Léger. Ben. connaît *cruel*, *crual*; de même fidelis, à côté de *fedeil*, donne *feel*, *feal*.

d. Transformations du son.

a pour *ẹ*. Ex. : *vertat* [Cp 776 ρ], *guardar* [3483 ρ], *verdat* Sainte Marie l'Égyptienne (Mus-

safia p. 157), *costas* (côté) [De Venus 212], *la mar* [Renaut 450, 38], *venez m'aiudar* (? prov.) [Jeh. de l'Escurel 60], *hurades : petizades* (? pour *-etes*) [Cp. 2069 ms.], *contrade* [WNic 197 var.], *ultre mar* [Gr. 3, 441], *avortad* (var. *-ed*) [PsC 99], *strae* (pour *estree*) [QLR 209]. Ce ne sont, en partie, que des fautes de copistes. Les formes attestées par la rime demandent des explications diverses.

i pour *ẹ̄*. Le passé déf. *remés* remansi prend souvent un *i* dans les formes à radical accentué et au part. *remés* (par fausse analogie avec le lat. misi, car on trouve aussi *mestrent* pour *mistrent* QLR 381.398). Il en est ainsi surtout dans les textes anglo-norm. [PsM. 105,11. QLR p. 37 ρ], mais aussi chez Benoit, dans Thomas W. 41ª16, chez Ambroise et dans la *Vie de saint Denis*. G. le Clerc fait rimer une fois *compirent* comparant avec *sospirent* suspirant [Bes. Deu 771].

Anglo-norm. *ie* pour *ẹ̄*. Les Anglo-normands connaissent *ie* pour *ẹ*, par ex. : *piere*, *miere*, *mier*, *nief*, *bier*. L'angl. *friar* ← *frere* fratrem semble prouver une modification phonétique et non pas seulement un échange graphique de *e* et *ie*. Déjà dans le Cp. de Lincoln (Mall p. 74) on a *piert* à côté de *pert* paret ; des faits semblables se rencontrent dans le ms. d'Ambroise 270, dans Ben. C. 16495,

21544; *emperiere, bier* dans le Rou de Londres. On peut citer ici aussi *pieche* peccem PsC. 67.219 (cependant *pechet* peccat a peut-être un ę). Cf. aussi Stürzinger *Orth. gall.* p. 38, 39.

ie pour *e*. L'*e* tonique précédé immédiatement de *i* est passé plus tard à *ie*. Les anciens poètes, depuis Wace jusqu'à G. le Clerc font encore assoner *-iër* (de *-ider*), avec ę̄ dans *deviër, lapiër, criër* (fr. mod. *crier*), *obliër, mariër, merciër*. On trouve des exemples de *-iier* dans Ben. (*merciier, lapiier*), dans Ambr. (*merciier, criier*), dans Marie Lais (*merciier*), dans Guarnier (*merciier* 3179 ρ) et peut-être dans les Lorr. (*obliier*). Pour d'autres exemples, v. *Zeitschrift*, II, 529.

Un autre cas est celui de la présence du son *-ie* dans les formes en *-ere* -ator et *-erent* -arunt, 3[e] p. pl. du parf. Ainsi, dans des textes français *combatieres, gouvernierres* [GTyr]; *robierres, vendierres* [PFontaines]; *commandierres, passierent, traïnierent* [Br. Lat.]; *achatierres* [Boileaue].

On écrit quelquefois *ei* pour ę̄, surtout dans les formes courtes *ses* sapis, *set* sapit : *seis, seit* [PsM., Thomas W., Angier] *peirt* [Ben. R. 11578]. C'est sans doute une pure graphie. (Cf. Thierkopf, *Stammhafter Wechsel*, p. 15.)

ai pour ę̄. Les formes en *-aire* comme *paire* patrem sont remarquables. On les rencontre dans

Foucon de Candie, p. 113 et dans le *Sermon* de Guischart, à la rime. Cf. aussi la laisse finale dans Robert de Sainceriaux de l'année 1226 (*Joinville*, éd. Du Cange, p. 168) et les rimes de l'Alexandre en vers décasyllabiques. Peut-être dans certains cas y a-t-il eu influence provençale, par ex. dans l'injure *laire* latro[R. Cambrai 1026]. Sur les formes analogues dans Fantosme, cf. § 27[d].

e. Destinée ultérieure.

ę pour ẹ̄. Dans la langue mọderne, ẹ̄ devient ouvert (c'est-à-dire ę), quand suit une consonne. Au XIII[e] siècle, on en trouve déjà des exemples isolés[1], comme *pere : faire : matere : premiere* [Dispute de Pierre de la Broche, après 1276]. Voir des cas pareils dans Fergus 55,12; Fablel dou dieu d'amours 74; Bast. Buillon 3782; *fęrs : senglers* [Geffroy de Paris, p. 49], *enfęr : chanter : ouvrer* [Alexis IV, 154], *novęles : queles, tel : Martęl* G.Guiart. La forme ęrt à côté de ęrt est plus ancienne; cf. *ert : pęrt* [Adgar], : *cuvęrt* [Berol], : *apęrt* [G.Clerc, Angier, M.s. Michel 153].

f. Prononciation.

L'*e* sorti d'*a* latin avait déjà, au XII[e] siècle, une

1. Mais les formes en *-aire*, ci-dessus mentionnées, ne se rangent pas sous cette rubrique.

prononciation fermée, rapprochée de l'*i*. Les savants qui ne l'admettent pas n'ont pas encore pu réfuter les raisons données dans la *Zeitschr*. de Gröber III, 137 sqq.

En fait, l'*ē* contracté de *ai* se confondait avec *ę* de *tęrre* terram, *ivęr* hibernum, *apręs* appressum, mais non avec l'*e* de *pere* patrem, *per* parem, *nes* nasum. Déjà dans Eneas [283] *laist* laxet rime avec *forest* *forestem, mais non avec *mest* mansit. Comme il ne peut y avoir aucun doute sur la prononciation ouverte de l'*e* provenant de *ai* et de l'*e* héritier d'*ĕ* latin, on doit considérer comme fermé l'*e* ← *a* lat. Et, de même, par l'histoire de la phonétique anglaise, on peut voir que l'*e* français (← *a* lat.) — sauf devant *l* — avait en anglais une prononciation fermée. Cf. Ten Brink, *Chaucers Sprache*, p. 47 sqq.

En anglo-normand, il est vrai, *e* devant *l* tend à prendre la prononciation ouverte; ainsi *leel* legalem se rencontre déjà dans des laisses en *ęl* (lat. -ellum), dans *Horn* (*Zeitschr*. III, 141). *Leęl* dans G.Clerc, *cendęl* dans Guarnier (5690) sont des anglo-normanismes d'auteurs du reste très corrects. Cet *-ęl* anglo-norm. (lat. -alem) n'est pas un archaïsme traditionnel, comme le pensait Ten Brink, car non seulement les mss. anglo-normands comme Renalt de Montalban (*Jahrb*. XV) font

assoner *menestrel* et *parlé*, mais tous les *e* devant *l* et aussi *ę* ← *i* lat. sont mélangés les uns aux autres en Angleterre et de très bonne heure. Cf. *ęls* : *oisęls* [Br. 578] : *bęls* [1628], *juvencęls* : *ęls* [1730]. Ainsi peut se justifier la rime *marchels* mercalis : *icels* ecce illos [Cp.] introduite par Mall dans le texte, quoiqu'en dise G. Paris (*Rom.* VII, 125). Un tel mélange de formes est encore attesté dans *isnelment* [PsM. *Rou* 1079, 3016], *novelment* [2349].

On peut ainsi tenir pour certain, comme l'avait soutenu G. Paris dans l'*Alexis*, que dès le début de la littérature, *e* ← *a* lat. avait la prononciation *ę̄*.

Sur *ę̄r* anglo-norm. venant de *ęr*, cf. § 15[c]; sur *æ*, *ae* pour *e*, cf. § 15[d]; sur *e* venant de *eu*, § 22[b]; sur *e* venant de *ai*, § 27[d]; sur *e* venant de *ue*, § 28[c]; sur *e* à côté de *ie* et pour *ie*, § 29[de].

§ 18

i

a. Sources du son.

Le son *i* provient régulièrement de *ī* lat. Ex. : *fil* fīlum, *vil* vīlem, *chaitif* captīvum, *Crist* Chrīstum, *faitiz* factīcium, *fille* fīliam, *espirt* (d'où

esprit) spīritum, *si* sīc, *si se* sī, *delit* delīctum, *aflit* afflīctum, *dit* dĭctum (avec ī de dīco), *gredille* cratīculam, *escrit* scrīptum, *isle* īnsulam, *hisde* hīspidum, *odis* audīsti, *finist* finīscit, *vile* vīllam, *anguile* anguīllam, *mil* mīlle, *milie* mīlia, *triste* trīstem, *idle* īdolum εἴδωλον, *quite* [franc quît (de quietum)]; ῡ grec se trouve dans *cime* κῦμα, *Denis* (*Denise* [*Rol.*]) Dionȳsium.

En outre, on trouve *i* dans les cas suivants :

1. *i* provient de ĭ devant un *i* de la syllabe suivante : *il* ĭllic, *il* ĭlli, *cist* ecce ĭstic, *cist* ecce ĭsti ; (devant nasale, dans *vint* vigĭnti, mais on a *trente* trigĭnta), *envie* invĭdiam, *chemise* camĭsiam, *servis servise* servĭtium (c'est sur ce modèle qu'on a reformé *juïs, juïse* judĭcium, *sacrefise* sacrificium), *martirie* [Rol.] martyrium, *ledice* laetĭtiam à côté de *ledece*, *arvire* arbĭtrium, à côté de *arveire*.

Mots en *-il*, *-ille* : *mil* mĭlium, *cil* cĭlium, *eissil* exĭlium, *cheville* clavĭculam, *lentille* lentĭculam, *voledille* volatĭlia.

A côté de *oreille* [PsC 20.69] aurĭculam, on trouve *orille* [QLR 205.12.414. Rol. 1918 (où un changement en *oïe* n'est dès lors pas nécessaire), V. saint Denis].

D'autre part, il y a des mots qui présentent un *e* : *conseil* consĭlium, *merveille* mirabĭlia, *oeille* ovĭculam, *vece* vĭciam.

2. *i* provient de ē devant un *i* de la syllabe suivante : *pris* prēnsi, *sis* *sēsi pour sedi, *fis* fēci, *vinc* vēni et, par analogie, *tinc* tĕnui (puis *i* pénétra aux 3[es] pers. du sg. et du pl. et dans les part. : *pris*, *sis ;* il est douteux dans quelle mesure *mis* mīsi, *quis* (re)quīsii et les part. *mis*, *quis* exercèrent leur influence). Peut-être faut-il citer ici *ivre* PsM. 106,27 ēbrium.

3. -ĭtiam devenait *-ise* peut-être, d'abord, après palatale, ailleurs *-eise*, comme *franchise* franc frank + -ĭtiam, *feintise* *finctum + -ĭtiam, *cointise* cognitum + -ĭtiam, mais *proeise* prodem + -ĭtiam ; puis, d'une part, aussi : *gentelise* gentilem + -ĭtiam, d'autre part : *richeise* ρ [Best. 1409] franc rîki + -ĭtiam. Cf. *Rom.* XIX, 592.

4. L'*i* provient de *e* long après palatales.

Précédé de *c* : *cive* cēpam, *cire* cēram, *mercid* mercēdem, *raisim* racēmum (avec *i* aussi en ital. et en prov.), *Sarrazin* Sarracēnum (de même avec *i* en ital. et en prov.), *polcin* poussin pullicēnum (de même avec *i* en ital. et en prov.), *plaisir* placēre, *taisir* tacēre, *leisir* licēre.

Précédé de *ch* : *marchis* marca + -ēnsem.

Précédé de *s* : *Belveisis* Bellovāci + -ēnsem, *Parisis* Parisii + -ēnsem.

Précédé de *i* : *païs* pagum + -ēnsem.

Mais on ne le trouve pas dans *ceilet* cēlat, *receit* recĭpit, *ceire* cĭcerem, *ceint* cĭngit.

5. de *ĭe* lat. par contraction : *di* dĭem, *dis* dĭes.

6. de *ĭg*, *ĭc* : *liet* lĭgat, *pliet* plĭcat; ajoutons-y *fie*, *firie* fĭcatum.

7. dans les mots d'origine savante : *livre* lĭbrum, *signe* sĭgnum, *envídie* invĭdiam, *epístele* epĭstulam, *vírgene* [Cp. 1356] vĭrginem, *reliques* [Rol. 2345] relĭquias, *umelíet* humilíat pour humilĭat, *altisme* altĭssimum, *abisme* abyssum + -*isme*, *lyre* [QLR 273] lȳram, *Frise* [Ben.] Phrȳgiam, *senefiet* significat pour signĭficat; de même *magnifiet*, *edifiet* (peut-être aussi par influence de -*iet*, lat. -ĭdiat), *setime* septímum (mais septĭmum → fr. *seme*), *martir* [Rol.] martýrem pour martȳrem, *Apolin* Apollínem pour Apollĭnem.

b. Mots isolés.

i ĭbi (atone, ou confondu avec *i* hīc). *Disimes* dixĭmus, *fesimes* fecĭmus sont dus à une analogie avec *oḋimes* audi(vi)mus (de même l'*i* de la 2e p. sg. et pl.); *mis* mĭssum formé sur le modèle de mīsi à côté du subst. *mẹ̆s* missum.

Compliḋe completam (prière du soir) est formé sur le modèle du participe de *complir* complere; *tapis* ταπήτιον, parce que l'η du grec des bas temps a le son *i*; cf. aussi *sirie* (ms. *serie* [*Voy. Charl.* 210] : *i*) Σηρικόν, [en latin sīricum. *Sire* (Rol. :

i) sĕnior a un *i* à cause de l'*n* ; la forme simplifiée provient de son emploi fréquent devant les noms propres ; cf. *sendra* [Serm. de Str.], *seindræ* [Pass.]. *Criet* crĕat a un *i* provenant des formes à désinence accentuée. Sont obscurs *berbiz* vervēcem, *Galice* [Rol. 3073] : *i* Gallæciam, *Sizer* [Rol. 583.719 ms. *O* (V4 *Cisre*)] portus Caesaris, *Grice* [*Voy. Charl.*] Graeciam (*Grece* [*Vs Denis*]); *espice* [*Voy. Charl.* 211] : *i*, spĕciem; — c'est-à-dire *e* précédé ou suivi de *c*. Pourtant on a *feiz* vĭcem.

c. Transformations du son.

ie pour *i* se rencontre dans le français du XIIIe siècle. Ex. : *virge* (plus ancien *virgene*) et *cirge* [Cp.] cēreum. *Vierge* et *cierge* sont tous les deux déjà dans Mq. 96.65,67. *Virge* à côté de *cierge* se lit dans *VsDenis*.

La triphtongue *iei* paraît, depuis le XIe s., réduite à *i*. Cf. § 34b.

Rem. — Sur *aguille*, cf. 11d; sur *meïsme* § 16a 2; sur *gite* § 16b ; sur *i* pour *e*, surtout dans *remis* remansi, § 17d; sur *delirt* § 23 ; sur *i* venant de *ui* § 24c; sur *i* venant de *ie* § 29e ; sur *firge*, *frige* pour *fierge* § 29a; sur *i* pour *ei* § 30b; sur *prime* § 33e ; sur *desconfit* § 34c.

CHAPITRE II

DIPHTONGUES TERMINÉES PAR *U*

On compte cinq diphtongues terminées par *u* : *ǫu*, *ọu*, *au*, *ẹu*, *iu*. L'accent, dans toutes ces diphtongues, est placé sur le premier élément de la diphtongue.

Là où *u̯* forme l'élément d'une diphtongue ou d'une triphtongue, il a le son du lat. *u* (ou mieux *u̯*). Parfois, on écrit *w* ; par ex. : *iwe* ĕquam, *ewe* aquam, *owan* hoc anno, *siwre* sĕqui (ex. tirés tous de Thomas W.), *rowes* raucas, *parlowe* parabola + -ābam [PsM.], *lew*, à côté de *leuu* lŭpum, *Mathiw* à côté de *Mathiu* [Dmsdb.]. *Puntiw* [de 1120, *Chron. anglo-sax.*]. On trouve aussi *uu*, par ex. : *aüronuent*, *apelouuent* [Cp. 449 sqq. *C.*].

Sur les graphies *l* pour *u*, et *x* pour *us*, cf. § 50.

§ 19

ǫu

a. Sources de la diphtongue *ǫu*.

Il y a deux sortes de *ǫu* : un *ǫu* ancien provenant du lat. *ō* (*ŭ*) + *u̯*, qui est normand et français, et un *ǫu* plus récent provenant du lat. *ō*, qui n'est que français et qui, à l'ouest, est représenté par *ǫ*.

Ces deux *ǫu* assonent avec *ǫ*, — chose surprenante, puisque les deux *ei* (celui qui provient de *ē* + *i̯* et celui qui provient de *e* long) assonent seulement entre eux et non avec un *e* simple, bien qu'il n'y ait pas moins de trois sortes d'*i* simple. Ainsi l'*ǫu* plus récent s'est séparé, en français, de la classe des monodiphtongues, où nous nous attendrions à le rencontrer.

L'*ǫu* ancien (de *ō* + *u̯*) ne se trouve que dans peu d'exemples : *lou* lŭpum [Sanson 59[d] ρ. *Rou* M. Es. 30,3. 65, 1 ρ], (*lu* [Rol. 1751]), *dous* duos.

L'*ǫu* récent provient de *ō* ou *ŭ* libres lat. Ex. : *-ǫus* lat. *-ōsum* (: *sǫus* solus [Lai Lanval 339] : *lǫus* lŭpus [M. Es. 81,3]). On le trouve aussi dans Ben., mais non dans Wace.

Seignǫur seniōrem, *ǫure* hōram, *cǫude* cōdam,

nevọuđ nepotem, *vọuđ* voto, *sọul* solum, *sọue* sŭam, *gọule* gŭlam. En norm. et en anglo-norm., ces mots ont toujours un *ọ* simple (ou un *ụ*, § 12[d]) : *-os* (*-us*), *seignor* (*seignur*), *ore* (*ure*), *codе* (*cude*), *nevođ* (*nevuđ*), cf. *ụ* : *nevụ* [*W.Brut* 13554], *vođ* (*vuđ*); cf. *vot* [PsM. 64, 1], *vud* [QLR, p. 3], *vu* [Ben. *C.* 16984], *sol* (*sul*), *soe* (*sue*), *gole* (*gule*).

b. Destinée ultérieure.

En français, *ou* passa au XII[e] siècle à *eu*. Aussi, les mss. conservés ne présentent plus *ou*, mais *eu*, qui, d'ailleurs, s'échange avec *o* (*ou*). La forme française ordinaire de ces mots est donc : *-eus*, *seigneur*, *eure*, *queue*, *neveu*, *veu*, *seul*, *seue*, *gueule*. On trouve ces formes (*-eus* et *-eur*) au commencement du XIII[e] siècle dans le *Pater* et le *Credo* du Val-Secret (aussi à la rime, *dex* : *gloriëx*). Dans *ailleurs* aliŏrsum, la diphtongue est en syllabe entravée; *ailleus* est rare. (Cf. J. le Marcheant 106,10.)

Les textes normands présentent isolément *eu* à côté de l'*ou* ancien ; ainsi on a déjà *leuu*, *lew* à côté de *lou* lŭpum dans le Dmsdb. *Leu* lŭpum se trouve aussi dans *Modwenne* et *low* dans *Langtoft*, II, 246. *Deus* duos (: *eus* illos) est employé par Chardri S.D. 1173, Ben., G. Clerc, par le scribe des Légendes d'Adgar et par celui du *Thomas* de Wol-

fenbüttel (à côté de *dous*). Ambroise emploie à la rime *leu* et *lou* lupum, *fevreus* febr- + -ōsum. L'*eu* n'est pas inconnu des écrivains normands; on le trouve surtout là où il y a eu chute d'un *đ*; cf. *male veue* mala vota QLR 263 (Rol. *male vode* 918), *veu* (1re p. sg.) : *preu* [Bes. Deu 2717]. *Preu* est attesté par la rime dans la langue de Ben. et de G. Clerc.

La diphtongue française *ou* paraît se trouver aussi dans Rol. et dans PsM. Dans Rol. on a : *nevold* [1219. 2870. 2420. cf. 2894] nepōtem (avec *l* pour *u*; cf. § 50; φ *nevǫuđ*); dans PsM, on lit *sōl* sōlum [148,12]; mais aussi, il est vrai, *dōlur* dolorem [7, 17]; ou bien y a-t-il là un *o* surmonté d'un *u*? Thomas W. connaît *prouz* [22^b, 24], *vou* [33^a13], *neveuz* 23^b,23 (aucun exemple dans Thomas H.).

Les textes français du XIIIe siècle montrent aussi à côté de la forme *eu*, dans les mêmes mots, un *o* ou un *ou* : *glorieus*, *glorios*, *glorious*; *seigneur*, *seignor*, *seignour*. Ainsi Marie de France présente déjà, à côté de *-ǫus*, attesté par la rime, la forme *-os*-osum (: *vos*)[1] : de même Geufroi de Paris. Le *ou* français du XIIIe s. n'est qu'une autre trans-

---

1. Une fois elle emploie la rime *nos* : *dous* Es. 65,53.

cription du son *ǫ* ; cf. § 12[d]. L'hésitation, qui est générale devant *r* dans des mss. français, s'explique peut-être par ce fait que, dans la langue littéraire normande du XII[e] siècle, l'*ǫ* prédominant ne fut pas immédiatement remplacé par l'*eu* français, mais que le son normand subsista quelque temps à côté du son français. Devant *r*, cette hésitation dura jusqu'au XV[e] siècle, et Christine de Pisan emploie encore l'un et l'autre son suivant les besoins de la rime. (Cf., pour *-eur* tome I, p. 223, pour *-our* p. 245). La *Charte de Paris* de 1248 n'a que *-eur*, mais elle écrit encore *dous* (deux).[1] Pour -atorem et -osum, le XIII[e] siècle préférait déjà *-eeur* et *-eus*. Des textes écrits vers 1300, comme les *Olim* et la *Constitucions del Chastelet* écrivent, pour -atorem, presque toujours *-eeur* (les *Olim* seuls ont rarement *-eour*) ; pour -osum, toujours *-eus*.

c. Mots isolés.

La forme française pour lŭpum, au XIII[e] siècle, est *leu* (Moniot de Paris)[1]; pourtant, on trouve aussi *lou* (avec *ou* monophtongue); par ex. : Mq. p. 13.16.46. Br. Lat. dit *loup* au masc., *lue* au fém. Cf. *lo : Languedo* dans Geffroy de Paris, p. 47.

On doit remarquer encore que, à côté de *plui-*

seur *plusiores, on trouve au XIIIe siècle *pluseur* [P. Fontaines, *G. Tyr*] ; et aussi *plusieur* [*G. Tyr*, Boileaue].

d. Prononciation.

Si la prononciation de *ou* peut s'expliquer d'abord par *ǫ* + *u̯*, il est important de remarquer, pour la prononciation de *eu*, que, après la vocalisation de l'*l*, cet *eu* rime non avec l'*ẹu* de *teus* talis, mais avec l'*ę̆u* de *eus* illos. D'après cela, l'*ę̆u* de *deus* dŭos, *-eus* -osum etc., devrait avoir eu à peu près le son d'un *ǫ̈* bref + *u̯*. Cf. là-dessus § 66b. Le passage de *ǫu* à *ọ́u* est parallèle au passage de *ẹi* à *ọ́i*, *ọi* (§ 30d).

On a, dès le XIIIe siècle, des exemples du passage au son simple *eu*. Il se trahit par les échanges de *eu* avec *ue*, (cf. Ponz-*suer*-Saigne [Longnon, *Rôles des fiefs*], *voe* vōtum [*VsDenis*], *pruedons* [P. Fontaines], *suel* [Boileaue], *treuve* [Amis], *feurre* [Br. Lat.] mis pour : *seur*, *veu*, *preudons*, *seul*, *trueve*, *fuerre*), et par des rimes comme *eskeuent* excutiunt : *pueent* possunt [G. Guiart].

Rem. — Sur *eu* pour *ue*, cf. § 28e.

§ 20

ǫu

a. Sources de la diphtongue *ǫu*.

ǫu provient :

1. de *au* en finale et devant voyelle : *pǫu* paucum, *pǫue* paucam (cf. aussi § 26[c]), *rǫu* raucum, *rǫue* raucam ; cf. *rǫwes* [PsM. 68, 4] raucas, *trǫu* traugum [Lex sal.];

2. de *a*+*u̯* en position semblable : *fǫu* fagum, *bǫu* franc baug, ou de -avum par chute du *v* : *clǫu* clavum, *Anjǫu* Andecāvum, *Peitǫu* Pictāvum.

3. On le trouve à l'imparf. de la 1[re] conj. faible dans les formes en -ābam, -ābas, -ābat, -ābant ; par ex. amabam etc. : *amǫue*, *amǫues*, *amǫuet* (depuis le XI[e] siècle *amǫut* Wace) *amǫuent* ; à côté de *amǫe*, *amǫes*, *amǫt*, *amǫent*, par ex. dans Marie (*mot* : *semblot* Es. 34, 45), Angier, R. Houdan, Thomas W., *VsDenis*, *Chron. de Caen*. Dans PsM. on trouve toujours *-ǫwe -ǫwes -ǫt*, *-ǫwent ;* dans PsC. et QLR *-ǫu'e -ǫue -ǫe* etc., mais toujours *-ǫut* à la 3[e] pers. Le *c* dans *aloct* (à côté de *-out*, *-ot* dans *R Troie BB*) n'est qu'une graphie;

4. au parf. de la 3[e] conj. forte, à la 3[e] pers. sg. et à la 3[e] pl. de l'indicat. *ǫut* habuit, *sǫut*

sạpuit, *tọut* tacuit, *plọut* placuit, *pọut* pavit, *pọut* potuit. 3ᵉ pl. : *ọurent hábuerunt* etc. Le PsM. PsC. QLR. Wace [*Rou* III, 595 ρ], Ambroise et G. Clerc emploient encore les formes avec *ọu*. (Cependant, à la 3ᵉ pers. pl. on a aussi *sọrent*, *pọrent* [PsM], *ọrent*, *ọurent* [QLR].) Le *c* dans *soct* sapuit [*R Troie BB*] n'est sans doute qu'une graphie. Dans le français du XIIIᵉ siècle, on trouve les formes *ọt*, *ọrent* etc.; de même dans R. Houdan, Angier, Thomas W., *Chron. de Caen*.

b. Transformations du son.

On trouve *eu* pour *ọu* dans le nom de lieu *Eu* (Sⁿᵉ-Inférieure), plus anciennement *Ọu* [Guarnier 5900 ρ, *Rou*, II, 1586 ρ] et dans *bleu* [QLR 249] franc blâu. Cf. aussi *seut* [Cp. *C*, 464], *eut* [QLR (une seule fois p. 5)], *eurent* [*Rou* 120], *peurent* [1122, ce sont les seuls exemples du ms. de Londres], *eut* (à côté de *out*, *ot*) [Thomas W.] Aucun exemple dans Thomas H.

ọ à côté de *ọu* se trouve quelquefois au XIIIᵉ siècle, surtout dans *po* à côté de *pou*. Cf. *Ango*, Thomas W. 28ᵃ1.

c. Destinée ultérieure.

En français moderne, *ọu* a pris le son de l'*ou* commun. Cette prononciation se présente de bonne

heure comme le montrent les rimes *trou* : *ǫ* [*Cov. Viv.* 1631], *pou* : *ǫ* [*Charroi* dans Meyer *Rec.* 250]. (Rimes analogues au § 55[b]).

Rem. — Sur *ǫu* dans *chouse*, *repous* etc., cf. § 13[c]; sur *pou, oue* § 26[c]; sur *roue* § 28[b]; sur *ou* pour *ueu* § 31[a].

§ 21

au

Cette diphtongue n'existe plus dans la langue française à la suite du passage de l'*au* lat. à *ǫ* ou *ǫu*, jusqu'au moment où, par la vocalisation de l'*l* des groupes *al* et *al'*, se sont produits de nouveaux groupes *au* (§ 56-57). On ne la rencontre que dans quelques mots comme *Menelaus, austre* austrum [PsM. 125,5], et, atone, dans *autor, autorited, autumnal* [Cp.], *bautizier* baptizare.

§ 22

ęu

a. Exemples.

Cette diphtongue ne persiste, dans les manuscrits les plus anciens, que pour le mot *deu* (Dieu) et quelques noms propres, tandis que plus tard elle se trouve à côté d'*ieu* et *iu*, cf. § 32.

Avec *deu* riment *Ebreu* [Sermon rimé], *Andreu, Phariseu, Ebreu* [Adgar], *Andreu, Ebreu* [G. Clerc].

C'est dans les textes français que la forme *dieu* paraît pour la première fois, par ex. dans R. de Sainceriaux, en l'an 1226 ρ; plusieurs textes [*G. Tyr*, Boileaue] emploient exclusivement *dieu*, d'autres [*VsDenis*, P. Fontaines, Mq.] l'emploient à côté de *deu*. (*Diu* appartient à d'autres dialectes).

Sur l'origine de la triphtongue, cf. § 61[a].

C'est ici qu'il faut placer le nom du chevalier *Keu* [Mer.], (Cajus dans Gaufrid).

b. *e* pour *eu*.

La rime de la dipht. *eu*, après la vocalisation de l'*l*, avec *ẹ̄u* dans *tẹ̄us*, de *tẹ̄ls* talis montre que cette diphtongue comprenait deux éléments distincts : *ẹ̄* + *u̯*. La longueur de l'*e* se déduit de la chute facultative de l'*u̯*. Cette simplification se trouve le plus souvent dans le mot *deu*, qui se rencontre souvent en à la rime avec *ẹ̄*. *De* ← *deu*, se trouve déjà dans le Cp. et dans Wace (cf. *pis, mis* de pius, mius); d'autre part, Rol., Br., PsM., Marie et Adgar ne connaissent que *deu* et non *de*. Le nomin. sg. *des* est rare [Cf. Cp. 918, ms. *S*] : *dez* [Guischart p. 22], *des : remés* [Gaimar 3602]. On trouve aussi *Gre, Gres* pour *Greu, Greus* Graecus [Ben.], *Idomenés* à un seul exemplaire

(ailleurs *-eus*) : *remés* [R. 28921], *Chaldé* : *glosé* [Sanson 30[a]], *André*, *Ke*, pour *Keu* (cf. aussi § 32[b] *ie* venant de *ieu*).

Sur la prononciation de *ẹu*, comparez encore § 66[b].

Au XIII[e] siècle, *ẹ̄u* commença à passer à *ọ̄* par l'intermédiaire de *ọ̄u*.

Rem. — Le son *ẹ̆u* est, au XIII[e] siècle, le représentant français ordinaire d'*ọu* ancien et d'*ọu* récent; cf. § 19[b]. Sur *eu* venant de *ọu*, cf. § 20[b] ; sur *peu*, § 26[c]; sur *eu* vẹnant de *ueu*, § 31 ; sur *eu* en concurrence avec *ieu* et *iu*, § 32[a]; sur *leu* lŏcum, *jeu* jŏcum, § 32[c].

§ 23

iu

La diphtongue *iu* provient du lat. *i* + *u̯* dans *piu* [Br.] pium. (Atone dans *piument*, *piment* pigmentum.)

Le son *iu* paraît se trouver aussi au subj. : *deliurt* delīberet [QLR. 106. 410]; (mais PsM. a quatre fois *delivret* au même mode). Cf. *delirt* [Jerus. 6471].

i pour *iu* se trouve dans *pis* à côté de *pius* pius et peut-être dans *mis* mĭus pour mĕus. Ce

n'est que dans l'anglo-norm. de l'époque récente que *iu* fut prononcé comme *ü*, de sorte que *liu* rime avec *vendu* (et avec *suï*).

Rem. — Sur *iu* en concurrence avec *ieu* et *eu*, cf. § 32[a]. Sur *liu* lŏcum, *giu* jŏcum, cf. § 32[c].

CHAPITRE III

DIPHTONGUES TERMINÉES PAR *I*

Il y a quatre diphtongues terminées par *i*; ce sont : *ui*, *ọi*, *ǫi*, *ai*.

L'accent, sur chacune d'elles, frappe d'abord le premier élément. L'*i̯* de ces diphtongues provient tantôt de *i* ou de *e* latins (*fui* fui, *air* aërem), tantôt d'une consonne suivante (*fait* factum).

§ 24

ui

a. Sources de la diphtongue.

ui, c'est-à-dire *ü* + *i̯*, provient régulièrement de *ū* + *i̯* lat. : *dui* dūc, *duiet* dūcat, *duit* part. dŭctum avec *ū* de dūco (mais subst. *doit* = canal),

fruit frūctum, *luist* lūcet. La quantité latine est incertaine dans lucta fr. *luite*, ital. *lọtta*, dans tructa fr. *truite*, ital. *trọta*.

En outre, *ui* provient :

1. de *ŭi* lat. finissant le mot : *fui* fŭi, *cui* cŭi, *lui* illhŭic, *tui* [Alex. 83[b]] tŭi, *dui* dŭi (pour duo, dans le grammairien Vergilius). Cf. *dui : lui* [Best. p. 129]. Wace et Benoit ont *dui* (Rol. *dui*, mais seulement en dehors de la rime). Dans Berol 1678 on trouve *dọi : esquoi* (pour *recoi*). (Ce *doi* paraît être une forme refaite sur l'accusat. *dọus*.)

2. de *ŭ* lat. L'origine de *ui* est due à l'*i* qui s'est dégagé de la consonne suivante et peut-être aussi à un *g* suivant. Ex. : *tuit* tŭtti pour tōti, *buis* bŭxum ou bŭxeum (mais on ne la rencontre pas dans *bọiste* bŭxida), *muire* mŭriam (eau salée), *puiz* pŭteum, *fuit* fŭgit (avec *ū* partout en roman), *fuie* fŭgam (ital. *foga*), *refui* refŭgium, [Guischart : *lui*], *destruit* *destrūgit (partout avec *ū*), *ruit* rŭgit. Dans angustiam, on a généralement *ọi* (*angọisse*).

3. de *ō* par une transformation semblable. Ex. : *cuidet* cūgitat pour cōgitat, *uis* ūstium pour ōstium (mais *conọist* cognōscit).

4. d'une voyelle lat. quelconque (sauf *a*) et de la désinence *i*, à la 1[re] p. sg. du parf. des verbes

de la classe de debui : *nui* nŏcui, *estui* stĕtui, *dui* dēbui, *lui* lĭcui.

La triphtongue *uei* apparaît dès le XI[e] siècle sous la forme *ui*. Cf. 33[b].

b. Transformations du son.

u venant de *ui*. Devant *s*, *ui* passe facilement à *u*. Ex. : *pertuis*, *pertus* (subst. de pertūsiare) [Wace Ben.], *uis*, *us* [Marie, Bes. 604][1], *pusse* pour *puisse* [Thomas W. et H ; et aussi le ms. londonien du *Rou*, où l'on trouve également *busson*, *lusir*].

On a, souvent, en anglo-normand, *us* [*Alexis*. 36[c], PsM. 140, 3, QLR], *aguserat* [PsC, 9.]. Les Anglo-Normands font généralement passer *ui* à *ü* ; d'où *frut* [PsM] à côté de *fruit* (et, au contraire, *fuirur* à côté de *furur*) ; cf., dans Chardri, *lu* : *vencu* [Jos. 1555], dans Angier, *lu* pour *lui*, *nut* ρ pour *nuit* nŏctem, *conduz* ρ pour *conduiz* conductus.

oi pour *ui*. Les Anglo-Normands qui remplacent *ü* par *o* emploient aussi *oi* pour *ui*. Ex. : *loist* pour *luist* lūcet (*join* pour *juin* jūnium) [Cp. *L*.].

Cependant *oi* pour *ui* se trouve aussi dans *Rol*., à qui *o* pour *ü* est inconnu ; ainsi *loi* pour *lui*, *celoi* pour *celui*, *cundoist* pour *cunduist*.

---

1. De même s'il est atone ; cf. *cusençon* coquent- +- ionem, *fusil* (pierre à feu) vieux fr. *foisil* focile.

c. Destinée ultérieure.

Le groupe *ui* était accentué d'abord sur l'*u*, conformément à son origine. Au cours du XIIe siècle, il se produisit un déplacement de l'accent en faveur de l'*i*. L'exemple le plus ancien de cette transformation se rencontre à la rime dans le *Cumpot* (*martire* : *deduire* dedūcere 539. 831); car il semble très douteux que *iceli* de Gormund (pour *icelui*) : *i*, soit primitif. (On trouve une rime semblable en 1146 dans Meyer, *Rec.*, p. 367.) Cf. aussi *quire* cŏquere (avec un *ui* plus récent, provenant de *uei* : *sire* [Brendan 1573], où l'*u* s'est joint au *c*), *destruire* : *ire* [Best., 805], *qui* cōgito : *sufri* [3003], *aguise* acūtiat, *quise* cŏquat : *iglise*, *grise* [Guischart 29], *cuisse* cŏxam : *garisse* [Lai Guigemar 113]. Wace et Ben. ont de nombreux exemples de ce genre, mais G.Clerc n'en offre pas.

i pour *ui* se rencontre dans *li*, *autri*, *celi* [*Chr. Caen*], *nuli* [Angier; et, de même, dans les textes franç. *VsDenis*, *Marques*]; *li* au lieu de *lui* dans la Charte de 1248.

Pour *cúi*, on a plus tard *cui* et *ki* en anglonorm., par ex. QLR; cf. franç. *ki*, dans *Kikanpeist* [Paris 1202].

Rem. — Sur *aguille*, cf. § 11[d]; sur *ui* venant de

iu, cf. § 32^{b}; sur *pruisme*, § 33^{d}; sur *ui* pour *iei*, § 34^{c}; sur *ui*^{c} de *ueil*^{c}, § 67.

§ 25

ǫi

La diphtongue *ǫi* provient régulièrement de ō + į et de ŭ + į : *conǫist* cognōscit, *vǫiz* vōcem, *crǫiz* crŭcem, *nǫiz* nŭcem, *lǫis* lŭxum, *angǫisse* angŭstiam, *frǫisset* frŭstiat, *bǫiste* bŭxida, *dǫit* dŭctum [PsM. 77, 23]. De là aussi *ǫi* dans *la dǫiz* dŭctio (ou dŭcem ?)

Sur la forme rare *ǫi* ŭbi [*Rol.*], cf. *Rom.*, IX, 118, où Cornu rejette la forme *ǫi* sans raisons suffisantes.

Sur la destinée ultérieure de *ǫi*, cf. § 30^{c}.

Rem. — Sur *trǫis*, cf. § 13^{b}; sur l'*ǫi* anglo-norm. venant de *ui*, § 24^{b}; sur le norm. *cǫi*, *cǫivre*, § 30^{c}.

§ 26

ǫi

a. Sources de la diphtongue *ǫi*.

ǫi provient :

1. de *au*+*i̯* : *ǫi* audio, *ǫi* audi [PsM. 44, 12], *ǫie* audiam, *jǫie* gaudia, *nǫise* nauseam, *clǫistre* claustrum, avec *oi* de *cloison* *clausionem, *blǫi* (jaune), peut-être du franc *blauđi, n. h^t all. blöde, *chǫis* (choix), du verbe *chǫisir* germ. kausjan.

2. de *ao*+*i̯* : *vǫis* *vao, vado+-is, *estǫis* stao, sto+-is.

3. de *a*+*ui̯* à la 1re p. sg. du pf. de la conjugaison forte, dans *ǫi* habui, *sǫi* sapui, *tǫi* tacui, *pǫi* *pavui, pavi (sans doute, par analogie avec ces formes : *pǫi* potui).

4. *ǫis* vient de *osc* : *bǫis* de bosc, ital. bǫsco.

b. Mots isolés.

ǫie (oui) est sorti de *ǫ ie* hŏc égo.

C'est par une influence analogique de l'atone *oi* (dans *enoier*) sur la syllabe tonique que s'expliquent *enǫi*, *enǫie* [G. Nanteuil], à côté de *enui*, *enuie*.

c. Paucum donne les formes *pǫi* et *pǫu*.

Nous trouvons souvent, dans les mêmes textes, *la, ça* à côté de *lai enz, çai enz;* ce fait pourrait autoriser primitivement les formes *lai, çai, poi* (de *pǫuį*) devant un mot commençant par une voyelle, et les formes *la, ça, pou* devant un mot commençant par une consonne. *Poi* est, dans les textes normands, la forme la plus fréquente. [Br. 1325 ρ, W. Nic. 1279 ρ], à côté de *pou* (: *Ou*) [Gaimar 5900, Alexis. 22^{d}]. En français, on emploie aussi les deux formes; cependant *pou* (et *po*) y sont plus fréquents [G. Provins *po* 1377 ρ; de même Br. Lat, le pic. et G. Coincy *peu* 639; G. Tyr *poi, pou*; de même Boileaue; P. Fontaines *poi* (une fois *po*); R. Houdan et Guillot de Paris, *pou*; Mq. n'a aussi que *pou;* G. Lorris et *Vie s Denis poi.* Charles d'Orléans emploie encore *poy* à la rime et Boteauville dit encore *pou*, p. 342].

D'après G. Paris, *Rom.*, XVIII, 586, *pou* est la forme proprement française ; de même *oue* aucam ; cf. Boileaue, p. 146 et la *rue as Oues* à Paris; *oue* est aussi dans Ben., *C*, 26751, ms. *H*. Cependant, dans Br. Lat., on trouve *oie*.

Sur les destinées ultérieures de *oi*, cf. § 30^{c}.

Rem. — Sur *trǫis*, cf. § 13^{b}; sur *cǫi*, § 30^{c}; sur *oi* (? prononciation), venant de *ai*, § 27e; sur *oi*

venant de *ei* § 30[c]; sur *oi* venant de *uei*, § 33[d]; sur *proisme*, § 33[d].

§ 27

ai

a. — Sources de la diphtongue.

ai provient :

1. de *a* + *i̯*. Cet *i̯* a des origines très diverses. Ex. : *fai* fac, *fait* factum, *trait* trahit, *trait* tractum, *lai* laïcum, *Cambrai* Camarăcum, *paiet* pacat. *mairet* macĕrat, *plaist* placet, *paiz* pacem, *paist* pascit, *fraisne* fraxinum, *laisset* laxat, *mais* magis, *plaie* plagam, *flairet* flagrat, *mai* majum, *air* aërem, *palais* palatium, *bais* basium, *baisset* bassiat, *quaisset* quassiat, *craisse* [PsM] crasseam (ou *ai* de *encraissier* [PsM]), *vair* varium cf. § 29[b], *esclairet* exclariat, *maistre* magistrum, *bai* badium, *chantai* cantavi, *ai* habeo, *repaidret*, repatriat, *aitre* atrium, *lai* ir. laid (chant), *lait* germ. laid, *hait* (joie) nord. heit, *gai* germ. gâhi, *guaitet* germ. wahtên (infinitif), *lai* illam ibi [cf. *Œuvres poét.* de Beaumanoir, I, p. CXLIII]; *glaive* peut être une contamination de gladium et du celt. cladevo; *chaisne*, chêne, peut être une contamination de *cás tănum et de *fraisne*.

2. de *a* devant *cr*. Ex. : *aigre* acrem, *maigre*

macrum, *halaigre* alácrem + anc. angl. hâl (got. hails).

3. de *a* devant *qu*. Ex. : *aigle* [PsM. PsC] aquilam, *aiwe* [*aigue* Br. Lat.] aquam.

b. *ai* devient *ẹi*.

La diphtongue *ai* est primitivement *a* tonique suivi d'un *i̯*. Cependant, dès le XIe siècle, *ai* passa à *ẹi*, de sorte que la diphtongue put assoner avec *ẹ*. Cf. aussi *Gerveise* Gervasium *Chron. Sax. de 1124*. Comme la langue ne possédait pas encore d'*ẹi* accentué, il n'y avait pas à craindre de confusion avec le son *ei* (c'est-à-dire *ẹi*) antérieur. Le *Voy. de Ch.* ne présente qu'une fois *ai* à la rime (*abaisset* 615 : *a*) ; et, dans le *Cour. Louis*, *ai* n'assone aussi qu'avec *a*. Dans les assonances du *Rol.*, *ai* est uni avec *a* aussi bien qu'avec *ẹ*.

c. *ai* devient *ẹ*.

ẹi est passé à *ẹ;* cependant, cet *ẹ* appartient à des époques très différentes suivant les mots. La contraction est très ancienne dans *aiwe* → *ẹwe* (*ẹu̯e*) [PsM. QLR. PsC], (une fois déjà *eawe* 272 ; cf. § 58a); *ewe*, plus tard *eve*, rime dans Rustebuef, pour la première fois, avec *e* provenant de *a* (1, 94; 2, 142).

Pour lacrimam, on ne trouve que rarement la forme archaïque *lairme* [*Alexis* 119e. Cf. *Cour. Louis* 2416], ordinairement *lerme* [*Alexis*. PsM. PsC. *Br*. 892 ρ].

La contraction se produisit aussi devant *str*, avant le XIIe siècle, comme le montre l'examen de tous les poèmes avec rimes pures à partir du *Cumpot*. Ex. : *maistre* magistrum, *paistre* pascere, *flaistre* flaccidum + laxum, *traistrent* traxĕrunt. Cf. aussi *mestre* [Cp. 486 L]. Des exemples anciens pourraient être représentés par des formes *esilos* (bardeaux) [Gl. de Cass.] (cf. *seia* saga), *Fresle*, *Greslet* [Dmsdb., cf. *Zeitschr*. VIII, 346]. Dans le PsM, *ai* est resté pur, sauf pour *serement* sacramentum [104, 8: 14], *halegre* [103, 17] (verbe) et *tasiras* [108, 1]; dans QLR, sauf pour *serement*, *egrement* [324,377], *enmegriz* [162], *egle* [123, Voy. Ch. 263]. Dans PsC, la contraction apparaît déjà pour *lesse* laxa [PsC, 61], *fesanz* facientes [12,], etc. A côté de cela, on a souvent *ei* pour *ai* [PsC. QLR].

Par la suite, la contraction de *ai* s'est effectuée d'abord en syllabe entravée. On trouve, par exemple, la rime *Moïsẹ́s* : *mais* magis : *fais* fascem : *aprẹ́s* apprĕssum dans le Chant de la croisade de 1146; et aussi *prẹs* : *mais* [Gaimar 1403]; *pais* : *aprẹs* [SGilles, 3315] *forest* : *plaist* [Eneas] ; *fais* : *aprẹ́s* [Evrart 99.125]; *Herculẹ́s* : *fais* [Ben. *R*.];

air : *ivẹr* [Ben. *C.* 189]; *bẹs* beccus: *ais* axem [*ibid.* 143]; de même dans Guarnier et G. Clerc. Le ms. *BB* du *R. Troie* contracte seulement en syllabe entravée (*fet*, *mes*).

En syllabe libre, la contraction n'apparaît d'abord qu'en anglo-normand. Ex. : *terre* : *faire* [Gaimar 4499; cf. Evrart 61]; *gueres*, *fere*, *debet Rol.* Il n'y a pas d'exemple certain dans *W. Rou* (*-aistre* : *-estre*, fréquent ailleurs, fait ici défaut par hasard, cf. Pohl, *Rom. Forschungen*, II. 582). *Brut* 3783 demande à être contrôlé. Le ms. londonien de *Rou* connaît *ei*, mais non *e* pour *ai* (quelquefois *paeis* 212. 214, cf. *pẹais* [PsC 265. 291]). G. Clerc fait la contraction en *ẹ*, mais seulement en syllabe entravée. D'autre part, on a, à côté de *fes*, *gueres* dans Thomas W.; à côté de *les*, on a *fere* dans Thomas H.; *fere* pour *faire* [Charte de 1246 et *Chron. de Caen*]; *fere*, *guieres* (*i* par palatalisation du *g* ?. On a la même forme dans *Vie sDenis*) [*G. Tyr*]; *fet* [Charte de Paris de 1248].

Les désinences *ai* et *aie* demeurent diphtonguées en anglo-normand.

d. *ẹ* venant de *ai*.

En finale, *ai* est passé aussi à *ẹ*, ainsi à la 1re p. sg. du futur. *De* : *conduirẽ* [S. sages p. 136],

aïré adirati : *ferré* 1re p. sg. fut. [Mér. 4518], *volenté : ameré* [*Bible* de Geufroi 16^{b}]. Cf. aussi W. Förster, *Chev. as deus espees* p. xxxv, et Amis 3327. 3383.

Devant *r*, l'anglo-normand hésite entre *ę* et *ẹ*. De là vient que le moy. angl. dit *grammęęre* (Ten Brink *Chaucer's Sprache*, p. 49). Peut-être est-ce ici qu'il faut remarquer que Fantosme fait rimer d'une part *-aire* et *-eire* avec *-erre* [laisse 136], c'est-à-dire *-ęre*, d'autre part avec *pere* patrem, *frere* fratrem, *furmere* formator [laisses 2 et 130, on lit *paire*, *fraire*, *furmeire*], c'est-à-dire *ẹre* (car *pere* [173, 199] rime aussi avec *maniere*, etc.). Cf. pourtant aussi § 17^{d}.

e. *Oi* venant de *ai*.

Dans la langue vulgaire de Paris, *ai* passe à *oi* après labiale. Boileaue dit *moi*, *mai* majum, *poie*, *paie* pacat; *poie* se trouve aussi dans P. Fontaines et souvent dans les chartes (et aussi en syllabe atone : *moieur* dans la Charte parisienne de 1248; *poia* [G. Tyr]).

Rem. — Sur l'anglo-norm. *ail* venant de *eil* cf. § 16^{c}; sur *ai* venant de *ei* § 30^{b,e}.

CHAPITRE IV

MONODIPHTONGUES

La langue française possède trois monodiphtongues : *ue*, *ie*, *ei*.

§ 28

ue

a. Sources du son.

ue provient régulièrement de ŏ libre lat. : *puet* *pŏtet pour potest, *muet* mŏvet, *fuer* fŏrum, *muert* mŏritur, *suer* sŏror, *ués* ŏpus, *iluec* illo lŏco + -s, *pueple* pŏpulum, *buef* bŏvem, *nuef* nŏvem, *nuef* nŏvum, *trueil* *trŏclum de tŏrculum, *fueille* fŏlia, *dęspueille* [PsC. 114] de + spŏlia, *vue-*

lent vŏlunt, *vuelt* *vŏlet pour vult, *truevet* trŏpat, *rueuet* rŏgat.

Le son *ue* se produit aussi devant une cons. finale dans *cuer* cŏr, *avuec* apud h^o^c, *senuec* sine hŏc.

ue provient également de ō libre et de ŭ libre devant *b, p, v* (mais non devant *m*) : *coluevre* colůbram, *recuevret* recŭperat, *estuet* stŭpet, *cuevre* cŭprum, *juefne* jŭvenem, *pluet* plŭvit pour plŭit, *flueve* flŭvium, *deluevre* dilŭvium, *uef* ŏvum (*suefret* sŭfferit de suffert, par analogie avec *uevret* ŏperit). Mais *rǫge* rŭbeum, *dǫtet* dŭbitat, etc.

ue de ŏ entravé se trouve devant *l'* dans *mueillet* mŏlliat, *cueillent* cŏlligunt.

b. Mots isolés.

fluet [PsM. PsC.] provient peut-être de fluctum + germ. fluod.

espuer (poutre) a. h[t] all. sparro, présente *ue* venant de *a* après labiale.

ruede [PsM. PsC. QLR] rŏtam, *roeue* [Marie Lais p. 26]. En variante, on a la forme parallèle *rǫue* Thomas, éd. Hippeau 223 *rǫe* [QLR 255] (sans doute par influence du verbe rotąre).

c. Transformations du son.

uo pour *ue*. La dipht. *ue* est sortie de *uo*, qui se trouve encore isolément, par ex. dans le ms. du

Rom. de Troie publié par Joly (Strauch, *Lāteinisches ŏ im Normannischen*, p. 12), dans Alexis L: *quor, quons*. On rencontre aussi *quor* à côté de *cor, quer, cuer* dans le ms. londonien de Rou. (*qu* était senti comme unité phonétique); *iluoc* (*Archiv de Herrig* LXIII. 68 V. 59, et dans le Cant. des Cant.).

úe, ué. ue se rencontre pour la première fois dans le *Doomsdaybook : mueles* mŏlas, *Rainbued* Raginbodo (et devant *n* dans *buen* bonum). L'accent était placé d'abord probablement sur *u* et il se reporta sur *e;* de là vient que dans le PsM. on écrit tantôt *úe*, tantôt *ué*.

oe, hue pour *ue*. A côté de *ue*, on emploie aussi *oe*. Dans Rol., on n'a que *oe* (on ne trouve *ue* qu'après *q* dans *quens, quer*), même dans *anoel* pour *anvel* annuālis [2860]. La Chron. de Caen écrit aussi *oe*. D'autres mss. préfèrent *oe*, mais seulement à l'initiale, comme dans *oés* ou après *v*, comme dans *voelt*. A l'initiale, *ue* pouvait avoir la valeur de *ve : uers = vers ;* aussi fut-il évité par la prothèse d'un *h* (*hués*). Le PsM ne connaît *oe* qu'à l'initiale (à côté de *ue*) et *ue* seulement en position médiale. Dans Br. Lat. on a *oe* en initiale et *ue* en médiale; d'où *oevre*, mais *luevre*, c'est-à-dire *l'uevre*.

ǫ pour *ue*. Le ms. de Lincoln du Cumpot place

où nous nous attendrions à *la diph-*
fois *oi* dans *bois* bŏves, 1260). Dans
cet *o* est souvent mis pour *ue*. Ce
st général en anglo-norm.; en norm.,
t, mais surtout devant *l'* (*voil* vŏlo,
f. Serm. rimé, p. XVI), et aussi ail-
lresen Rou, II, p. 500. Dans Rol.,
l, *faldestod*, *poent*, *solt*. Exemples de
jóvene, *rove;* de Thomas H : *ovre*,
e ces formes nous trouvons, dans
s, *ue* et *oe*); de Br. Lat. : *jone*, *oil*,
e *juene*, *ueil*, *aiuel*. Cet *o* n'est pas
té par la rime, cf. *avoc* : *Havelọc*
2085]; *iloc* : *Caradọc* [W. Brut.
it : volent [Evrart 112]; *mole* (mou-
er 3288] : *-ọle*. Wace emploie *vol*
(volonté).

quatre exemples de *ő* pour *ue* dans
reprőce [38, 12], *őil* [10, 5], *őlie*
double accent marque la diphtongai-
s que *u* ne soit écrit par correc-
s de l'*o*). Les deux plus anciens
Alexis écrivent toujours *pople;* le
re, écrit aussi *pueple* (le mot manque

ue. Des mss. anglo-norm. seuls con-
r *ue*, la graphie *eo* qui est dialec-

tale sur le continent. Le PsM., les mss. L, C, A du Cumpot ne connaissent pas *eo*; Rol. ne l'a que dans *deol* [929]. On rencontre *eo* plus souvent dans PsC, dans QLR et dans le plus récent PsC. Ce dernier emploie aussi le signe *ø* : *iø*, *cø*, *iløc*, *pøple*, *aøures*, aperis, *øures* opera.

L'*u* pour *ue* est anglo-normand. Le son *úe* fut réduit sans doute à *u*. Ainsi, PsM écrit *put cel estre* (= peut-être), mais aussi *vult* [21, 8], *uvrent* [13, 8], (à côté de *ovrent* [52, 5], *uevres* [8, 6].).

e pour *ue*. Le son *eo* est passé à *ẹ* par l'intermédiaire de *ö*, peut-être en même temps que l'anc. angl. *ẹo*. Le signe *ø*, combinaison de *o* et de *e*, doit sans doute représenter le son intermédiaire *ö*. La graphie *eo* représente plus tard le son *ẹ* (*cheot* cadit), comme *ea* le son *ę* (*seat* septem se trouve déjà dans Alexis L.). Cf. Stürzinger, *Orth. gall.*, p. 44. Cet *e* mis pour *ue* est aussi franco-normand; cf. *evre*, *peple*, *velent* (à côté de *ue*) dans le *Rou* de Londres. Dans la forme anglo-normande *pet* pour *puet*, *u* peut avoir été absorbé par la labiale. Angier a *veil* volo : *soleil* [32]; *demere* demŏratur : *pere* patrem [211]; *merge* mŏriatur, *fleve* flŭvium (cf. aussi *aprecement* § 13[c]). La prononciation *u* et *e* variait peut-être en Angleterre suivant les régions. Cf. Behrens, *Beiträge*, p. 152.

L'*e* pour *ue* est aussi français dans *avuec* apud hŏc, *iluec* illo lŏco (*l'uem* ille hŏmo) : *avec*, *ilec* (*l'em*). *Ilec* se rencontre déjà dans Marie, *Lais*, p. 192 (: *eschęc*) et dans la Charte de Paris de 1248. On trouve aussi *aveuc*, *illeuc* (Boileaue).

d. Prononciation.

On peut se demander si le premier élément de la diphtongue avait le son de l'*u* latin ou de l'*ü* français. En provençal et en lorrain, où cet *u* alterne avec *i*, nous devons lui attribuer le son *ü*. En normand et en français, *u* alterne avec *o* et, en conséquence, a sans doute le son *ǫ*. Des graphies telles que *wevres* [PsC 241], *awevres* [257], *aiwel* *aviolum (à côté de *aioel* [Thomas W.]) et des rimes de *ue* avec *oi*, telles que *noeve* nŏvam : *reçoeve* recĭpiat [GLorris], sont en faveur de cette hypothèse.

En anglo-normand, *ue* persiste après un *c*. Ex. : *quer* (écrit aussi *queor*), rimant avec *-er* -āre [Modw. 518. 578]. On trouve des cas analogues dans Stürzinger, *Orth. gall.*, p. 46. Cf. § 15[c].

Sur le continent, l'*e* de la dipht. *ue* paraît avoir eu le son de *ę*, si l'on s'en rapporte aux rimes, où *ue* est uni avec *ę*. Dans Wace, ce n'est le cas que devant *m* et *n*, ailleurs aussi dans Ben (*trueve* : *Minęrve* [R. 26015]) et dans Ambroise. Dans G. Clerc, il n'y en a pas de trace. Des rimes de *ue* avec *ų* + *ę*

rendent plausible aussi la prononciation *ųẹ́* (*quẹrent* quaerunt : *muerent* mŏriuntur [W. Brut 9746] ; *quert : muert* [Eneas]; *fuerre : guẹrre* [Bes. 1991]); de même, la rime *noeve : reçoeve* déjà mentionnée.

Rem. — On peut noter comme intéressantes les rimes *soleil : ueil* Marie Purg. 1822, *cevroel*, *escuel : ẹ* [Ogier 9002]; cf. Ren. Mont. 366 (mais Ben. C. 38829 *celestiël : vuel*). De telles rimes se rencontrent aussi encore au XIVe siècle, cf. *ueil : soleil* [G. Machaut, *Voir dit*, p. 2; Chr. de Pizan, *Chemin de long estude* 703]; *mer : puer* [G. Digulleville, ABC 78]; et aussi dans les Mir. N. D. *pareille : vueille*.

e. Destinée ultérieure.

ue est ensuite passé à *öö* et *ö* par l'intermédiaire de *ųö*, *ǫö*; et, si ce passage a eu son point de départ dans une prononciation ouverte de *ųẹ*, on peut conjecturer aussi une prononciation ouverte pour l'*ö* qui en résulte. On rencontre souvent des graphies en *eu* pour *ue* dans G. Tyr, Br. Lat., PFontaines, Boileaue (cf. § 19^d). A la fin du XIIIe siècle, on écrivit aussi *oeu*, *ueu*. Ex. : *oeuvre* (quelquefois aussi *ouevre*), *vueulent* [Boileaue], mais on doit écrire, dans Ben. R. 1873, *bués* bŏves : *fués* fŏcos.

Rem. — Sur *entruesque*, *entresque*, cf. § 11^b; sur *demueret* § 12^b; sur *repruece*, *tuertre*, § 13^c; sur *ue*

au lieu de *eu*, § 19[d]; sur *oi* pour *ue*, et *ue* pour *oi*, § 30[d]; sur *ue* venant de *uei*, § 33[d]; sur *pruesme*, ibid.

§ 29

ie

Sources du son.

Le son *ie* provient soit de *ĕ* ou de *ae* latins, soit de *a* latin. Dans le premier cas, *ie* est très répandu dans les langues romanes; il y est même presque constant; dans l'autre, c'est un son particulier au français. Nous nous occuperons d'abord du premier cas.

a. *ie* du roman primitif.

1. *ie* provient régulièrement de *ĕ* ou de *ae* libres latins. Ex. : *mier* mĕrum, *ier* hĕri (mais *ermain*, *erseir*), *iert* ĕrit, *ieret*, *iert* (à côté de *ęret*, *ęrt* § 17[a] 2) ĕrat, *pieđ* pĕdem, *niés* nĕpos, *mielz* mĕlius, *giel* gĕlu, *lievet* lĕvat, *grief* grăvem, avec *ĕ* de lĕvem, *vieil* vĕtulum, *liepre* lĕpram, *fievre* fĕbrem, *iedre* hĕderam, *riedre* rĕtro, *Piedres* Petrus, *ieble* ĕbulum, *teniebres* [PsM PsC] tenĕbras, *mestier* ministĕrium, *maisiere* macĕria, *enrievres* inrĕvĕrens, *ciel* caelum, *lieđ* laetum.

ie se rencontre aussi devant cons. finale dans *iés* ĕs, avec *ĕ* de ĕst, *fiel* fĕl, *miel* mĕl.

Souvent *ie* se trouve en syll. romane entravée : *tiede* tĕpidum, *siecle* saeculum, *piege* pĕdicam.

2. *ie* est issu de *eo* latin et germanique. En dehors de *fied*, *espied*, *estried*, qui ont aussi les formes parallèles *fieu*, *espieu*, *estrieu* (§ 32[a]), on ne peut citer ici que *ie* atone : *liepart* leopardum, *Lienart* Leonhardum, *Tiedri* Theodericum (mais trisyllabique dans St Lég. et Aquin : *Teodric*, *Tiori*).

3. *ie*, issu de *ĕ*, se trouve parfois en syllabe entravée : *piece* pĕttiam (peut-être avec *ie* de *pied* pedem), *fierge* fĕrream, *frige* [QLR 421], *firge* [Chardri ρ], *tierz* tĕrtium, reformé peut-être sur **tier*, tĕr. Ces formes font penser à *ue* dans *repruece*, *tuertre* (§13[c]).

Triés se rencontre déjà dans Cp. L., p. 74; *triers* = *tres* trans + *riers* retro, *bievre* de bebrum, pour bibrum.

Cas particuliers.

Dieppe Deppa, dans Dudon de S[t] Quentin, *Michiel* [Rol. 37] Michaēlem.

b. La désinence -ārium, -āriam, qui est un cas particulier, donne en français *-ier*, *iere*. Ex. : *legier* *leviarium, *primier* primarium, *escudier* scutarium, *rosier* rosarium, *primiere* primariam. Mais varium devient *vair*.

c. *ie* particulier au français.

Il provient d'*a* libre latin.

1. après les sons *ç*, *ch*, *j*, *n'* *l'*. Ex. : *comencier* *cuminitiari, *chacier* *captiare, *sachiez* sapiatis, *aprochier* appropiare, *pechier* peccare, *cerchier* circare, *chiet* cadit, *chief* caput, *chievre* capram, *vengier* vindicare, *vergognier* verecundiare, *moillier* *molliare, *travaillier* *trabaliare.

2. après *t*, *d*, *r*, *s*, *z*, *đr*, *nt*, *ss*, *sn*, *sm*, *st*, quand la syll. précédente contient un *i*. Ex. : *traitier* tractare, *ditieđ* dictatum, *plaidier* placitare, *voidier* *vocîtare, *refreidier* refrigidare, *mairier* macerare, *baisier* basiare, *repaiđrier* repatriare, *acointier* *adcognitare, *laissier* laxare, *froissier* *frustiare, *araisnier* *adrationare, *faisnier* fascinare, *aproismier* approximare.

L'*i* de la syll. précédente est généralement consonne; cependant, il peut être aussi voyelle. Cf. *irieđ* iratum, *amistieđ* *amicitatem, *baptizier* baptizare.

ie ne se produit pas après labiale (*ariver*, *livrer*, *griper*, *rimer*), après *l* (*piler* pilare), après *n* (*finer*), après *đ* (*oblider*).

De plus, nous trouvons *e* et non *ie* dans les mots suivants : *umiliteđ*, *veriteđ* (à côté de *verteđ*), *deïteđ*, dans d'autres mots savants en *-iteđ*

-itatem, et aussi dans *piëteđ*, *regné* (*ie* est très rare [Berol 3465; Ben. C. 4842; Aiol 1965.]). Inf. rarement *regnier* [VSDenis].

viser, *quiter* [Wace], *disner* * disjejunare, *amiré* [Rol.] arabe amîr + -atum, *tirer* got. taíran, *virer* gyrare, *cité*, ← *cipteđ* civitatem, *villeđ* vilitatem, *considrer* considerare, *desiđrer* desiderare. Dans la plupart de ces cas, *i* est voyelle.

3. immédiatement après un *i* français. Ex. : *criier* creare, *liier* ligare, *preiier* precari, *oiiez* audiatis, *poiier* *podiare, *seiier* secare, *edifiier* aedificare, *justifiier* justificare, *multipliier* multiplicare, *otreiier* auctoricare, *mendiier* [Rol. 46] mendicare, *enveiier* *inviare, *chastiier* [SLég.] castigare, *essuiier* exsucare, *humiliier* humiliare, *aviiez* habebatis, *paiier* pacare, *fiieđe* vic- + -atam (mais *fiëe* : *ee* [Gorm. 471)]; *espiier* [Rol.] all. spëhôn.

Comme mots en -ārem, on ne peut citer ici que le mot d'emprunt quadrisyllabique *fameliier* [Rou 4770], *familliier* [Rem. Amoris 1653] familiarem.

Là où un *đ* disparut (*merciđer*, *merciër*) *e* est demeuré pur et n'est passé que plus tard, et dans quelques textes seulement, à *ie* (*merciier*). Cf. § 17[d].

d. *e* à côté de *ie*.

Les mots de la seconde catégorie, surtout, présentent souvent les deux formes dans les textes.

Nous faisons suivre une liste de mots qui se rencontrent en rime aussi bien avec *e* qu'avec *ie*. Il n'est pas tenu compte ici des limites dialectales. La plupart des cas ont été relevés par Ulbrich, Lücking, W. Förster, etc.

Adirer : e [Ren. XII. 399], *adirier : ié* [Rose 3778]. *aïder* (: *ié* toujours dans RHoudan). *encliner : e* (généralement) : *ié* [Aiol 6586, Thaïs 300]. *contralïer : e* [Renaut 138, 18] : *ié* [207, 25, 35]. *coveiter : e* [Renaut 123, 32] : *ié* (généralement). *cuider : e* [Wace, Ben.] (: *ié* toujours dans RHoudan). *descirer : e* [Renaut 274, 32, Renart 11581] : *ié* [Yvain 1157 var.]. *deviser : e* [Wace], *devisier* [Joinville]. *enditer : e* [Alexis 63c, Ambr.] : *ié* [Violete 2459]. *deseriter : e* [W. Nic. 1212, Ambr.] : *ié* [Charroi 335]. *airer : e* [RHoudan. Gauv.] : *ié* [Gauv.].

En outre *iré* et *irié*, rimant tantôt avec *é* tantôt avec *ié* dans les Lorrains, toujours avec *ié* chez Wace et Benoist. *jeter : e* [W. Nic 598. Alexis 86b Jourd.] : *ié* [GClerc. Jourd.]. *empirer : e* [De Venus 14c] : *ié* (généralement). *aproismer : e* [Alisc. 7784] : *ié* [7698 et généralement ailleurs]. *aquiter : e* [toujours dans Wace et Ambroise, Charroi 527] : *ié* [Charroi 696]. *respiter : e* [Renaut 153, 16] : *ié* [Rou II. 1839, Renaut 360, 14]. *aviser : e* [Charroi 1191, Wace] : *ié*. *amisté : e*

[Lorr. Cov.Vivien 1209, Alisc. 656, 3288, *Adam de le Hale*, p. 328. *Zeitschr*., I, 342] : *ié* [Rol., Voy. Charl., Lorr., Amis 1374. Wace, etc.]. *malvaisté : e* [Jd'Amiens Art 2150] : *ié* [1245]. *pité : e* [Lorr., Jourd. 3193, Renaut 127, 33, Alisc. 790] : *ié* [Lorr., Jourd. 47, 730. Renaut 51, 28. Wace]. *maisnee : ee* [Rou II. 3142, Gorm. 475, 487] : *iee* [Rol., Wace, etc.].

e. Transformations du son.

i pour *ie* est rare ; on trouve assez souvent, dans PsC et QLR, *-ie* de *-iee*, lat. -atam : *ma parole est eslargie* [QLR, p. 6]; *l'arche deu est herbergie* [p. 142]; *esforciement* [p. 152]; *assient* [p. 299]; *esdrecies* [PsC. p. 37]; *escumeniiement* [p. 248]; *sient* [284]. Le PsM n'atteste qu'une fois *trenchie* [ε 29]. Wace, Ben. et GClerc ne connaissent pas ce fait. On trouve aussi, en anglo-normand, *-ir* de *-ier : l'autr'ir* [Gorm. 242. 258], *arires* [Rom. 5, 473]. (Le son *i* est rare ailleurs pour *ie : pechith* [PsC. 71]). Sur *i* ← *ie* dans Adgar, voir Rolfs, dans les *Forschungen* de Vollmöller, I, p. 214, et d'autres exemples dans mon travail sur la *Vie de saint Auban*, p. 47. Ces deux phénomènes sont aussi franco-normands. Cf. *depecie*, *laissie* (et même le masc. *bleci*, *delessi*) [Chron. Caen]; *arire*, *Gontir*, *esbanoïr*, *gueroïr* [ib.]. En français, *-ie* est rare à côté de *-iee* [Br.Lat.].

e anglo norm. venant de *ie*. En anglo-normand, tout *ie* passe à *e*. Des ex. isolés se rencontrent déjà dans P.Thaon (cf. parmi les rimes du Cp. 303, 731, 3123, 3410 et parmi celles du Best. 1371. 1933); on a aussi déjà, dans le Doomsdayb., *chevre* à côté de *chievre* capram, *-er* à côté de *-ier* -arium; *-eres*, *-eires*, *-ieres* -arias, par ex. : *Ferreres, Fereires*, *Ferrieres*. Cependant Brendan distingue toujours à la rime *e* de *ie*. Plus tard, cette modification est tout à fait commune en anglo-normand. On trouve une fois aussi *fere* pour *fiere* (: *pere*) dans Guarnier, 2568. Wace, Marie ni GClerc ne connaissent ces rimes. Ben. ne les a pas scrupuleusement évitées, ce qui pourrait s'expliquer par son origine méridionale (Touraine). Pour la bibliographie de la question, cf. Rom. Stud. IV, 501 et Rom. Forsch. II, 346.

Le son *e* pour *ie* se présente quelquefois aussi bien en franco-normand qu'en français, mais les poètes l'évitent, comme l'attestent les rimes. Geffroy de Paris fait, sans scrupule, rimer *e* avec *ié*. Les mss. donnent les exemples suivants, *chere : manere* [RTroie BB], *laisser* [Rou ms. L 977], *chevalcherent* [1566], *veissez*, *pecher* [Thomas W.], *avent, jugerent* [Thomas H.], *escomengé*, *Geneveve*, *moster*, *mangez*, *chacer*, *croiseiz*, *trencher*, *croiserent* [Chr. Caen], *premer*, *chef* [P.Fontaines], *ouvrer*, *manjer*

[Boileaue] (mais dans la Charte de Paris de 1248 *ie* est pur).

f. Prononciation.

L'*ie* ancien roman (issu de *ĕ*, *ae*) a eu sans doute originairement l'accent sur l'*i* et l'a ensuite placé sur l'*e* parce que ce dernier a un son plus plein. L'*ie* particulier au français (issu de *a*) a eu l'accent, par contre, et dès le début, sur l'*e*. Comme les deux *ie* assonent dès l'Eulalie, il faut considérer que dès le IXe siècle l'accent des deux diphtongues tombe sur l'*e*. Cet *e* de la diphtongue sonnait *ę* à l'époque littéraire, puisque la diphtongue, quand elle est simplifiée, passe au son *ę*.

La graphie *ee* ou *éé* (*veent*, *véént*, *péért* [Mall, p. 69], tend à faire supposer un intermédiaire du son. Après *i*, on écrit volontiers *e* sur le continent, de sorte que *i* a une valeur double : *liër* pour *liier* ligare, *desiër* pour *desiier* desidĕrium; cependant la graphie *iie* est aussi en usage et se trouve même en Angleterre, cf. *liiez* [PsC 113, 184], *desiier* [140, 249], *humiliié* [150].

Rem. — Sur *giete*, cf. § 16^b, sur *ieret iert* ĕrat, § 17^a, sur *-ier* venant de *-er* arem, § 17^b, sur *-iere -ierent* pour *-ere -erent*, § 17^d, sur *ie* anglo-norm. pour *e*, § 17^d, sur *vierge*, *cierge*, § 18^c, sur

ie venant de *ieu*, § 32[b], sur *ie* pour *ei*, § 30[b], sur *priesme*, § 33[d].

§ 30

ei

a. Sources du son.

ẹi provient régulièrement

1. de *ē+i̯* : *rei* rēgem, *lei* lēgem, *teit* tēctum, *dreit* dirēctum, *coilleit* collēctum, *creist* crēscit.

2. de *ĭ+i̯* : *leist* lĭcet, *dei deit* dĭgitum, *freit* frīgidum avec abrègement de l'*i*, *neir* nĭgrum, *estreit* strĭctum avec *ĭ* de strĭngo, *beneđeit* benedĭctum, *maledeit* maledĭctum, *sordeis* sordĭdius, *anceis* antea+-ĭdius ; la désinence *-eise* provient de -ĭtiam ; -ĭdiat (-izat) donne *-eie : maneie, foleie, baleie*.

3. de *ē* libre lat. : *mei* mē, *creiđ* crēdo, *ceilet* cēlat, *peiset* pēnsat, *adeiset* [Rol. 981] *addēnsat, *meis* mēnsem, *aveir* habēre, *veđeir* vidēre, *creiđre* crēdere, *esteile* [PsM] stēllam, *preie* prēdam de praedam, *orfreis* aurum frēsum.

4. de ĭ libre lat. : *veit* vĭdet, *veie* vĭam, *meie* mĭam, *seiđ* sĭtim, *feiđ* fĭdem, *peis* πĭσόν (mais lat. pīsum avec emprunt à pīnsere), *eiđre* ĭter, *veiđre* vĭtrum, *toneiđre* tonĭtruum, *geneivre* [QLR 320] junĭperum, *beivre* bĭbere, *receivre* recĭpere. Il provient aussi de *y̆* : *proveire* presbyterum.

Devant consonne finale : *queiđ* quĭd.

On trouve, isolément, *ei* de *ẹ̊+i* dans *lei* illum ĭbi [Thomas W., p. 12^{b} 29 ρ, *Vie saint Lorenz*, éd. Söderhjelm, cf. *Œuvres poét. de Beaumanoir*, I, p. CXLIV] [1].

b. Transformations du son.

i pour *ei* est isolé *sapide : ei* [Rol. 993], *Munigre : ei* [Rol. 975] (Gautier corrige *Val neire*). Pour *leist* lĭcet on a *list* [W. Brut 13499 ρ, et parfois dans Ben. et G.Clerc.]

ie pour *ei* se trouve dans *fieble*, primitivement *fleible* flēbilem [PsC 136 Mall., p. 70. QLR 6. 72. Thomas W. 11^{b}4] *endeible*, *endieble* in+dēbilem [QLR 135].

ai, *ę*, pour *ei*. Chez les Anglo-normands *ẹi*, surtout devant *s*, *r*, *d*, *t* (dans les terminaisons *eis*, *eise*, *eire*, *eide*, *eit*, *eite*) est passé à *ai* (ϙ *ẹi*), avant que l'ancien *ai* ne fût contracté en *ę* ; c'est pourquoi le nouvel *ai* fut aussi soumis à cette contraction (toutefois elle n'eut pas lieu en finale ni devant *e*, § 27^{c}). Le PsC connaît *ai* pour *ei* seulement à l'imparf. en *-eie : siwaie* [66, cf. 117],

---

1. Où il faut corriger : rapprocher son « *lei* » de la forme *loi*.

disaient [139, 174, cf. 229], *plaisait* [182]. Cf. les rimes *palais : -eis* [Fantosme 154], *pais : eis* [Ben. de SAlbans 581], *toleite : faite* [1369] *fait : Beneeit* [1293], *faire : arvaire* arbĭtrium, *eit* habeat : *dreit, fait : reçait* recĭpit [Angier]. Pour des ex. d'Adgar, voir *Rom. Forsch.*, I, 209. *Blais* (aujourd'hui *Blois*) se rencontre dans la Chron. Sax. aux années 1116 et 1135. Devant *r* on eut *ẹ* à côté de *ę*; cf. § 27[d].

Le mélange de *ai* avec *ei* est encore inconnu à GClerc sur le continent. Dans Guarnier, on a *balai* [2840] dans une laisse en *ei*, sans doute par influence anglo-normande. Dans Ben. on lit isolément *raie : verdeie* [R. 11215], *otreiz : prez* praesto [27185], *chaeiz : laiz* [C. 33600]. *Chađeit* part. de *chađeir* cădere a déjà dans Wace la forme parallèle [*chaiet*] *chaet* [Rou 8185], et aussi dans la Chr. Caen. Dans le Rou de Londres, *Blais faiz, cressent tres*.

Quelques exemples d'*e* mis pour *ei* dans le Doomsdaybook ne sont sans doute que des graphies [*Zeitschr.*, VIII, 358]. Dans QLR on a *e* pour *ei*, dans *vee* (à côté de *veie*) videat [195] ; cf. *seeit* sedebat, [188], *seiet* [186].

Le passage de la terminaison de l'infin. *-eir* à *er* en anglo-norm. est plutôt le résultat d'une analogie que d'une évolution phonétique.

c. *ei* devient *oi*. En français *ęi* est passé à *oi* (sans doute par l'intermédiaire de *ŏi*) probablement après la vocalisation de l'*l* : *peus* de *peils* pĭlus.

Les plus anciens ex. de *oi* (après *noiedz* de Jonas) se rencontrent dans les mss. C et A du Cp, qui écrivent parfois *mois* (c'est-à-dire après labiale). Le PsC n'en présente que trois exemples : *voie* [181], *desvoiement* [139], *loials* [256]. Chez les Anglo-normands *oi* pour *ei* est sans doute une importation du continent. Parmi les poètes d'Angleterre, Chardri semble être le premier qui connaisse cet *oi* (et seulement dans la terminaison *-oie* pour *-eie*, qui rime avec *ǫie* et une fois *foiz* vĭcem : *croiz*, p. 72). Angier aussi n'emploie jamais ou presque jamais *oi* si ce n'est dans les désinences *oi* et *oie* (aux personnes de l'imparfait lat. -ēbam qui ont l'*ē* tonique); ailleurs, seulement dans *doiz* dēbes [1831] et dans *Englois* (nous ne parlons pas de la voyelle atone). Peut-être cet *oi* provient-il de l'*ei* anglo-normand dans les cas où *ei* s'était conservé pur (sans se transformer en *ai ;* cependant cf. *oie* habeam [2577 ρ]).

L'ensemble des poèmes français peut être réparti en trois groupes d'après leur façon de se comporter à l'égard de *ei*, *ǫi*, *ọi* : les plus anciens distinguent *ei*, *ǫi*, *ọi*, ceux du deuxième groupe font rimer *ei* et *ọi*, mais *ǫi* ne rime qu'avec lui-

même; ceux du troisième font rimer *ei* : *ǫi* : *ọi* et ne présentent ainsi qu'une seule et même prononciation des trois variétés du son *oi*. (C'est par hasard que quelques poèmes comme Gaufrey et Otinel font rimer *ei* avec *ǫi* seul, et non avec *ọi*; ils appartiennent en fait au troisième groupe.) Marie et Guarnier ne connaissaient pas *oi* issu de *ei*, ils répondaient peut-être au désir de se conformer à la langue de leur entourage normand. GProvins appartient au second groupe, de même que RHoudan, qui conserve l'*ǫi* pur (exception faite pour *lǫis* lŭxum, qui rime avec *ọi* et avec *oi* issu de *ei*). On en peut conclure que la langue de Paris à l'origine se comportait aussi de la sorte. Le mélange des trois *oi* pour Paris est attesté pour la première fois par la Bible de Geufroi (1243) ensuite par la Chron. de Geffroy (1317). Lẹs poètes du nord les confondent plus tôt [Landri de Waben, Jean Bodel, Gui de Cambrai]; Herbert le Duc de Dammartin en Goële ne les distingue plus. Il est bon de remarquer que Gautier d'Arras confond les trois *oi* dans Eracle, mais distingue *ǫi* dans Ille, fait qui appuie l'hypothèse de Foerster à l'endroit de ces poèmes.

oi norm. issu de *ei*. Chez les Normands on ne rencontre *oi* pour *ei* que dans *coi* [QLR., Horn, Rou] quiētum et *coivre* cŭpreum (cuivre); ces mots

avaient d'abord la forme *cuei*, *cueivre*, de sorte que leur *oi* provient de *uei* (non de *ei*) ; cf. *Commentationes Woelfflinianae*, p. 72. C'est pour cela que *coi*, en normand, a le son *ọi*; cf. *dọi* deux : *esquoi* (=*recoi*) [Berol 1677], *aquisiez* [Rol. 263]; les autres dialectes ont *ọi* (puisque leur *coi* vient de *kei*, *quei*), p. ex. G. Nanteuil, p. 53.

Pour des ex. de *oi* ← *ei* dans des noms de lieu de chartes latines, cf. Weigelt [*Zeitschr*. XI].

d. Prononciation.

oi issu de *ei* s'est d'abord prononcé *ọ́* + *i̯* (peut-être *ö̩* + *i̯*). Cet *ọ* a peut-être entraîné la prononciation ouverte de l'*i* : *ọ́ẹ*. Cet *oe* ne parut d'abord que devant consonne. La confusion de *ọi* et *ọi* fut rendue possible par le déplacement de l'accent qui fut reporté sur l'*ẹ*. Si des graphies comme *avoer de poies* (habere de pensum), dans les Actes du Parlement de Paris, laissent indécise la prononciation de l'*e*, les rimes *noeve* novam : *reçoeve* recipiat [GLorris], et l'échange de *oi* avec *ue* dans l'écriture, (cf. *loirre* pour *luerre* [RRose], *estoit* pour *estuet* [Floriant 441, Barl. de Gui 169, 7], *joidi* pour *juedi* [Aiol], *reçuevent*, *deçuevent* [Rustebuef, II, p. 283]) parlent en faveur de la prononciation *oẹ́* ; le même fait semble résulter des rimes de *oi* avec *ẹ* et *ai* dans Geffroy de Paris. Entre *oi* et

oę́ il n'y a pas besoin de supposer un intermédiaire *oę* ; cf. aussi βόετ (*voit*), ἀνκλόερα (*an gloire*) dans Egger, *Mém.*

e. *ę* du parisien vulgaire.

Le son *oi* qui se rencontre toujours dans la langue littéraire n'appartient pas, en tous les cas, au patois de Paris qui, au XIII[e] siècle, emploie soit *ei* soit *oi*, à peu près partout où la langue moderne emploie les mêmes sons (ou, plus exactement, les a transformés en *ę*).

Boileaue : *sait*, *saient*, *saie*, *claie*, *envoiaient*, *pourraient*, *crestre* à côté de *croitre*, *creront* ; [PFontaines] : *drete* à côté de *droite ;* [Olim] : *citaien*, *seisante*, *poair*, *poner*, *Ayse* (de l'an 1278) Isăram (l'Oise). Dans un texte lat. de Paris de 1202 on a le nom propre *Kikenpeist* (à qui que cela puisse déplaire), et cependant une charte de 1195 a déjà *Kequenpoist* avec *oi* [*Zeitschr.* XI, 99]. Souvent les textes de Paris ont *-et* à l'imparf.; par ex. *Marmouset :* imparf. *muset* dans Guillot, *venoit* : *net* [Geffroy p. 82]; cf. *lairay : je le cray* credo [p. 95]. Il faut citer aussi ici la *rue as Prouvaires* [Guillot : *vaires*] et encore aujourd'hui la *rue Taitbout* tĕctum + *bout*.

Il s'ensuit évidemment que les formes modernes *disait*, *pourrait*, *Français*, *claie* etc., ne doivent pas

ètre expliquées par une influence normande ou talienne. Elles prouvent plutôt dans quelle étroite lépendance se trouvait la langue littéraire moderne vis-à-vis de la langue vulgaire de Paris. *Connaître* pour *connǫistre* est une transposition fausse.

Rem. — Sur *ei* dans *conseil*, cf. § 16^{c} ; sur *ei* pour *ẹ̆*, § 16^{d} ; sur *ei* pour *ẹ̄*, § 17^{d} ; sur *-eise* -ĭtiam, § $18^{a}3$; sur *ęi* venant de *ai*, § 27^{b} ; sur *ei* pour *iei*, § 34^{c}.

CHAPITRE V

TRIPHTONGUES

Les quatre triphtongues sont : *ueu*, *ieu*, *uei*, *iei*.

§ 31

ueu

Cette triphtongue correspond à $\breve{o} + \underset{\circ}{u}$ lat. Elle est représentée par les mots fŏcum, cŏcum (cuisinier), sarcŏphagum. Un groupe spécial est formé par lŏcum et jŏcum (§ 32[c]), pour lesquels la langue littéraire, du moins dans le domaine dont il est question ici, ne nous permet pas d'attester *ueu*, d'ailleurs peu vraisemblable.

a. Aucun de ceux qui ont étudié les formes françaises du premier groupe n'a suffisamment fait observer qu'elles devaient nécessairement tirer

leur origine de la tripht. *ueu*. Les formes françaises de fŏcum ne présentent ni le son *ǫu* de *clǫu* clavum, *tǫut* tollit, ni le son *ǫu* de *dǫus* dŭos, *lǫu* lŭpum ; cette remarque suffit à faire supposer l'existence de la triphtongue. Nous la rencontrons en effet dans *fueu* [Sanson de Nanteuil 32[d], 47[a] (à côté de *feu* 86[a], *fué* 71[b])] ; elle se trouve encore plus fréquemment après *c* : *sarqueu* [Alexis 117[c], 118[a]] (où la triphtongue s'est maintenue, puisque *cu* est devenu *qu*, de même que *uei* dans *queit*, *queivre*, *queir*, s'est conservé pour la même raison, § 33[c]).

queu cŏcum, aussi, a eu la triphtongue. Des graphies comme *coeu* [Thomas W. 4[b] 1] *cueu* [Brun de la M. 180] paraissent le prouver.

L'hésitation des dialectes du sud entre *fué* (qu'on relève une fois dans Ben. R 1874?) et *feu* en est un nouveau témoignage ; dans les plus anciens mss. anglo-normands, la tonique présente la même hésitation que nous avons constatée pour la monodiphtongue *ue* ; cf. *fou* [PsM 10,7 (seul exemple) PsC et Cott. (passim), Rol. 2535, 3912, 3917, Br. L. (trois exemples), Thomas H *7[a]11].

fuu [PsC. 275, 291, Rol. 3586].

feu [(Adgar, Angier, ms. londonien de Rou PsC, p. 31 seulement, Ps Cott. 17, 10, 33. 20, 9, QLR 206, 211, 269, 346, GClerc, RHoudan et GProvins

emploient *feu* ρ.) *GTyr*, *VsDenis*, Mq., PFontaines, Boileaue].

fu [PsM et QLR (passim), PsC. 44, 81, 110, 144. Br. L., neuf fois, (inconnu dans GClerc)].

sarcou [Rol.] *sarqueu* [Mq.].

cou [Rol., Thomas W., 15[b]4].

queu [PFontaines, Boileaue].

keu [Thomas W., 4[b]2, RHoudan].

Les formes françaises de ces mots sont *feu*, *queu* (*keu*), *sarqueu* (*sarkeu*).

b. On a le choix entre deux explications. Dans *fueu* → *feu*, *u* pouvait se fondre dans la labiale; dans *keu*, *sarkeu*, le son *cu* pouvait passer à *qu*, puis à *k*. D'autre part *fou* et *fuu* parlent peut-être en faveur d'une monophtongaison de *ue* qui pourrait s'être produite dans le groupe phonétique *ueu* plus tôt que dans les autres combinaisons. Il faudrait donc supposer une prononciation *ǫu* représentée par la graphie *eu*. On ne doit pas non plus perdre de vue que, par suite de la vocalisation de l'*l*, *uel* est devenu *eu*, par ex. *vuet* ← *veut*, où *eu* représente de même un son *ueu* (plus récent d'ailleurs). L'hésitation de la langue par rapport à *ueu* se retrouve pour la tripht. *ieu* (§ 32[a]).

Rem. — Pour la prononciation de *eu*, cf. § 66[b].

§ 32

ieu

Les mots rentrant sous cette rubrique se divisent en deux groupes : ceux dont le radical latin ou germ. contenait un *ĕ* ou un *ae* tonique et ceux où le radical contenait un *ŏ* tonique. Je range les premiers sous les lettres *a*, *b*, les autres sous les lettres *c*, *d*, *e*.

a. Ex. du premier groupe.

La tripht. *ieu* provient de *ĕ* (*ae*) + *u̯* lat. On doit d'abord remarquer ici que *ieu* a alterné, dans les textes, depuis les temps anciens, avec *eu* et *iu*, sans qu'on ait jusqu'ici réussi à marquer les limites des trois groupes de sons. Déjà dans le Doomsdaybook, on trouve *Andreu* à côté de *Mathiw Mathiu*, cf. *Mathiu* [Cp. 2205 ρ, var.], *Mathie* [C], *Matheus* [Sanson 3[a]]. Pour Wace, *ieu* paraît attesté par une laisse de Rou I, p. 58 avec les mots-rimes : *Baieues*, *lieues*, *Lisieues*, *trieues*. Le ms. de Rol. connaît *ieu* seulement dans *fieu*. PsM, PsC, Cp L. et Cp C. ne connaissent pas du tout *ieu*. L'aversion de l'anglo-normand pour le son *ie* paraît s'être étendue aussi à l'élément *ie* de la tripht. *ieu*.

Je me contente de réunir ici un certain nombre d'exemples tirés des textes. Je place en tête la forme avec tripht., car il est à présumer que *eu* et *iu* sont sortis de *ieu*.

cieu caecum [QLR 136-137, GClerc, Bes. 2904 ρ], *ceu* [PsC 258] : *Judeu, Phariseu* dans Sanson, *ciu* [Br., Cp., PsM. 1456, Guarnier].

estrieu franc **streup* (étrier) [Roù 7566], *estreu* [Rol. 348, 2033 Ben.], *estriu* [Guischart, p. 15, Guarnier (et *estriez* régime pl.) Angier].

fieu germ. *feh(u)ôd* (cf. feuodium DC, de 1117) a aussi les formes *feu, fiu, fieđ*. Cette dernière forme rime avec *ié* [Rol. 472, 2680 ms. *feu*] [Gorm. 375 ms *fieu*] [Rou I. 449, II, 1967], *fieu* : *Muntgieu* [Rou I, 292]. Les QLR écrivent *fied*, la Chanson de la croisade (ms. d'Erfurt) *fieuz*, Mq *fié*. Rol. a aussi *fieu* [297], *feu* [866. 3399], *fiu*, [432.820]; on trouve *fiu* dans Br. 270.721 et dans Adgar. Wace, Marie et Guarnier emploient *fié* à côté de *fiu* à la rime ; GClerc emploie à la rime *feu*. Ce n'est qu'au XIIIe siècle qu'on trouve *fief*, par ex. dans Huon de Bordeaux et dans les Récits d'un ménestrel ; (*fieu* est à *fieđ* comme *espieu* est à *espieđ*, qui dans Rol. et Wace rime avec *ie*.)

Grieu Graecum [GTyr], *Greu* : *deu* [Eneas, GClerc], *Griu* [Cp., Adgar, VsDenis], *Grieus*, *Greus* (*: texs*) à côté de *Grius* [R. Troie B B].

iwe equam [Thomas H. 12ᵇ10, Best., Chardri].

Juđeu Judaeum : *Chaneleu* Chananaeum [Chanson de la croisade de 1146] : *deu* [Serm. rimé, Adgar], *Juđiu* [Br. 1285]. Cette forme est à la rime dans le Thomas de Guarnier, dans RMah. [333, cf. 918] : elle est donc française.

lieue [Wace, Boileaue], *lieue, liue* [Mq]; *liue* assone avec *i*, Prise d'O. 1317, et rime avec *vive* [Angier 730]; *liue* VsDenis.

nieule nĕbulam [QLR 259] (trois fois), *ni.ule* [211], *niule* [Adgar], *niwele* [Gloses d'Aelfric, *Zeitschr*. X, 297], *niele* [Chron. Caen].

rieule [QLR 267] rēgulam avec *ĕ* de rĕgo, *reule* [Cp. 2268, 2280 C (*roele* A), PFontaines (*reüllé* Guarnier 5691)], *riule* [Cp. L., QLR 250], *riele* [REles 266].

Formes de sĕquor : [QLR] 2ᵉ p. sg. *sieus, sius*, 3ᵉ sg. *sieut* : *chieut* (ms. *chiut, cheut*) [Sanson 59ᵃ, 77ᵈ], *siut* [Rol. 3215], *siwt* [Sanson 59ᵈ, 60ᵈ]; 3ᵉ pl. *siewent* à côté de *siwent* [QLR], *sieuent* [R Troie B B]. Imper. *sieu* [QLR], *siu* [Br. à la rime], *seu* [PsM 33, 14]. Inf. *sieure* [QLR 56], *siure, siwre*.

sieu saevum ou sēbum [QLR 56].

tiule tēgulam avec *ĕ* de tĕgo [QLR 162, Boileaue].

trieue [Wace], à côté de *triue* [R Troie BB, ms. londonien de Rou] franc *trewa*.

Ici se place le mot *tonlieu* τελωνεῖον [Boileaue], *tonliu* [W. Nic].

b. Transformations de la triphtongue.

ie ← *ieu* se rencontre dans *Mathié, fieđ, espieđ, estrieđ* et isolément dans *niele, riele* (cf. § 22[b] : *e* ← *eu*).

suit ← *siut*, etc.

Le verbe sĕquor présente en français, dès le XIII[e] siècle, un son *ui*, cf. [dans Mq] *suit, suite*, à côté de *siure, sivent, suit, suirre* [Br. Lat], *suit* à côté de *ensieut, siure.* [Const. Chast.]. La production du son *ui* est due sans doute en partie à l'influence des formes *suëit, siweit* accentuées sur la désinence, et, de même, *ruile, tuile*; voir le *Dict.* de God. Geffroy de Paris 1317, qui fait rimer *e* : *ié*, a aussi parfois la rime *eu* : *ieu*.

c. lŏcum, jŏcum.

Pour ces mots aussi, la tripht. *ieu* est primitive; *lueu, jueu* ne sont pas attestés. *Lou* se trouve dans des textes dialectaux [Lap. M. 438.480 (où on a aussi *fou* fŏcum 437.597] ; *lué* dans les contrées plus méridionales [ms. Ambros. du R Troie]. *Jou* n'est prouvé que par REles 443; cf. aussi le nom de lieu *Biaujous* Bellojocum : (*paourous*) [Thibaut de Mailly].

Exemples pour lŏcum :

liu, forme habituelle en norm. et anglo-norm. [PsM. PsC. QLR, Br., Rol., Alexis 114e, Adgar, Wace, Guarnier, Chr. Caen].

lieu, parmi les textes plus anciens, ne se trouve que dans QLR et dans la Chanson de la croisade du ms. d'Erfurt; Rou I, 416 (*Andreu : lieu* ms.); une fois dans le ms. d'Adgar [18,14], Corb. 77, 20, 45, R Troie B B, ms. londonien de Rou, Chr. Caen, GProvins, GTyr, Mq., PFontaines, Const. Chastelet.

leu se trouve souvent dans PsC et dans Cott., parfois dans le ms. londonien de Rou, dans QLR seulement à la p. 255, Alexis 27^{c}; dans Gaimar 1410, Ben. R. 10237, 28072, GClerc, RHoudan, GProvins à la rime. *Leu : feu* Bible de Geufroi (dans le ms. aussi *liu*, *lieu*). De plus, on rencontre *leu* dans GTyr, Mq., PFontaines, Br. Lat., Const. Chastelet, Chartes de 1246 et 1248. C'est dire qu'il est très fréquent en français à côté de *lieu* (*leu* à côté de *liu* [Angier, VsDenis]).

Exemples pour jŏcum.

giu [Rol., Adgar, Guarnier W. $8^{a}16$, Modw.].

gieu [ms. lond. de Rou, Fantosme 842, Ben. (: *cieus* caelos C. 22859)].

ju [QLR, p. 4].

geu (*jeu*) [Chanson de la croisade du ms. d'Er-

furt, Ben. (R : *deus* dĕoś 14687 : *deus* dŭos, C. 21411), GClerc, RHoudan, GTyr, Mq., PFontaines]; c'est donc la forme française commune.

Là se rangent les formes à radical tonique des verbes lŏcat et jŏcat, *liut* [PsM 112, 7, PsC. p. 8], *leue* [Cp. 392 C]; plus tard aussi *lieue* (mais locamus *lọons*), *giuent* [Voy. Charl. 702], *gieue* [Ben. R. 19265]; quelquefois *geue* [Ben. R. 14684] *juent* [Rol. 111] (mais jocamus *jọons*), *jue* [Angier 549 p].

d. Éclaircissements.

On n'a pas encore donné d'explication satisfaisante des formes françaises de lŏcum et de jŏcum; voici une hypothèse nouvelle. De même que caecum devient *cieu*, *ciu*, *ceu*, de même on devrait s'attendre pour *lieu*, *liu*, *leu* à *lecum. Est-ce par pur hasard qu'il existe de fait en breton une forme *lech*, dans le sens de lieu ? Cf. Thurneysen, *Kelto-romanisches*, p. 66, Halle 1884, où l'on met en avant la parenté du lat. et de l'irl. *lige* (= camp), du cymr. *lle*, du corn. *le*, du bret. *lec'h* (= lieu, primitivement « situation »). M. le professeur Windisch me donne de plus amples indications : l'irl. *lige* est peut-être le gr. λέχος. Le bret. *lech* ne peut pas venir du lat. lŏcus, parce que le *c* lat. aurait dû devenir *g* en breton, et l'*e* ne se

rencontre que devant *i* (*kegin* coquīna). Si le bret. *lech* se rapporte au cymr. *lle*, c'est une dérivation par le suff. *-ch*. (cf. Zeuss 2e édit. 851, 852), comme dans *buch* vache, qui est aussi, en anc. cymr., *buch* (cf. Zeuss., 295), auquel se rattache le plur. du vieux radic. *biu* (Zeuss., 294) ; et dans *huch* porc, qui est étroitement apparenté avec le lat. su-s.

Le bret. *lech* ne vient donc pas du lat. lŏcus, qui est attesté par ailleurs au pays de Galles et en Bretagne sous les formes empruntées *loc* ou *log* (Loth, *Les mots latins dans les langues brittoniques*, p. 182). Ainsi *lech* doit être considéré comme gaulois, et il a pu, il a dû même avoir une influence sur le lat. lŏcus dans la bouche des Gaulois ; de même, d'après Ascoli, les formes latines articulum, gladium, tremere ont donné *orteil*, *glaive*, *craindre*, par influence des mots gaulois *ordaig*, *cladevo*, *crith*. Si cette explication est juste, il y a aussi contamination dans *lieu*.

Peut-être doit-on de même supposer *jĕcus pour jŏcus. Le lat. jĕcur, gén. jocinŏris, se comporte tout comme *jĕcat, jocāmus et ce dernier verbe a pu soit provoquer un *lĕcat locāmus, soit le maintenir.

e. Peut-être faut-il encore mentionner montem Jŏvis (nom du Grand Saint-Bernard) *Montgieu* [Rou I, 292 ; III, 3047] ; *Mungiu* [Thomas H.* 12b8] ; cf. Stengel *Galien*, p. 393. Comme *v* disparait devant *s*, nous devrions attendre *Montjués ;* y a-t-il là étymologie populaire par influence de *geu* jŏcum ? Cf. jŏvis barbam *joubarbe*, jŏvis díem *joesdi* [Rich. le biel 4689], *jusdi* [Cp. 558] (Mall, p. 45), *juesdi* [2190 C], *joesdi* 2191 C], mot que Ph. Thaon fait venir de gaudium.

Ieu peut aussi provenir de *iou*. La preuve en est donnée par les noms de lieu *Lisieues* *Lexóvas (lat. Lexovii) et *Baieues* [Wace, Rou II, 567] Baiócas (sur des monnaies mérovingiennes, Bibl. Ec. des Chartes, XXVI, 452) ; cependant, la qualité de cet *o* gallo-latin est douteuse : d'après Vidúcas, de Viducasses **Viđeues*, aujourd'hui *Vieux*, on pourrait supposer *ō* ; pourtant *ŏ* me paraît plus plausible. Cf. encore *Dreues* Duróças (ses) *Evreues* Eburovices, pourrait plutôt s'expliquer par le lat. Eburovicas que par Eburócas(ses). *Treïes* Trícas(ses). Les formes *Peitieus* Pictavis, *Angieus* Andecavis appartiennent à des dialectes. méridionaux. Cf. *Rom.*, VII, 138 (à côté de *Peitǫu* Pictāvum, *Anjǫu* Andecāvum).

Pour la prononciation de *leu lieu*, *jeu gieu*, cf. § 66b.

Rem. — Sur *dieu*, cf. 22a ; sur *plusieur*, § 19c.

§ 33

uei

a. Sources de la triphtongue.

Uei provient régulièrement de ŏ + *i* latin. Pourtant *uei* a presque disparu des textes qui nous sont parvenus et a été remplacé par le son postérieur *ui*. Toutefois cf. § 33[c] *oei*; § 48 *luein*. On n'a pas conservé de laisses avec assonances en *-uei*.

Seuls, des textes dialectaux de l'ouest et du sud de la Normandie, comme le Rǫm. du Mont Saint-Michel (dẹ́p. de la Manche), et du sud-ouest de la langue d'oïl, comme le Livre des Manières d'Et. de Fougères (dép. d'Ille-et-Vilaine), présentent des rimes en *-uei* et des graphies qui, si la triphtongue n'y apparaît plus, la laissent supposer. Ces textes font rimer *uei* avec lui-même ou avec *iei*. Ex. : *cueisse* cŏxam, *cueire* cŏquere, *cueit* cŏctum, *cueir* cŏrium, *cueivre* *cŏpreum pour cŭpreum (sur ŏ pour ŭ, devant labiale, cf. § 28[a]); *plueie* plŏviam pour plŭviam (cf. ibid.), *pueis* pŏstea, *pueis* pŏssum, *ueit* ŏcto, *nueit* nŏctem, *nueire* nŏcēre, *dueire* dŏcēre, *enueiet* inŏdiat, *pueiet* pŏdiat, *mueir* mŏrior, *bueie* bŏjam, *trueie* trŏjam, *muei* mŏdium, *uei* hŏdie.

Là se rattache aussi la forme *suei* sum, que j'explique comme il suit : sum devint en lat. vulg. *sǫ*, par ex. dans l'inscription tumulaire connue : « Hic so et non so » CIL.x. 2070. Comme toutes les autres 1[res] personnes avaient la désinence *o* atone (amo, vendo, dico, etc.), un *o* fut aussi ajouté à sǫ. Sǫo devint monosyllabique à l'époque de la chute de l'*o* final ; et nous trouvons *suo* (avec la même diphtongue qui provient d'*o* bref ; cf. introusque → *entruesque*). *Suo* a pris un *i* sous l'influence de fui. D'où : *suoi*, *suei*.

b. Destinée ultérieure.

Tout *uei* est sûrement sorti de *uoi*, dont l'*oi* des vieux textes romans pourrait être la graphie (*moi* mŏdium, Gl. Cassel). Cet *uoi* a persisté dans *cuǫinte*, § 48.

Uei fut ensuite, sur un domaine étendu auquel se rattachent l'Ile de France et le nord-est de la Normandie, contracté en *ui* dès avant le XII[e] siècle. Dans le Voy. Charl., *ui* assone déjà avec *u*, d'où résulte la prononciation *ü*+*į*. Dans le Doomsdbk., on trouve *Malduit* à côté de *Maldoit*, male dŏctum. C'est pourquoi les mots mentionnés plus haut ont les formes suivantes dans les textes qui sont conservés : *cuisse*, *cuire*, *cuit*, *cuir*, *uivre*, *pluie*, *puis*, *puis*, *uit*, *nuit*, *nuire*, *duire*,

enuiet, *puiet*, *muir*, *buie*, *truie*, *mui*, *ui* — *sui* (sur la destinée ultérieure de *ui*, cf. § 24[c]).

c. Conservation de *uei*.

L'assertion ci-dessus, d'après laquelle *uei* aurait disparu de nos textes, ne va pas sans une restriction : *uei* s'est conservé parfois après *c*, parce que *c* donnait naissance au groupe *qu* en s'unissant à l'*u*. Cf. *queit* cŏctum : *freit* frigidum [Br. 1391], *queivre* cupreum : *beivre* bĭbere [Br.]; (*quevre* *cŏquărum (carquois) [Ps Cott. 10, 2] est d'origine douteuse; il présente une parfaite analogie de forme avec les descendants de cupreum, cf. WFoerster Zeitschr. I, 156), *dequeiz* decŏctos : *vieiz* vĕtulos [Ben. C. 26825], *cueir* cŏrium [Cod. Ambros. du RTroie. *Rom.* XVIII, p. 89], *cuer* [Marg., ed. Joly, p. 104, v. 179].

Il est remarquable que dans Angier la triphtongue persiste après labiale sous la forme *ue* : *pués* postea, *puesse* possim, *mué* mŏdium.

d. Transformations de la triphtongue.

oi pour *uei*. Des Anglo-Normands qui ont coutume de préférer leur son *oi* à *ui* (lat. *ū* + *i̧* § 24[b]), lui donnent aussi la fonction de remplacer notre son *ui*, issu de *uéi*, comme dans *noit*, *oi*, pour *nuit*, *ui* [Rol.]. Il y a pourtant des mss. anglo-normands

qui n'emploient *oi* que pour rendre le son *ui* issu de *uei* et qui distinguent à la rime aussi bien *o* et *u* (lat. *ū*) que *oi* et *ui* (lat. *ū* + *i̦*). On ne peut citer ici de PsM que *hoi* hŏdie, β 14, de PsC que *hoi* (265, 287), de QLR que *poisse* pŏssit, *pois* pŏssum et *pois* pŏstea (à côté de *puisse*, *puis*, *puis*), d'Alexis que *pois* 15[b], *soi* 44[e] à côté de *puis* (trois exemples), *sui* (cinq exemples), de Ps Cott. que *noiz oi poisse*. Il est à supposer que cet *oi* est un archaïsme au même titre que *o* mis pour *ue*.

Oi se rencontre comme particularité dialectale dans le ms. lond. de Rou (éd. Andresen, II, p. 516).

ui ← *úi*. Ce déplacement de l'accent a été déjà étudié au § 24[c]. On se contentera ici de noter la graphie *wit* ŏcto (Rou lond.).

e. Mots isolés.

Pour hŏdie on rencontre quelques formes dignes de remarque : *oei* Cott Ps. 2,7, *iui* QLR (deux exemples seulement 30.51, peut-être pour *jui*, *jehui*, jam hŏdie ; cf. Fœrster, Chev. as deus esp. XLVI), *uie* 347 ; cf. *muie* mŏdium, L Prov. 462.

Prŏximum donne d'abord *prueisme* ; puis, pour faciliter la prononciation, *pruesme* PsM. 14, 4, *prusme* QLR 57. 262, *presme* PSM. 11, 2. La

vraie forme phonétique est d'ailleurs *pruisme*, 87, 19. 100, 6, d'où *prisme* 27,4. 121, 8. D'autre part, on a *proisme*, 23,4, *prosme* Corb. 100, 6, *priesme* Cott. 14, 4, 6. De même dans le verbe, (*aproismet* Alexis, *aprisment* PsM.). Le français aussi hésite entre *pruisme*, *prisme*, *proisme*, *pruesme*.

Rem. — Sur *ui*, *uei* de *iei* après labiale § 34[c].

§ 34

iei

a. Sources du son.

iei provient régulièrement de ĕ + ḭ lat.

iei, comme *uei*, a disparu de nos textes, ayant été remplacé par l'*i* plus récent. On n'a pas conservé de laisse à assonance en *iei*. Il faut donc examiner les rimes des textes dialectaux déjà cités à propos de *uei* (M. S. Michel et L. Man, qui ne font rimer *iei* (écrit aussi *ie* ou *ei*) qu'avec lui-même ou avec un *uei* primitif). Ex. : *lieire* lĕgere, *lieit* lĕgit, *lieit* lĕctum, *delieit* delĕctum, *parfieit* perfĕctum, *profieit* profĕctum, *desconfieit* disconfĕctum, *despieit* despĕctum, *despieire* *despĕcere pour despĭcere, *pieire* pĕjor, *pieiz* pĕctus, *pieis* pĕjus, *tieist* tĕxit, *gieist* jĕcet de jăcet, *sieis* sĕx, *dieis* dĕcem, *prieis*

prĕtium, *mieiret* mĕreat, *cerieise* cerĕsia, Schuch. Voc. I, 192, *eglieise* ecclĕsiam (sur *ĕ* cf. *Zeitschr.* I, 511) *priei* prĕcor, *miei* mĕdium.

Iei est sorti de *ae* + *i* seulement dans *liei*, fém. de *lui*, illháe + *-i*.

b. Destinée ultérieure.

La contraction de *iei* en *i* se produit sur le même domaine que la contraction de *uei* en *ui* (cf. carte XII du *Grundriss* de Grœber, I). Cet *i* assone déjà avec un son *i* issu de *i* latin dans Voy. Ch. et Cour. Louis.

Les mots cités plus haut ont donc, dans nos textes, la forme suivante : *lire, lit, lit, delit, parfit, profit, desconfit, despit, despire, pire, piz, pis, tist, gist, sis, dis, pris, miret, cerise, eglise, pri, mi* — *li*.

c. Transformation du son.

lei [PsC. 79] est une forme dialectale tout à fait isolée dans cet ouvrage. De telles formes (avec *ei* ou *ie*) se rencontrent quelquefois dans le manuscrit de Sanson de Nantuil et dans le ms. lond. de Rou (éd. Andresen II, p. 495).

Les formes *puis, puire, despuit* (pour les formes ordinaires *pis, pire, despit*), qui se trouvent dans les œuvres de Ben. (Roman et Chronique), pro-

viennent sans doute de *pieis*, *pieire*, *despieit*, par l'intermédiaire de *pueis*, *pueire*, *despueit*, sous l'influence de la labiale.

desconfite Rol. : *i* 3362 doit son *i* à l'infinitif *desconfire*.

CHAPITRE VII

LES VOYELLES DEVANT NASALES

§ 35

GÉNÉRALITÉS

Devant les consonnes nasales les voyelles ont été traitées autrement que devant d'autres consonnes. Si nous consultons les assonances sur la prononciation, nous trouvons en général ce qui suit : un *a* immédiatement suivi de nasale n'assone pas avec un *a* suivi d'une autre consonne pas plus que *e* devant nasale avec un autre *e*. Toutes les autres voyelles assonent avec elles-mêmes, sans égard à la qualité nasale ou non nasale de la consonne suivante.

Ces faits ont été diversement expliqués. Gaston

Paris (Introduction au Saint Alexis, 1872) pensait pouvoir en conclure que, pendant des siècles, la langue française n'avait connu la nasalisation que pour *a* et *e*, et ne l'avait introduite, pour *u* et *i* par exemple, qu'à la fin du moyen âge. Je n'approuve pas cette manière de voir, et je groupe ci-dessous diverses graphies, d'une époque antérieure, qui paraissent parler en faveur de la nasalisation de *u*, *i*, *o*.

etridrent strinxĕrunt [Gl. d'Oxford dans Boehmer *Roman. Stud.* I, 166], *Provîs* dans Wolfram (qui prouve tout autant que le *Harî* des Arabes pour *Hanri*, byz. Πλάτζια Φλώρια *Blanche Flórie*). Sur des sceaux du XIIe siècle on trouve *Remi*, *Remin*, *Remim* pour le même nom [Bordier, *Philippe de Beaumanoir*, Paris 1869, I, p. 70]. Des rimes en *in*^c^- : *i*^c^- sont fréquentes en vieux français, cf. *prince : rice* 2502. 4348, *vinrent : -irent* 14357 dans Mousket, etc. Elles attestent la réduction de l'*n* à la suite de la nasalisation de la voyelle. Déjà dans le ms. de St. Léger on a *Chielperin* à côté de *-ig* et *-ing*. Dans des chartes lorraines du XIIIe siècle on lit *Martis*, *Colis* au nominatif et *Martin*, *Colin* à l'accusatif [Rom. VI, 143], dans des textes messins *amins* amicus.

Un autre argument est fourni par les graphies *coigte* cognitum [Sanson f° 8^d^], *congpanie* [Dial. An.

et Rat. XXVII, 43], *conpugcium* [PsM p. XVII], cf. *caghcon* [Eracle 31], *loigtaine* [Bes. Deu], *cunctet* [ms. A du Cp 2815. 3317. 3362. 3408], *cuncte* comitem [Conquest of Ireland 2086], *ung* unum [Charte de Bayeux dans Pluquet, *Essai histor.*, p. 214], *runc* (chuchotement) [Renart Nouvel 2390]. La nature vélaire de l'*n*, qui se trouve ainsi attestée, s'explique seulement par la nasalisation de la voyelle précédente.

Je renvoie aussi à la dissertation de Engelmann (*Uber die Entstehung der Nasalvokale im Altfranzösischen*, Halle 1882) qui a examiné la question en partant de mon point de vue. Il fait ressortir avec raison des graphies telles que *poing poig*, *juing juig*, mises pour les formes plus anciennes *poign*, *juign ;* car il est incroyable que dans *poig*, *juig*, on reconnaisse un *n* mouillé ordinaire.

J'en déduis deux thèses comme conséquences de ces faits : 1° l'assonance a pour condition suffisante l'identité de valeur phonétique des voyelles toniques ; 2° la nasalisation a atteint simultanément toutes les voyelles. Il est à croire qu'elle s'est introduite vers le IXe siècle. Diez [Gr. I, 449] arrive aux mêmes conclusions en partant d'autres principes ; cf. aussi d'Arbois de Jubainville, Rom. I, 325.

Au point de vue de l'emploi des diphtongues nasales à l'assonance, on distingue :

L'assonance de *ain* avec *an*
de *ein* avec *en*
de *un* et *uin* avec *u*
de *ǫn* et *ǫin* avec *ǫ*
de *in* avec *i*
de *uen* avec *ue*
de *ien* avec *ie*.

Les diphtongues se terminant en *u* manquent totalement devant nasale.

ǫn et *ǫin* sont primitivement étrangers à la langue française et ne sont représentés que dans quelques mots d'emprunt; nous ne sommes pas certains non plus que l'*ǫ* de ces mots ait eu la prononciation nasale.

ein ne se rencontre que dans les assonances féminines; on ne le trouve presque jamais dans les masculines. Les assonances *ein : ei* dans le Rol. (*ceinte* 984, *meinent* 991) sont peut-être fautives; de même *pleines : ã...e* dans Voy. Ch. (lisez : *plaines*).

On traitera au § 40ᵇ de la rime *ẽn : ãn*. Il suffira de marquer par le signe ˜ la nasalisation pour *ã* et *ẽ* (*ãn*, *ãin*, *ẽn*, *ẽin*), car la nasalisation des autres voyelles n'en change pas le timbre. Ces deux voyelles sont sans doute plus basses que les *a* et les *e* ordinaires; c'est-à-dire qu'elles sonnent comme *ą* et *ę* nasals.

On ne relève comme monodiphtongues (et non comme monotriphtongues) d'après les assonances que *uen* et *ien*, mais ni *ãin* ni *ẽin*.

Pour plusieurs voyelles, il suffit de donner des exemples sans plus de remarques. Dans les exemples on a considéré à part, autant que possible, la nasale en position libre et la nasale en position entravante (c.-à-d. entravant la syllabe); *n'* est toujours comptée comme entrave.

Les consonnes nasales sont *m n n'* (*n* mouillée, écrite *ign*), ŋ (*n* vélaire, écrite *n*, ex. : *lonc*).

Nous rangeons les voyelles étudiées sous quatre groupes :

Voyelles *un*, *ǫn* (*ọn*), *ãn*, *ẽn*, *in*.
Dipht. *uen*, *ien*.
Monodipht. *uen*, *ǫin* (*ọin*), *ãin*, *ẽin*.
Tripht. *uǫin* (*uein*), *iein*.

§ 36

un

a. Sources du son.

un provient de *ū* lat. devant nasale.

1. *une* ūnam, *lune* lūnam, *costume* consuetūdinem + -ūmina, *pecunie* [PsM] pecūniam, *jeiunie* [PsM] jejūnium.

2. *un* ūnum, *run* franc rûnên, *flum* flūmen,

N.Sg. *fluns* flūmen + -s, *juign* jūnium, *Verdun* Virdūnum.

ü ← *ŭ* se présente dans *húmele* [PsM] humilem (emprunt ancien).

ü ← *o* se présente dans *emprunte* *imprōmūtua [QLR 355].

D'autre part, le français connaît aussi *empront*, *empronter* [PFontaines].

b. Transformations du son.

on ← *un*. Dans l'anglo-normand où *o* remplace *u*, on a aussi *on* pour *un*.

commụne [Rou III, 2137] semble être attesté par la rime avec *Seüne* Sauconnam.

Sur l'hésitation, dans des noms de lieu, entre *un* et *on*, cf. § 37.

§ 37

ọn

a. Sources du son.

o nasal est toujours *ọ* (*o* fermé). Il provient régulièrement de *ō*, *ŭ*, *ŏ*, *au* latins devant nasale.

1. *corọne* corōnam, *persọne* persōnam, *pọme* pōma, *dọnes* dōnat, *Rọme* Rōmam, — *sọmes* sŭmus, *mọ́nie* mŏnachum, *chanọ́nie* canŏnicum, *ọme* hŏminem, *sọme* sauma (sagma).

2. *dọn* dōnum, *dọnt* donet, *ladrọn* latrōnem, *rai-*

sọn ratiōnem, — *ọnde* ŭndam, *dọnt* de unde, *ọnques* ŭnquam, *ọmbre* ŭmbram, *Borgọigne* Burgŭndiam, *jọignet* jŭngat, *pọign* pŭgnum, *grọign* *grŭnnium, *cọign* cŭneum, — *respọnt* respŏndet, *espọnde* spŏndam, *cọntre* cŏntra, *cọntet* cŏmputat, *lọnc* lŏngum, *fọnt* fŏntem, *pọnt* pŏntem, *cọm* quŏmodo.

ọ est issu de *a* :

1. à la 1re pers. pl. du verbe (excepté la 1re pl. pf. ind.), d'après la conjecture séduisante de Settegast, par influence de la désinence allemande *-umês* [Braune, *Althochdeutsche Grammatik*, § 307], d'après d'autres, par influence de sŭmus : *amọns* amāmus (et amēmus), *amiọns* amabāmus (+ -ebāmus), (*amissọns* amavissēmus), etc.

2. dans *ọnt* habent, *fọnt* faciunt, *estọnt* stant, influencés par *sọnt* sunt.

3. dans *ọnc* *adhunc pour adhuc (c.-à-d. *ọ* ← *a* + *u*).

4. dans le nom de fleuve la *Sọme* [Rou I, 268], lat. Samăra, dans Greg. Tours Sumĭna.

Les mots suivants hésitent entre *ọ* et *a* (*a* s'explique par la position protonique, mais, dans le verbe, par influence analogique du radical).

dọnt dŏminum, généralement *dant*.

dọme [Vie Grég., *Débat entre l'âme et le corps*, dŏminam, généralement *dame* (PsM 122, 3) Rol. 3708 ρ, 3983 ρ].

dǫmne deu [PsC 129] dŏminum dĕum, généralement *damne deu* [PsM *dame deu*].

visdǫmne, vicedŏminum, à côté de *visdamne* [Adgar : Theoph. 96].

cǫnte cŏmitem, Ben. *cante*.

cǫnte cŏmputum, Ben. *cante*.

dǫntet dŏmitat, Ben. et ailleurs *dante*.

ǫ dans *fregǫndent* frequentant [Alexis 60[d]] provient sans doute des formes accentuées sur la désinence.

ǫ ← *ū* se trouve dans quelques noms de villes en -dūnum, surtout en Suisse et dans les contrées avoisinantes, mais aussi autre part (*Sion*, *Meudon*, *Nyon*), cf. *Lion* Lugudūnum (aujourd'hui *Lyon*), *Ladon* Laudūnum (aujourd'hui *Laon*), dans Rol. 2047 *Loüm : ü*, dans Aiol et dans Elie : *ü* (à côté de *Loǫn*, Aiol. 7180), *Embrǫn* (*: ǫn*) à côté de *Embrun* (*: ün*); et aussi *noitǫn* neptunum. *Pǫnce* pūmicem a partout *ō* entravé comme s'il était dérivé de pōmum; cf. Mistral *peiropounço* (roum. *pomicea*). La quantité latine est douteuse dans unciam *ǫnce*, undecim *ǫnze*.

Dans tous les mots d'emprunt, la terminaison lat. -um produit *-ǫm*, plus tard *-ǫn*, *grabatụm* (lit de camp) : *ǫ* [Alexis. 44[c], *saisụn*, *cancrụm* Cp. 947, 1059, 1766], *Lazarǫm* : leǫn [Sanson, f° 85[b]] *Tedeüm* [Amis 2813 *ǫ*] (cf. *Pliadon* [Cant. des Cant.]), *pallion* [Vs Denis, Angier].

b. Transformations du son.

Pour *ŏ* libre lat. on trouve *ue* (*buen*, *huem*, *suen* sŏnum, § 46^{b}); pourtant, d'autre part, on a *ǫ* dans les mêmes mots (*bǫn*, *hǫm*, *sǫn*).

Rem. — A côté de *o*, on lit aussi *u* dans les anciens mss., [cf. § 12^{d},]; *ou* devant *m*, *n* est isolé, même tard, et ne devient fréquent que dans l'anglo-normand du XIIIe siècle. — Sur la prononciation de l'*ǫ*, cf. § 12e. Sur l'anglo-normand *ǫn* ← *un* § 36^{b}.

§ 38

ǫn

Cette combinaison n'est pas française à l'origine; dans Rol. on ne la trouve que dans *Antǫnie* Antŏnium, 1581 et *Grandǫnie* 1570 : *ǫ*... *ę*. On la trouve aussi dans les mots savants *trǫne* thrŏnum (dans Ben. : *Ancǫne*, *Paflagǫne*), et aussi *trǫsne*. Br. paraît connaître aussi *trǫne* (: *bǫne*, 671. 1241).

La nasalisation de *ǫ* est incertaine.

§ 39

ãn

a. Sources du son.

ã provient de *a* lat. devant nasale :

1. à l'antépénultième : *áneme* (*ánme* Rol. 3721) animam, *ane* anatem.

à la 1[re] pl. pf. *-ames* -avimus,

dans les mots d'emprunt : *Juliane* [Rol. 3986], *Toscane* [Rou I, 478, Cour. Louis, Geffroy 4139 ρ] (à côté de *Tosquaine* : *Alemaigne* [Geffroy 4679]), *sane* [PsC 71], imper. sana (à côté de *saine* [p. 102 et PsM]), *sane* [Ben. R. 22922 ρ] à côté de *saine* [Ben. C. 26041 ρ], *pelican* [PsM], *Sulian* (Syrien) [Rol. 3191], *Espan* Hispanum [(269) 612.2828].

2. partout devant nasale entravante et *n* mouillée : *an* annum, *Anne* Annam (: *an ne* [Méon I, 343, v. 2232]), *France* Franciam, *tant* tantum, *Bretanz* [Wace] Brittannice, *amant* amantem, *ángele* angelum, *grant* grandem, *sanc* sanguem, *ante* amitam, *champ* campum, *chambre* cameram, *compaign* *companio, *baign* baneum de balneum, *maignet* maneat, *Bretaigne* Brittanniam.

3. isolément devant *s* et *l*, près de disparaître : *blasme* [Rol. 1082 : *ã* (3346 et le plus souvent : *a*)] *reiame* [Rol. 2914, Jourd. 1639, Cour. Louis] (? *reianme*, cf. *realme* : *femme* [Gaimar 3601] et *alme*, Gorm. QLR 169, et franco-norm., venant de *anme*).

Peut-être y a-t-il emprunt à *ample*, dans la forme norm. et anglo-norm. *essample* de exemplum, *Sermon rimé*, p. 71.

b. *an* à côté de *en*.

Par substitution de suffixe, on a souvent *-ant* pour *-ent*, *poant* (puissant) potentem (et aussi dans tous les part. prés.), *-ance* pour *-ence*, *penitance* (à côté de *-ence*) poenitentiam, *viande* [PsM] vivendam. Beaucoup de mots hésitent entre ces deux sons dans les textes normands [cf. *Sermon rimé* p. 69-71].

Le plus souvent il y a hésitation dans les textes norm. pour les mots *oriënt oriant* [Thaon], *sanglent sanglant* [Ben.], *dolent dolant* [GClerc] ; dans Marie on n'a que *talent* à côté de *talant*, *penitence* à côté de *penitance*. Wace n'offre pas d'hésitations ; il emploie *sanglent*, *dolent*, *talent*, *penitance*.

c. Anglo-norm. *aun*.

Les Anglo-normands écrivent souvent *-aun* pour *-an*, depuis environ 1200, *devaunt*, *maunda* [Apocalypse écrite vers 1200 et citée par Berger, *Trad. de la Bible*, p. 93], *Fraunce*, *Flaundre* [dans l'ancien ms. de Layamon], *haunstes* [3947, seul exemple du ms. lond. de Rou, qui sans doute a été écrit en Normandie]. Une charte de 1266 écrit *mandastes avant dite*, *Fraunce*, *Irlaunde*, *auns*, c.-à-d. que nous avons *an* protonique et *aun* tonique [Stürzinger, *Orthogr. Gall.*, p. XXXIX ; in : Altfranzös. Bibliothek VIII (1884)], cf. la transcription grecque

ἀβάυντε avant, βαινάοντ *venant* [Egger *Mém.*]. Isolément se trouve *o* pour *au* (cf. *Islonde*, ms. de Rol. 2331).

d. *-en* pour *-an* n'est sans doute qu'une graphie en syll. accentuée, *emme* animam (: *blemme* blásphemat) [Angier 407].

Sur *ãn* venant de *ǫn* cf. § 37[a], sur *ã* français venant de *ẽ* cf. § 40[b], sur *an* pour *ain* § 44, sur *uã* pour *uẽ* § 46[b], sur *ian* pour *ien* § 47.

§ 40

ẽn

a. Sources du son.

ẽ provient de *ĕ*, *ē*, *i* latins devant nasale entravée et dęvant *n'*.

Morienne, ms. *Moriane* Mauriĕnnam [Rol. 909], *gemme* gĕmmam, *Emme* Emma, *vent* vĕntum, *dolent* dolentam, *tendre* tĕnerum, *tendre* tĕndere [il provient d'*e* allem. dans *Guenes* originairement *Guéneles* Wenilo], *femme* fēminam [: *Emme* Wace], *semet* sēminat, *vendenge* vindēmiam, *vent* vēndit, *prent* prēndit, *sente* sēmitam.

cendre cĭnerem, *entret* ĭntrat, *enz* ĭntus, *venget* vĭndicat, *frenge* fīmbriam [PsM 44,15], *sengle* sĭngulum [PsM 6,6], *enfes* īnfans avec *ĭ* de ĭn.

deignet dĭgnat(ur), *enseigne* insĭgnia, *guardenc* [Wace, Marie, Eneas], ital. guardingo.

D'un radical allem. viennent *renc* hring, *renge* hringa,

e dans *acraventet* [Rol. 3923, W Conc., p. 5, Fant.]ad + crepantem + -at provient des formes à désinence accentuée ; de même *escomenget* excommunĭcet.

e provient de *ŭ* dans *Maience* [Rol. 3008] Maguntia.

Dans les mots empruntés *regne* regnum, *regned* regnatum, *ẽ* est rendu par *eg* par suite d'une graphie latinisante particulière. La rime fréquente *regne : femme* [déjà dans Cp.] doit peut-être s'expliquer comme *rẽne : fẽne*. Ambroise emploie à la rime les deux prononciations *rẽne* et *reñe*. (Sur *raine*, cf. § 44[c], sur *reignié* § 29[c] 2.)

b. *ã* de *ẽ*. Le son *ẽ* est devenu *ã* en français, à coup sûr dès le XI[e] siècle, peut-être même plus tôt. Alors que les poètes normands distinguent *ẽ* de *ã* à la rime, les poètes français connaissent des assonances (ou rimes) telles que *gent : tant*, *franc : renc* (d'où aussi *regne*, *ꝙ 'rãne* : *ã* Voy. Ch.). Nous n'avons pas conservé de poème français provenant de France, du temps où *ẽ* et *ã* étaient encore distingués.

L'Alexis qui distingue *ẽ* et *ã* appartient probablement à la Normandie.

Toutes les épopées populaires assonancées confondent, mais dans une plus ou moins large mesure *ẽ* et *ã* à la rime. La non-confusion des sons *ẽ* et *ã* dans les dialectes de l'ouest et du nord de la France nous permet de conclure que la plupart des chansons de geste assonancées qui nous restent sont de provenance française, champenoise et lorraine, et datent d'une époque où les Normands, les Picards et les Wallons avaient abandonné depuis longtemps l'usage de l'assonance et l'avaient remplacée par la rime pleine. Nous ne connaissons que peu de noms de poètes ou remanieurs d'épopées populaires assonancées. Ces noms nous reportent à Flagy (Haute-Saône), Bar-sur-Aube (Aube), Paris. *Baligant* et *Vivien*, à ma connaissance, sont les seules chansons assonancées qui montrent la distinction entre *ẽ* et *ã*; et encore cette distinction, respectée dans le texte primitif, est-elle négligée par endroits par les remanieurs. D'ailleurs on peut se reporter au travail de M. P. Meyer, « *An* et *En* toniques » dans les *Mém. de la Soc. de ling.* I, 244, où du reste est proposée une autre explication des faits.

Marie et Guarnier conservent la distinction de *ẽ* et de *ã* à la rime. On ne sait si ce fait provient d'une adaptation à la langue de leur entourage anglo-normand ou de la situation de leur pays d'origine sur les frontières linguistiques normanno-

picardes. Ce dernier cas est à coup sûr applicable à RHoudan; il connaît *ã* pour *ẽ* (à côté de *oriant*, *talant*) seulement dans *comanz* *cuminitio [REles 5 ; mais dans Mer. 1869, la leçon du ms. T devrait remplacer celle du texte]. Thomas, dans Tristan, Adgar, Ambroise et GClerc ne connaissent cet *ã* que dans *penitance* (Ambroise aussi dans *tans* tempus). Des confusions isolées dans les laisses de Rou [Wace] et dans Ben. R. 18154, 22921, 27097 proviennent peut-être de corruptions (pourtant cf. pour Rou 3353 la rime *tendre* : *espandre* Marg. 21, pour Ben. R. *ordane* ; *Diane*).

Le mot *lengue* linguam a souvent la forme *langue* en norm. et en anglo-norm. [cf. *Sermon rimé* p. XXVIII].

Aux mots qui changent *ẽ* en *ã* appartiennent aussi quelques mots en *-em* ← *-uem* : *l'em* (on), *Roëm* Rotomagum, *Caëm* Cadom(ag)um, franç. mod. *Argentan* Argentomagum, cf. § 46b.

Rem. — Sur *en* à côté de *an*, cf. § 39b, sur *en* pour *ain*, § 44.

§ 41

in

ĩ provient de *ī* lat. devant nasale.

1. *fine* *fīnam pour fīnītam, *divine* divīnam.

2. *vin* vīnum, *fin* fīnem, *fin* *fīnum pour fīnītum, *prim* prīmum, *prince* prīncipem, *cinc* quīnque, *quint* quīntum, *lign* masc. de *ligne* līneam, *vigne* vīneam.

rime rhy̆thmum, *digne* dĭgnum, *simple* sĭmplum sont savants; *i* vient de *ĕ* par influence des palatales voisines (comme dans *gite*, § 16^{b}) dans *engign* ingĕnium (à côté de *engiegn*), *engignent* *ingĕniant : *i* [Rol.]; cf. Andresen Rou II, p. 520.

i pour *ē* se trouve souvent devant *n* par substitution de suffixe :

buisine *bucīnam, lat. búcĭnam.

estrine estreine strēnam.

seïne sagēnam.

venin [Pass. *venein*] venēnum, prov. *veri vere*.

parchamin pergamēnum, parce que η grec = *i*; de même peut-être *serine* [Enf. G.] *sereine* σειρήν.

Rem. — Sur *sire* venant de *sīre*, cf. § 18^{b}; sur *vinc*, *venc*, § 18^{a}; sur *vint* viginti, § 18^{a}; sur *Sarrazin*, *polcin*, *raisim*, § 18^{a}.

§ 42

uin

Ce groupe ne se rencontre probablement que dans *juinz*, jūnius et dans le subj. **esgruint*, non attesté [de *esgruignier* Rol.].

Rem. — Sur *oin* en anglo-norm. pour *uin*, cf. § 24[b].

§ 43

ǫin

õi provient de *ō* ou *ŭ* + *i̧* lat. devant nasale.

joint jŭngit, *joint* jŭnctum avec *ŭ* de jŭngo, *point* pŭnctum, *doins* (contamination de **dǫis* dō et *dǫn* dōno), *pǫinst* pŭnxit, *ǫindre* ŭngere, *tesmǫinz* testimōnium, *tesmǫint* testimōniet.

oe pour *oi* se trouve dans Boileaue : *oens* unctus (et deux fois *moiens* mĭnus).

Rem. — Sur *oin* pour *uen*, cf. § 46[b]; sur *õi* venant de *ẽi*, § 45[e]; sur *õi* venant de *uoi* dans *cointe*, *loinz*, § 48.

§ 44

ãin

ãi provient régulièrement :

1. de *a* libre lat. devant *n* (ou *m*) libre, excepté quand un *c* latin ou un *i̧* français précède immédiatement (§ 47[a] 2).

semaine septimanam, *laine* lanam, *fontaine* fontanam, *le Maine* (origine inconnue).

traime tramam, *aimet* amat.

L'*a* du nom propre *Naimes* (acc. *Naimon*) pourrait être un *a* primitif allemand.

sain sanum, *main* manum, *main* mane, *pain* panem.

raim ramum, *araim* aeramen, *essaim* examen.

prochain est frappant (c'est sans doute une nouvelle formation refaite sur *proche* *propium + *-ain* -anum).

2. de *a* + *i*, puisque devant consonne *n'* devint *in*.

saint sanctum, *plaint* plangit, *fraindre* frangere, *graindre* grandior, *ainz* antea, *ainse* anxiam.

L'origine de *haingre* [Rol. 3820] est incertaine (? aegrum ; ? all. *hager* ou *hantgar*).

Les textes anciens présentent parfois *-an* à la place de *-ain* en rime, *ahan : pan* panem [Adam 434], *certan* [Eneas 206 ρ], *Roman* [Angier 2540 ρ]. Des rimes telles que *Brendan : vilan* [Br. 203] ne sont pas absolument sûres [cf. Br. 479.657 et Zeitschr. IX, p. 89, en note].

eu ← *ain* est inconnu dans les bons textes et rare en anglo-norm.; cf. *ens enz* pour *ainz* [QLR 412.430]; cf. encore *enz* [1004 ms. L. de Br.], *desclem* [ms. L. de Br., 530].

ain : en (est rare) : *genz : sainz* [Ben. C 32234], *attaint : -ment* [Ben. C. 17391], *defens : mains* [Adam 148].

i ne paraît résulter qu'isolément d'un *s* prêt à s'assourdir, cf. *esment : cleiment* [Angier 645], *blemme* ← *blasme* [Angier 407 ρ].

Rem. — Sur *ain* de *ein* cf. § 45[b], sur *aign* venant de *eign*, § 45[c] ; sur *iain*, § 47[b].

§ 45

ẽin

a. Sources du son.

ẽi provient

1. de *oe*, *ē* ou *ĭ* libres latins devant nasale.

peine poenam, *pleine* plēnam, *dozeine* *duodecēnam, *aveine* avēnam, *chadeine* catēnam, *meinet* mĭnat, *redeimet* redĭmat.

fein foenum, *plein* plēnum, *frein* frēnum, *rein* rēnem, *sein* sĭnum, *meins* mĭnus.

2. de *ẹ̆* (lat. *ĭ*) là où *n'* est devenu *in* devant consonne.

ceint cĭnctum, *ceinte* cĭnctam, *ceindre* cĭngere, *deint* dĭgnetur, *feindre* fĭngere, *enseint* [Alexis] *insĭgnet.

aceinet provient de *accĭnat ← *accĭnnat.

b. Destinée ultérieure.

ẽi se composa d'abord des sons *ẹ* et *i*, mais il passa ensuite à *ẹi*, avant que *ẹi* oral ne passât à *oi*; c'est pourquoi *ein* n'a pas suivi *ẹi* dans son passage à *oi*.

ẽi est devenu identique à *ãi* vers le milieu du

XIIe siècle. Depuis lors, on écrivit indifféremment *ein* et *ain*, et nous ne pouvons rien conclure de la préférence accordée par les scribes à l'une ou à l'autre graphie.

Dans le *Sermon rimé*, dans le Lap M., dans la Vie de St Gilles et sans doute dans le Voy. Ch. *ein* et *ain* sont encore distingués. Chez Wace, la confusion est très rare ; il faut en conclure qu'elle est de date récente : dans Rou nous avons sans confusion *ain* pour 48 rimes, *ein* pour 14 et une seule rime avec confusion [III, 347]. Dans Ben., Marie et Guarnier la confusion ne fait plus de doute. Elle s'est produite d'abord en Angleterre. Cependant elle ne se rencontre pas encore chez Thaon. Dans PsM on a *fonteines* [67, 28. 103, 11] (à côté de *ai*) et d'autre part *rain*, *fain*, *frain* (à côté de *rein*, *fein*, *frein*), *fainst* fĭnxit [32,15], *reaimet* redĭmat [7,2].

c. *aign* venant de *eign*.

La voyelle atone devant *n'* donne naissance en français à un *i*, qui formait avec elle une diphtongue ; cf. la prononciation actuelle *plaignons*, *joignons*, *Bourguignon*. Cette diphtongue pénétra parfois dans la syllabe accentuée (franç. mod. *baigne*). Quant au son *ẽi* produit dans la syllabe atone, il a aussi passé en syllabe tonique, où il a reçu le son *ãi*.

Ainsi s'expliquent des rimes telles que *-eigne* : *-aigne* dans Wace [Pohl, p. 582] et Ben. [Stock, p. 447]. Ici se place *ensaignet* [17, 37 de PsM] à côté de *enseigne* [143, 1], mais nous ne trouvons en atone que *eign*. Il faut encore remarquer ici la rime *regne* (avec *n'*) : *-aine*, qui apparaît parfois au XIII[e] siècle. Des poètes français emploient aussi quelquefois *ensaigne*, *daigne* en rime ; cf. *ensaignes* : *montaingnes* [Geufroi, f° 7[c], de même Geffroy 400].

d. *-eint* : *ent*, dans Sanson *niënt* : *veint*, *desteint*, dans Gaimar *meins* : *tens* [1811].

e. *oin* venant de *ein*.

Après labiale, *ein* passe à *oin* dans le langage vulgaire de Paris avant que *ein* ne fût devenu identique à *ain* (avant 1150) ; ainsi *moins*, *foin*, *poine* [Boileaue], mais on ne trouve pas *oin* pour *ain*). Mq. écrit *foin*, mais *mains*, *aveine*. Cet *oi* était un *ọi*, car *pọine* assonne avec *ọ* dans les Lorrains. Il est vraisemblable que cet *oi*, pénétrant à Paris, est venu de l'Est.

§ 46

uen

a. Sources du son.

uen provient de *ŏ* libre lat. + nasale.

1. *buene* bŏnum.

huem hŏmo, *suen* sŏnum, *cuens* cŏmes, *tuent* [PsC 177], tŏnet [*estonent* Rou III, 5228 ρ].

Un cas particulier se présente dans *tuen* tŭum, *suen* sŭum [*soen* Chr. Caen].

b. Transformations du son.

ǫ à côté de *ue.*

ue alterne devant nasale avec *o* : *suen sǫn* sŏnum [PsM], *buen bon* [*bun* : *peissun* Best.], *buene bǫne, sųns* sŏnos [*Sermon rimé* 101[b] ρ].

hŏmo a dans PsM les formes *huem hom*. On trouve *hoem* Rol : *oe*, et *ǫm* Rol., Alexis 44 a, Voy. Ch., Cp., Gorm., GClerc : *ǫ*. Comme pronom *li huem* est affaibli en *l'em* [Cp. p. 108ρ, GClerc, Best.449. 2704 (employé probablement d'abord comme forme protonique, cf. *volented* voluntatem)] à côté de *l'om* (en français on a aussi *l'an* à côté de *l'on*); *l'em* se trouve également dans GClerc, mais Wace et Ben. n'emploient que *l'ųm* (et non *l'em*) à côté de *huem*.

bŏnum. PsM et PsC ne connaissent au masculin et au féminin que *ǫ* et non *ue;* cependant on a *buen* [ms. B. du PsC 68,15]. Rol., à la rime, n'a que *bǫn*, et non *buen*, cf. *bone* : *trone* [Br. 671. 1241]. *Buen* était aussi français comme le montrent les graphies du XIII[e] siècle [Br. Lat.]; cf.

aussi *boens* : *soens* [Lai le Fresne 435]. Le substantif a toujours, chez les poètes les plus anciens, la forme *buen*.

quens cŏmes n'a jamais dans les textes continentaux un *ǫ* simple (*quons* dans Alexis a sûrement une diphtongue). *Somǫnt* submŏnet n'a jamais le son *ue*.

L'*ǫ* qui alterne avec *ue* remonte sans aucun doute directement à *uo*.

e venant de *ue* se trouve, en dehors de *l'em*, dans le nom de lieu *Ruëm* pour *Ru-uem* Rotŏmagum, dans *Chaem* [Wace], mais *Kaam* [Chr. Caen] Cadomum, (sans doute de Cadŏmagum?); cf. *Argentuem* [Chr. Caen] Argentŏmagum, aujourd'hui *Argentan*.

uo pour *ue*.

L'*uo* archaïque se rencontre isolément dans *quons* [Alexis], *suon* sŭum [Chanson de Croisade de 1146]. Cependant le ms. du RTroie édité par Joly ne présente jamais cet *uo* devant nasales. Pour *Ruën* : *Huen* [Rou III 253] Andresen conjecture la prononciation *Rụụom* : *Hu,on*.

eo pour *ue*.

L'anglo-normand connaît aussi le son *eo* devant nasale. *heom*, *beoneuret*, *teon*, *seon* [PsC], *heom* [QLR], (*hueom* une fois 263).

oi pour *ue*.

Dans les textes français [Boileaue] *buen* (*boen*), fém. *buene* (*boene*) alterne avec *boin* fém. *boine*. On pourrait croire qu'il n'y a là qu'une différence purement graphique; pourtant, on ne trouve pas cet *oi* dans d'autres mots (par ex. jamais on n'a **soin* sŭum, mais on a *joine* jŭvenem, comme dans Rustebuef II, 287).

On trouve l'assonance *ue : e* dans Wace et Ben. *huem : Ruëm* [Rou III. 2985], *Caëm : hoem* [11193], *purpens : quens* [Wace], *suens* [Ben.], *hoem : Jerusalem* [Ben.]; cf. Stock, p. 460.

uã pour *uẽ*.

Le passage de *ẽ* à *ã* s'est aussi produit parfois pour l'*ẽ* de la dipht. *uẽ*, cf. *viscoans*, *viscouans* [Actes du parl.]

Rem. — Sur *oe* pour *oi*, cf. § 43.

§ 47

ien

a. *iẽ* provient régulièrement, devant nasale :

1. de *ĕ* libre : *criement* trĕmunt avec *cr* du gaul. *crith*, *bien* bene, *rien* rĕm pour rēm, *vient* vĕnit, *tient* tĕnet, *crient* trĕmit, *criembre* trĕmere, *engiegn* ingĕnium (à côté de *-ign*, § 41).

2. de *a* après *c* latin ou *i̯* français : *paiene* paganam (à côté de *paaine* [Eneas 2141, Ben. C. 952]).

Crestiiene Christianam, *chienes* canas [PsC124] (ordinairement *chanes*).

chien canem. *Orliens* Aurelianis, *maidrien* materiamen, *liiem* [Ben.] ligamen.

Mot savant *aliien* [PsC. 244, cf. M. Brut 2907].

laienz, *çaienz* de *lai enz* illac intus, *çai enz* ecce hac intus se sont formés comme *oie* venant de *o ie* hoc ego.

fiens fait supposer une forme fēmus, neutre, pour fimus [PsM. 112, 6, PsC. 210, Guischart, p. 16 ρ, *Vs Denis* (Greg. D 296, 36); *fien* [Br. Lat.], *feins* [QLR 379].

neient niënt nec entem est aussi employé comme monosyllabe sous la forme *nient*, par ex. dans le Sermon rimé. — Wace et Ben. n'ont que la forme disyll., et Thaon a les deux.

b. Marie fait assoner *anciëns* tantôt avec *ien* tantôt avec *e* (: *tens*).

L'auteur d'Eneas et Wace font rimer *paiens* (peut-être *paens*) et *Troïëns* avec *tens*.

On trouve quelquefois *-ian* : *an* [Gaimar 1682], *ancianz* [1786], (*anciien* [4319 ρ]) *crestian* et *paian* [Rou ρ], *cristiane* [Ps Cott, p. 255.257], *Octovian* : *pan* [Lai Lanval 85].

-iain ne se rencontre que dans quelques mots empruntés comme *Indiain*, *Troïain* [Ben.], *diain* [Ben. C 7123 ρ], *Maximiain* [Angier 258]. Ambr. emploie à la rime *cristiaine* et *paiaine*.

En anglo-normand *ie* devient *e* devant *n* comme ailleurs, v. § 29[e].

§ 48

uoin, uein

La triphtongue *uẽi* devrait se rencontrer là où *ŏ* est suivi d'une *n'* + cons. Les cas n'en sont pas nombreux. Peut-être doit-on ranger ici seulement cŏgnitum et lŏnge + s (avec les formes verbales qui s'y rapportent : 3 sg. ind. *acuointet* et le subj. *eslueint*) : *cuointe, lueinz*. Si le très ancien son *uoi* a pu se maintenir (avec *o* fermé *uọi* à cause de la nasale), cette persistance s'explique par l'influence de l'initiale *c*, qui s'est jointe à *u* pour former le groupe *qu*, cf. *quuinte* [Rou III, 902. 1929], *quointe* [RHoudan Mér. p. p. Michelant, page 63.160], d'où *cointe* (avec *c* résultant du groupe *qu*). En anglo-norm. *uoi* est devenu, comme ailleurs, *uei*, qui s'est maintenu, parce que *u*, ayant fait corps avec l'initiale *c*, se sépare de la triphtongue : d'où l'anglo-norm. *queinte*, angl. *quaint*.

La triphtongue nasale *uoin* se trouve à l'assonance en -*ọ* [Alexis 43[b]].

La forme *lueinz* n'est guère attestée ; pourtant on pourrait la reconstituer d'après *luein* [PsC 13], *luien* [Berol 3663.4329] lŏnge.

§ 49

iein

Ce groupe provient de *ẹ̆* devant *n'* + consonne. On le rencontre seulement dans *engieinz* ingĕnium + s et dans le subj. prés. *engieint* ingĕniet. Par suite du passage de *ie* à *i* (§ 34[b]) on a eu *engieinz* → *enginz* [QLR], *engieint* → *engint*. L'acc. du subst. a la forme *engiegn*, l'ind. du verbe a la forme *engiegnet*. Pourtant aucun texte n'a conservé ces formes pures. Déjà, l'auteur de Rol. emploie *engignent* [95] dans l'assonance : *i*; l'*i* est amené par l'influence de la palatale, et aussi sans doute des formes à finale tonique (inf. *engignier* etc.).

CHAPITRE VII

LES VOYELLES DEVANT *L* ET *L'* ENTRAVÉES

§ 50

GÉNÉRALITÉS

Après la vocalisation de l'*l* et de l'*l'* entravées qui ne s'acheva peut-être sur le territoire de la langue littéraire qu'après le début du XII[e] siècle (mais que le sud connaissait auparavant), il se forma une nouvelle classe de diphtongues et de triphtongues. En général la valeur phonétique de la voyelle était la même devant *l* et *l'* que devant les autres sons; dans certains cas cependant, au moment de cette vocalisation de *l* et de *l'*, les voyelles qui précédaient ces consonnes ont été influencées par la vocalisation.

Comme la vocalisation de l'*l* s'est produite

indépendamment de l'accent, les explications données dans ce chapitre sont aussi valables pour les syllabes atones.

L'*u* ne remplaça pas immédiatement l'ancien *l* dans l'écriture ; pendant quelque temps on écrivit *altre, molt* etc., avec la prononciation *autre, mout*, ou bien on écrivit indifféremment *al* ou *au*, etc. Ainsi s'explique la graphie *l* pour *u*, comme dans *dels* (Dieu) [W. Brut. 6928], *muntolt* montabat [Jahrb. VII, 53] ; cf. mes notes à Aucassin 2, 39. J'ai expliqué ainsi plus haut [§ 19b] le *nevold* (pour *nevǫuđ*) du Rol.

Au XIIIe siècle, la graphie *l*, après *u*, devint de plus en plus fréquente (*aultre, veult, doulz*) ; au XIVe siècle elle fut à peu près générale et n'avait naturellement qu'une valeur étymologique (mais non phonétique). Après voyelle, on écrivit souvent, au XIIIe siècle, *x* pour *us* final : *dieus diex, maus max ;* mais jamais quand *u* appartenait à la monophtongue *ou* (*nous, vous*). Ces graphies s'expliquent par ce fait qu'on trouve, au XIIe siècle, *lx* pour *ls* final. Le ms. de Sanson de Nantuil a invariablement employé cet *lx* (*cielx, folx* etc.), et il écrit aussi *loux* lŭpus, *saoux* satŭllus [59d]. Ben. connaît déjà cet *x* = *us*, puisqu'il fait rimer le nom grec *Aïax* avec *-iaus* ; cf. aussi la graphie *Grexs* Graecos, *texs* tales dans les fragments BB du

RTroie; *dex*, *gloriëx* se trouve déjà dans le *Pater* de Val-Secret.

§ 51

ul[c]

Exemples pour *ul*[c] : *nuls* nūllus, *culs* cūlus, *pulce* pūlicem, *sepulcre* (mot savant) sepŭlcrum. L'*l* vocalisée fut absorbée par l'*u* précédent : *nus*, *cus*, *puce*, *sepucre*.

En syll. atone on trouve *pucele* à côté de *pulcele* (lat. *pūlicella pour pŭllicella) déjà dans le Cant. des Cant. En syll. tonique on trouve les premiers ex. dans Sanson de Nantuil : *nus* (: *plus*) [9[a]] et dans Wace [Rou 6285].

§ 52

ul'[c]

Ce groupe est très rare. Je connais seulement *juil* jūlium [Cp 772-4]. Le nom. sg. doit être *juilz*, mais il n'a encore été attesté, ni sous cette forme, ni sous la forme postérieure, avec vocalisation de l'*l*.

§ 53

ǫl^c

a. *mǫlt* mŭltum, *dǫlz* dŭlcem, *sadǫls* satŭllus, *pǫldre* pŭlverem, *escǫltet* a(u)scŭltat, *cǫlchet* culcat [Lex. Sal.] ← cŏllocat avec influence de cŭlcita.

Les formes postérieures de ces mots sont : *mǫut*, *dǫuz*, *saǫus*, *pǫudre*, *escǫutet*, *cǫuchet*, avec *ǫu* diphtongue.

b. Cas isolés.

Le PsM ne connaît pas encore la vocalisation de l'*l*. Quand il écrit pourtant *gupil* (renard) vulpecula (avec terminaison masculine) [62,9, cf. PsC 207], on explique cette forme par une dissimilation de *gulpil* (ailleurs *gorpil*).

sǫls soleil, dans Cp., est peut-être un emprunt au lat. (cf. Mall, p. 52).

Dans les noms allemands en *-ulf*, *f* est tombé avant la vocalisation de l'*l*, par ex. *Aiǫl* ← Aigulf.

c. *ǫ* venant de *ǫu*.

Le groupe *ǫu* ne put rimer avec *ǫ* qu'après qu'il eut été simplifié en *ǫ* au XIIIe siècle. Des rimes telles que *mǫut* multum : *tǫt* tuttum sont encore

inconnues de Wace. Ben. témoigne de *temụte* tumŭltum : *gụte* gŭttam [Ben. C 19704], le Jeu d'Adam d'*ascụte* ascŭltat : *rǫte* rŭptam [238], Chardri et Angier de *toz : dǫuz*, RHoudan de *nǫs : estǫuz* stŭltos [Sd'Enfer 450]. La Chr. Caen écrit *mụtes* pour *mǫltes* multas. — *Tǫz* etc. : *estǫuz* est souvent dans Gd'Arras et aussi *tǫt : mǫut* [Ille 3379]; on trouve *dǫuz : tǫz* aussi dans Athis [574].

§ 54

ǫl'c

Exemples : *genụilz* [Rol. 2192] genŭcula, *avǫiltre* (terme injurieux) adŭlter (avec influence de *volgere pour volvere ?), *fụildre* [PsM, Lap. M.] fŭlgur, *cụilte* cŭlcitam (angl. quilt) [Thomas H et W], *bụilt* [Lap. M. 334] bŭllit, *dụilz* [PsC 29] dŭlcem (cf. aujourd'hui *douillet*).

Par suite de la vocalisation, le mouillement persista sous forme d'*i*, par ex. *genụiz* (: *vǫiz* [Ben. C. 25076]), (*nǫiz* :) *dǫiz* [Sanson 2[a]], (*vǫiz* :) *dǫiz* [8[b]], franç. mod. *couette* (sans doute de *coite*, *cǫilte*).

Mais, généralement, le mouillement disparut, ce qui donna *ǫu* (comme s'il venait de *ǫl*) : *genǫuz*, *avǫutre*, *fǫudre*, *cǫute*, franç. mod. *courte* (*-pointe*),

bọut. Cet *ọu* se contracta en *ọ* au XIIIe siècle en même temps que l'*ọu* des cas cités au § 53.

§ 55

ọl^c

a. *vọlt* vŏluit, *tọlt* tŏllit, *mọls* mollis, *fọls* fŏllis + -us, *cọls* cŏllum, *chọls* caulis, *Pọls* Paulus, *cọlp* cŏlaphum, *parọlt* parábolet, *sọlz* sŏlidos, *pọlz* pŏllicem, *vọltiz* *voltum + -īcium.

La vocalisation produisit la diphtongue *ọu* : *vọut* [Gaimar 2004, WNic 1120, Rou III 595. 10095], *tọut*, *mọus*, *fọus*, *cọus*, *cọus*, *Pọus*, *cọup*. *parọut*, *sọuz*, *pọuz*, *vọutiz*.

Là se place aussi le nom propre Rollo, norw. Hrólf ← Hróđulf; cf. *Rous* : *fọus* follis [Ben. C. 247]. *Rou* se trouve déjà dans le Dmsdb. (à côté de *Rouf*) et dans Wace (à côté de *Roul* [Rou II, une fois, v. 374; III 186.187, etc.]).

b. Destinée ultérieure.

A la diphtongue correspond dialectalement un *ọ*, comme dans *cọs* cŏlaphos qui se trouve déjà dans Ben. R. 20133 ρ, *fọs* fŏllis [Athis 858.2114]. Cette prononciation se rencontre dans la langue littéraire jusqu'au XIVe siècle.

En franç. mod. *ọu* est passé à *ọ* par l'intermé-

diaire de *ǫu*. Cette prononciation est attestée par quelques rimes (cf. § 20[c]) : *tǫt* tōtum : *vǫlt* vŏluit [Athis 1076] (si la leçon est exacte), *dǫus* dŭos : *tǫuz* tŏllitus [Berol 2037, la leçon est incertaine], *souz* (subst. de sŏlvere) :*desouz* de sŭbtus [GGuiart I, 3849], *moult* multum : *toult* tollit [Christ. de Pizan, *Chemin de long estude* 213].

Rem. — Sur *chevols*, cf. § 59.

§ 56

al[c]

altre alterum, *valt* valet, *vals* vales, *mals* malum, *salf* salvum, *salvet* salvat, *jalne* galbinum, *chalt* calet, *halte* altam, *esmeralde* smaragdum, *Baldas* Bagdad. (Tandis que *agd* passe à *aud*, on ne trouve que *sǫme* pour sagma § 37[a].).

La vocalisation de *l* produisit la dipht. *au*, qui, jusque-là, avait manqué dans les mots d'origine purement française, *autre*, *vaut*, *vaus*, *maus*, *sauf*, *saut*, *jaune*, *chaut*, *haute*, *esmeraude*, *Baudas*; cf. *mauviz* turdus [fragment de Gloses, XI-XII[e] s.].

Wace et Ben. connaissent *au*. Des mss. de Philippe de Thaon je cite les formes *faudrat* [Cp 2454 ms. C], *augent* [3315 A], *agent*, *agez* [fréquent dans C].

Le groupe *all* passe à *aul* : *espalle* (de *espadle*)

spathulam → *espaule;* de même : *saule* a. h. allem. *salaha* (all. mod. Salweide), *guaule* (gaule) got. *valus.*

La contraction de *au* en *ǫ* se produisit très tard. On ne trouve que très rarement au XIII[e] s. des graphies telles que *omosne* pour *aumosne* [Man. 6682], eleemosynam, *fos* pour *faus* falsum [PFontaines, p. 136], *orai* [Aiol 345], *ossi* [Rich. le biel 1261], *bosme* [JBlonde 314]; on la rencontre plus souvent en atone, comme dans *erroment* qui est fréquent.

Rem. — Sur *als, alt* cf. § 17[c]; sur *feal, crual* ibid.; sur *al* venant de *eal* § 58[b]; sur *aus, çaus* § 59.

§ 57

al'c

Sous cette rubrique rentrent les noms en *-ail* au nom. sg. et à l'acc. pl. et des formes verbales à la 3[e] personne sing. ayant la désinence *t* : *travailz* [Rou I 299] trabalium, *travalz* : *chalz* [Brendan 1173], *fermailz* *fermaculum, *ailz* alium (ail), *muralz* : *halz* [Marie de France, Lai Guig. 221], *chalz* : *malz* (ms. *mailz*) malleos [Lap. M. 56], *bailt*, 3[e] p. sg. subj. de *baillier* bajulet, *travailt* *trabaliet *sailt*, 3[e] p. sg. ind. salit [Voy. Ch. 195, Lap. M. 482], *faildront* [Lap. M. 941].

On rencontre des formes comme *muraiz* : *faiz* [Ben. C. 3035]; pourtant généralement *al'*ᶜ passe à *au* avec perte du mouillement : *travauz*, *fermauz*, *auz*, *baut*, *travaut*, *saut*; cf. *hauz* : *murauz* [Ben. C. 37699].

§ 58

*ẹl*ᶜ

a. *bẹls* bĕllus, *seẹls* sigĭllum + -ĕllum + s, *veđẹls* vitĕllus, *pẹls* pĕllis, *bođẹls* botĕllus, *flaẹls* flagĕllum, *belteđ* bellitatem, *vẹltre* vĕrtragum, *hẹlme* germ. hĕlm, *Guillẹlme*, cf. *Wilgelmus*, *Willielmus* [Tapiss. de Bayeux] all. *Wilihĕlm*.

La voyelle *e*, dans la partie voisine de *l*, s'assourdit d'abord en *a*. Ainsi l'on eut *beals*, *seeals*, *veđeals*, *peals*, *bođeals*, *flaeals*, *bealteđ*, *vealtre*, *healme* [Rol. 683, mais ailleurs on n'a que *-el*ᶜ], *Guillealme* [cf. Rol. 3938, Wace : *reälme* Ben. C. 10061]. Puis l'accent passe de *e* sur *a* parce que le son *a* est plus plein : *béals* → *beáls* etc. Le ms. *L* d'Alexis ne connaît que *ẹl*ᶜ; cependant le PsM, à côté de *bels*, a la graphie *beáls* (avec l'accent); sa graphie *bels* doit peut-être se lire *be*ᵃ*ls*. Le Cp. de Lincoln connaît aussi déjà *-eal*ᶜ; de même PsC et QLR (où l'on a une fois *peels* [142]). Dans le *Débat entre l'âme et le corps* (de

la 1re moitié du XIIe s.) on trouve la rime *altre : vealtre* ; dans la *Visio Pauli*, *altre : pealtre*. Parfois on trouve aussi plus tard *au : eau* [Marie, RHoudan, Cov. Viv. p. 171, etc.].

Puis vint la vocalisation de l'*l* : *beaus*, *seeaus*, *ve(đ)eaus*, *peaus*, *bo(đ)eaus*, *flaeaus*, *beaute(đ)*, *veautre*, *beaume*, *Guilleaume*.

La graphie *eau* alterne en français (mais non en normand) avec *iau*, comme dans *oiseaus*, *oisiaus*, aucellus (diminutif de avis). Pour la prononciation, il ne devait pas y avoir de différence essentielle entre *eau* et *iau*. Dans la VsDenis, on trouve toujours *iau*.

Des graphies telles que *beus*, *oiseus*, sont anglo-normandes [Brendan L, Auban etc.]

La triphtongue de *eawe* [PsC 272] (ailleurs *ewe* dans ce texte), *eauue* [PsC plus récent] aquam, qu'on peut rappeler ici, provient certainement de *aiwe*. Autrefois, je supposais que de *aiwe*, par transposition, était sortie la forme *iawe* [Zeitschr. II, p. 293]. Mais le savant Nicol [Academy 1881, XIX, p. 139] a montré que *aiwe* devenait *ę*ᵃ*we* par l'intermédiaire de *ęwe* (§ 27c), comme *bęls* a donné *bę*ᵃ*ls*. Aujourd'hui je me range à son avis. La forme *miawe* (mouette) [dans les Fables de Marie, 80, 30, 35], anglo-sax. *mǣw*, ne peut pas en effet s'expliquer autrement. Le français connaît les formes *eue* [Mq],

eaue, *iaue* et *aigue* [Br. Lat.], bien que la dernière forme paraisse appartenir à une autre région. Dans la Bible de Geufroi on trouve *eue* à côté de *eaue*, *iaue*. Il est frappant que les fragments BB. du RTroie, à côté de *eau* ← *ẹl*^{c} (*-eas* ne se trouve qu'au vers 7891-2) écrivent toujours *ewe*.

De *i* + *al* est issu le groupe *iau* dans *leials* legalis → *leiaus*, *reials* regalis → *reiaus*; cet *iau* rime avec *iau* de *ẹl*^{c}; cf. *reiaus : biaus* [Marie, Lais, p. 160], *loiaus : biaus* [RHoudan], *loiaus : biaus* [Lai Graalent]. *Aïax* et *angelïax* riment avec *biax* dans Ben. R.

Par analogie il y a eu production de triphtongue dans *seaume* (*siaume*) psalmum; par étymologie populaire dans *Bọrdẹls* [Cour. de Louis] Burdigala → *Bordeaux* [dans Rol. *Bụrdẹle*].

b. *au* venant de *eau*.

Dans *Guillealme Guillialme* l'*i* de la tripht. a été absorbé par l'*l'* précédente.

Ailleurs on trouve *au* (à côté de *iau*, *eau*) dans des cas isolés, comme *baus*, *oisaus* [Best. éd. Wright p. 88, 113], *ruisals* [PsC 1, 3], *halme* [QLR 61], *oisaus* [Angier], *chastaus*, *mesaus*, *Cistaus*, *cutaus* [Thomas W]. Le français en offre aussi quelques ex. comme *ruissaus* [GTyr].

Rem. — Sur *eals* de *ẹ̆ls*, cf. § 59^b.

§ 59

ę̆l[c]

a. *chevę̆ls* [Rou 2005] capĭllos, *ę̆ls* ĭllos, *cę̆ls* ecce ĭllos, *Mahę̆lt* Mathĭldem (cependant on a aussi *Mahalt* [Fant., Thomas H *4[a] 25]).

De la vocalisation de l'*l* sortit la dipht. *ę̆u* : *cheveus, eus, ceus* [Vs Denis], *Maheut*.

La chute de l'*l* se rencontre une fois dans *Mahez* [Ben. R. 7975] : *apelez*.

b. Transformations du son.

Les Anglo-normands confondent de bonne heure *ę̆l* avec *ęl* (§ 17[f]). Par là s'expliquent les formes *eals, ceals*, toutes deux dans le Cp. de Lincoln et dans PsC, PsM; mais Rol. et QLR (ce dernier a deux fois *chevols*) gardent *ęls* pur.

ol[c] venant de *el*[c]. A côté de *chevels*, des mss. normands connaissent *chevols* [QLR 126.171, Voy. Ch. 181, PsC 70, Thomas H *27[b] 13]. On pourrait supposer une influence de la labiale, si nous n'avions le témoignage des formes *dougié, deugié* et *delgié* delicatum, *fougiere, feugiere* filicariam, *basoche* basilicam de *basęlche*, *olifant* elephantum; j'ajoute ici *chevol* [Ben. C. 25240], (Rustebuef II 202 : *fol* cf. 201) [Chr. Caen]. *Chevoel* [Rol. 676] est sans doute une correction de *chevol* en *chevel*

(cependant cf. *camoel* (chameau) R. Clari); de plus, *chevoil* rime avec *oriọil* [Mer. 55] et avec *parọil* [JBlonde 251]. *Chevol* avait donc un *o* ouvert; cf. aussi *dous* *dolos : *chevous* [Ben. C. 40830].

*eol*ᶜ issu de *el*ᶜ. On pourrait expliquer autrement le son *ol* provenant de *el*. On trouve *eol*ᶜ quelquefois dans des mss. anglo-norm. : *iceols* [PsC p. 74], *eols*, *iceols* [Br. de Londres], et aussi *çous*, *ceous* [Rom. IV, 388.397]. Cet *eo* se rencontre dans PsC également devant *r* : *feorm* ← *fẹrm* firmum [269], *enfeorm* [266], *enfeormethe* [266]; cf. l'anc. angl. *feorm*, *orfeormnisse*. La valeur sourde de l'*l* et de l'*r* a provoqué l'introduction, dans ces exemples, d'un *o* après *e*, comme *l* et *ụ* ont provoqué un *a* après *ẹ* (*iceol* illud [PsC 173] est sans doute une faute pour *iceo*).

aus, *çaus*. A côté de *eus*, *ceus* les textes de Paris [Br. Lat.] emploient aussi *aus*, *çaus*. La charte de 1246 dit *cels*, *aus*; celle de 1248 *aus*. Mq et Const. Chast. n'ont que *eus*, *ceus*; GTyr, PFontaines, Boileaue d'autre part ont rarement *aus* à côté de l'autre forme; PFontaines seul connaît aussi la forme *çax*. Ces formes avec *au* ne sont pas proprement françaises.

Rem. — Sur la prononciation de la diphtongue *ẹu* qui rime, déjà dans Sanson, avec *eus* de ŏlus, cf. 66[b]; sur l'*ẹl* anglo-norm. venant de *ẹl*, § 17[f].

§ 60

ẹ̆l'ᶜ

Il s'agit ici des formes obliques de noms en *eil* et de la 3ᵉ pers. sg. des formes verbales ayant la désinence *t* : *consẹilz* consĭlium, *parẹilz* par + -ĭculus, *solẹilz* sol + -ĭculus, *vermẹilz* vermĭculus, *mervẹilt* *mirabĭliet, *consẹilt* consĭlietur, *somẹilt* [PsM, PsC] *somnĭculet.

On rencontre des exemples tantôt du passage de l'*l'* à *i*, tantôt de la vocalisation de l'*l* en *u*. Pour le premier cas, cf. *apareit* [Ben. C. 15670]; *appareiz : feiz* [Ben R], *conseit* [Disc. cler. 27,49 ρ, Tobias 687], *conseiz* dans les rimes de Ben. et de GClerc, *merveit : poeit* [Cp. 1073], *soleiz : meis* [2045]; cf. *soleiz*, *vermeiz*, *merveit* à l'assonance en *ei* du Rol.

En français c'est le deuxième cas qui ordinairement l'emporta [Vs Denis] : *conseuz*, *pareuz*, *soleuz*, *vermeuz*, *merveut*, *conseut*, *someut* ; on trouve cependant *oi*; cf. *solois* [Foucon de Candie, p. 142 ρ] et même la forme dialectale très répandue *au* : *vermauz* [RHoudan, Sd'Enfer 474 ρ], *solaus* [Br. Lat.].

Rem. — Sur *fedeil*, *chameil*, cf. § 65 ; sur *-ail* anglo-norm. venant de *-eil*, § 16ᶜ.

§ 61

ẹ̄l[c]

a. *tẹ̄ls* talis, *quẹ̄ls* qualis, *ostẹ̄ls* hospitale + s, *tinẹ̄ls* tīna + -alis, *naturẹ̄ls* naturalis, *pẹ̄ls* palus.

La vocalisation du groupe *ẹ̄l*[c] en *ẹ̄u* est de règle : *auteus* [W Brut 6929], *queus*, *osteus*, *tineus*, *natureus*, *peus*.

D'autre part, on trouve la chute de l'*l*, comme dans *ostés : remés* [Rou III 4869.4888]; cf. *cles : anvès* annualis [Cp. 49], *tes : remés* [Ben. R 19495], *cles : tes* tales [Ben. C. 18348], *ostés* : *tres* [19588 ρ].

En français, dès le XIII[e] siècle, se rencontrent des formes en *ieu* si fréquentes qu'il faut croire que *ieu* correspond, dans ce dialecte, au son *ẹ̄l*[c] ; cf., dans la Vs Denis *tiex tex*, dans GTyr *tiex*, *qiex*, *autieux*, dans Marques *tieus* [p. 3], *quieus* [p. 6], *ostieus* [p. 17], *pieus* [p. 34.57] (à côté de *queus* [p. 8], *osteus* [p. 56]). De même Boileaue, qui emploie aussi *menesterieus*. (PFontaines a ordinairement *-eus* ; cependant on trouve *tieus* tales). Le français moderne *pieu* palus, toujours mal interprété, trouve ici son explication. *Dieu* dĕum doit sans doute être éclairci de la même façon. Les autres formes (*tieus*, *quieus*, *ostieus*) sont aujourd'hui remplacées par des formes refaites sur le modèle du pluriel de l'accus. (*tels*, *quels*, *hôtels*).

b. Prononciation.

-ẹus venant de -ālis ne tarde pas à assonancer avec *eus* provenant de *ĕ* (*ae*)+*us*, par ex. *teus* talis : *deus* dĕus [Wace Brut (et aussi CTroyes)] *peus*, palus : *Greus* Graecos. Dans les deux cas nous avons probablement la diphtongue *ẹu*, qui tantôt s'est simplifiée en *ẹ* (*de* dĕum, *tes* talis), tantôt est devenue triphtongue (*dieus* dĕus, *tieus* tālis), cf. § 66[b].

Rem.— Sur *ẹl* en anglo-norm. pour *ẹl*, cf. 17[f]; sur *feel*, *cruel*, § 17[c].

§ 62

il[c]

vils vīlis, *gentils* [Alexis] gentīlis, *seignorils* senior-+-īlis, *sotils* subtīlis.

Après *i*, *l* tend à disparaître : *sotis* [Mq. p. 21. 30] (on trouve une fois *sotĭument*, p. 87), *gentis* [p. 42.48], *seignoris* [p. 61].

§ 63

il'[c]

Ici prennent place les formes obliques des noms en *il'* et les 3[es] personnes des verbes avec la terminaison *t* : *perilz* perīculum, *filz* fīlius, *ruīlz* (rouille)

[Gl. Älfric], *gopilz* vulpēcula+-us, *gresilz* [Voy. Ch. 378], *barilz*.

Par suite de la chute ancienne de *l'*, on a : *periz* [Sermon rimé, et souvent, dans Ben., à la rime], *fiz* [Rou II 1063.1455.2397. Best. de Thaon, p. 2971 ρ, 3163 ρ, Gaimar 3595 ρ, 4155 ρ], *bariz* [Mq. p. 39].

A citer aussi la forme parallèle *gentil'*, cf. *gentiz* [Rou II 2399].

§ 64

*ọul*ᶜ

Le seul exemple est *sọuls* solus, qui devient *sọus*, et que Marie de France fait rimer avec *angoissọus* [Lai Lanval 339] et avec *lọus* lŭpus [Fab. 42,3. 56,1].

En normand la forme est la même; cf. *sọus : dọus* [WBrut 2149]; toutefois elle ne provient pas de *sọuls*, mais de *sọls ;* elle rentre donc dans la catégorie des mots en *ọl*ᶜ (§ 53).

En français *ọu* doit passer à *ẹ̆u*, d'où, au XIIIᵉ siècle, *seus* solus [Br. Lat.].

§ 65

*eil*ᶜ

Ce groupe ne présente que peu de mots : *peils*

(poil) pĭlus, *feđeils* fidēlis, *chameils* camēlus, *veils* vēlum.

En français *eil* est devenu *eu : peus* [Br. Lat. 228, Ren. Mont. 181, 27], *feeus* [Ben R 17885 ρ], *chameus*, *veus* [*velx*, Foucon, p. 20].

Le mot *peil* seul a conservé sa forme ; *veil* disparaît de bonne heure. Dans les deux autres mots la désinence *eil*, qui est rare, se trouve souvent remplacée par des suffixes plus usuels. Pour *feđei,l*, *chamei,l* on trouve ordinairement *fe(d)e,il*, c'est-à-dire *fe(đ)el'*, comme l'attestent les rimes [dans Br., Cp. 761 ρ, dans Wace et Ben.], *chame,il* nom. sg. *fedeilz*, *chameilz* [QLR 53, Voy. Ch. 73, Rol.]; cf. aussi *voluntaz : fidels* [Pass. 126].

Rem. — Sur *feel*, *feal*, cf. § 17[c].

§ 66

uel[c]

a. *filluels* filiŏlus, *aiuels* *aviŏlus, *chevruels* capreŏlus, *linçuels* linteŏlum + s, *duels* *dŏlus (au lieu de dŏlor), *vuelt* *vŏlet pour vult, *suelt* sŏlet, *duelt* dŏlet.

Par suite de la vocalisation de l'*l*, *eu* se produisit au lieu de *ueu : filleus*, *aieus*, *chevreus*, *linceus*, *deus*, *veut*, *seut*, *deut ;* par ex. dans les rimes de RHoudan. Sanson fait déjà rimer *ceus* ecce illos :

deus (douleur) (ms. *celx* : *dols*) 53[a], de même Marie; Ben., *deus : eus* [C 19706], *Maheut : seut* sŏlet [26520]. Dans Gauv. on trouve *deut : heut* germ. hilt (poignée d'une épée) [5509]; cf. encore *muiels* modiolus [QLR 255], *cheverels* [60], *filleus* [Mq. p. 79], *veus* *vŏles (lat. class. vis) [p. 99], *seut* [p. 29].

b. Prononciation.

Les rimes de Sanson montrent que, dès après la vocalisation de *l*, le son *eus* ← ŏlus[1] rime avec *eus* ← ĭllos.

Ce son *-ę̆us* assone, il est vrai, avec *-eus* du lat. -ōsus; [de même aussi, dans CTroyes, *Iseuz* Ishildis : *preuz* prōdis, dont l'*ō* est de même nature que l'*ō* de -ōsus], mais il n'assone pas avec la désinence *eus* de *teus* tālis et de *deus* dĕus. Il faut donc distinguer deux variétés du son *eu* : l'*eu* de *teus* tālis et *deus* dĕus, pouvant passer à *ieu*, et ayant probablement le son de *ęu*, puis plus tard celui de *ǫu*, et l'*eu* de *ceus* ecce ĭllos, *deus* *dŏlus, *-eus* -ōsus (et de même *deus* dŭos, *leus* lŭpus), qui avait probablement

---

1. Je me suis permis de citer les suffixes *-ŏlus* et *-ĭllos* pour montrer comment s'est comportée la langue au point de vue de *-ŏl-* et de *-ĭll-* devant consonne.

le son *ę̆u*, et plus tard le son *ö̜u ;* en effet quand *ue* devint monophtongue, ce son rima avec *ę̆u* et non avec *ęu*.

On a parlé d'une troisième variété d'*eu* aux §§ 31 et 32 ; c'est celui qui provient de *-ŏcus*, qui manque complètement à la rime dans la plupart des Chansons de geste et dans beaucoup de poètes, comme dans Guarnier (dans Athis on n'a que *jeu* : *feu* 6181). Wace fait rimer dans Rou *jŏcus* et *lŏcus* seulement avec *feudum*, *lŏcus* aussi avec *Andreus* ; Marie, seulement *lŏcus* avec *feudum* [Eq. 157]. Les Sept Sages [éd. Keller] font rimer *Andreu : leu*, ailleurs *lŏcus* seulement avec *fŏcus*. Dans le RMont-Saint-Michel *lŏcum* seulement rime avec dĕum. Ainsi, il semble que dans tous ces textes les produits de *lŏcum* se soient prononcés tantôt *lēu*, tantôt *lieu*[1].

Quelques poètes mêlent davantage les formes puisqu'ils font rimer *-ŏcus* aussi bien avec *dĕus* (comme les Normands anciens) qu'avec *-ōsus* (comme CTroyes).

Dans Ben. *jŏcus* seul rime avec *dĕus ; lŏcus* avec *-ŏlus ;* les deux avec *-ōsus* et *caelos*. GClerc se com-

---

1. Dans CTroyes *lŏcus*, *fŏcus*, *jŏcus* ne riment qu'avec *-ōsus* (*sōlus*, *dŭos*) ; voir *Cligés* p.p. Foerster, p. LXIII ; de même dans GProvins et GLorris.

porte à peu près de même; il distingue d'une part *-alis : dĕus* et d'autre part, *ĭllos : -ŏlus -ōsus* (mais la rime *-ŏlus : -ōsus* manque par hasard). Par contre, il fait rimer *lŏcus* aussi bien avec *dĕus* qu'avec *-ōsus*. RHoudan distingue de même *-alis : ĕus* de la série *-ĭllos : -ŏlus : -ōsus*, mais on trouve chez lui, d'une part fŏcus à la rime avec *-ōsus ; lŏcus, jŏcus, fŏcus* avec *-ĭllos*, et d'autre part *lŏcus* seulement avec *-ālis* et *dĕus*. Gautier d'Arras, qui (d'après W. Foerster) a écrit en français, fait rimer *lŏcus, jŏcus* avec *dĕus, fŏcum* avec *lŏcum* et *prōdem*.

La coïncidence de *ẹu* avec *ę̆u* semble s'être produite pour le français au commencement du XIII[e] siècle, si le *Pater* de Val-Secret (*dex : gloriëx*) permet de conclure par analogie.

Geufroi de Paris fait rimer dans sa Bible (1243) *-eus* -ōsus aussi bien avec *-eus*-illos [f° 11[d]] qu'avec *Ebrex* Hebraeos [f° 23[b]]. Mais comme on y rencontre des rimes telles que *Ebriex : tex* [23[a]], *diex* dĕus : *Ebrex* [23[d]], on peut affirmer que lui aussi confond les deux sons.

§ 67

uel'[c]

Formes obliques des noms en *ueil* et 3[e] pers. sg. des radicaux verbaux en *ueil* avec désinence *t*.

Ex. : *dueilz* dŏlium (à côté de *duels* *dŏlus), *ueilz* ŏculus [*oeilz : oe* Rol. 298.3629], *cueilt* cŏlligit.

Pour les subjonctifs de *moillier*, *despoillier* (*mueilt*, *despueilt*), je ne peux citer que des formes avec *o*; cf. *moilt* [Ben. C. 20031, Lap. M. 696.712].

La vocalisation de *ueil* en *ieu* est de règle, avec transposition du mouillement : *dieuz*, *ieuz* [Mq. p. 17, *ieus* p. 3.42], *quieut*; cf. *ieuz : mieuz* mĕlius [GClerc, Best. 2630, RHoudan] : *vieuz* [Ben. R. 22956].

D'autre part, le mouillement peut disparaître : *eus* [GTyr, Vs Denis], *queut* [RHoudan ρ, Boileaue] et *l'* peut aussi passer à *i*. Ce passage ne se produit pourtant que pour les formes normandes qui représentent la diphtongue *ue* par *u*, de sorte que *uel'* passe à *ul'* et *ul'* à *ui*; cf. *uiz* ŏculos : *duiz* [Best. de Thaon 2051]. Ben. fait rimer *uiz : viz* vīvus [C. 22429] : *nuiz* nŏctes [25002] : *bruiz* [913], *orguiz : bruiz* [2407].

Cf. aussi les graphies *duilz* [PsC 94], *wilz* [PsC 241], *oilz* [PsM, QLR], *ouilz* [ms. BB du RTroie 14393].

§ 68

ielᶜ

ciels caelos, *fiels* fĕl + s, *miels* mĕl + s, *aissiels* (ital. sala = vieux franç. *aissiele*) *axālis [1].

Ici, *l* est devenu *u* régulièrement : *cieus*, *fieus*, *mieus*, *aissieus*.

Dans le *Pater* de Val-Secret on a *celx* caelos : *vèlx* *vŏles, à côté de *ciel*. Peut-être le poète a-t-il écrit *cieus : vieus* (de *vueilz*, à cause de la 1ᵉ p. sg. *vueil*).

Dans Sanson, on trouve les rimes *chieut* calet :

---

1. La forme *aissiels* (anglo-norm. *aissels* [QLR 255], français mod. *essieu*) a toujours été mal interprétée jusqu'ici. Diez la fait venir de axiculus, Schuch. Voc. 1,203 d'axicellus, Koschwitz de *axellus; Meyer-Lübke tient à *axilis (cf. Literaturblatt für german. und roman. Philol. 1889. 296, 1891. 304, 405, 1892. 70); Mirisch (Suffix olus p. 13) la fait venir de *axiolus. Pour appuyer mon hypothèse, la seule possible, étant donné qu'un son *ie* provient toujours de *ĕ*, *ae* ou *a* en norm. et en franç., je citerai la forme ascialis des Gloses de Reichenau.

Aissuel et *aissil* sont des formes postérieures avec échange de suffixe ; cf. Rom. XVIII, p. 89 sqq., vers 8.

sieut sequitur (ms. *chiut : siut* 59[a], *sieut : cheut* 77[d]).

§ 69

iel'[c]

Vieilz vĕtulus, *mielz* mĕlius. — Formes vocalisées : *vieuz*, *mieuz*, comme dans RHoudan à la rime ; rarement *miez* [Rol. 2473, Gorm. 103, Angier 2579 ρ].

Ben. connaît aussi une forme *veil* qu'on peut reconstituer d'après *sarqueuz : veuz* vĕtulos [ms. BB du RTroie 14542].

INDEX

DES TEXTES CITÉS

A

B

D

E

G

H

M

O

P

Q

R

S

W Y Z

LEXIQUE

DE TOUS LES MOTS ÉTUDIÉS

1° VIEUX FRANÇAIS ET FRANÇAIS MODERNE

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

Y

2° LATIN

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

3° GREC

4° LANGUES ROMANES AUTRES QUE LE FRANÇAIS

a) Provençal

b) Italien

c) Roumain.

5° LANGUES GERMANIQUE, CELTIQUE, ARABE ET PERSANE

a) Gothique

b) Vieux franc. et ancien haut allemand

c) Moyen haut allemand

d) Nouveau haut allemand

e) Anglo-saxon (ancien anglais)

f) Moyen-anglais

g) Anglais moderne

h) Nordique

i) Celtique

k) Arabe

l) Persan

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

